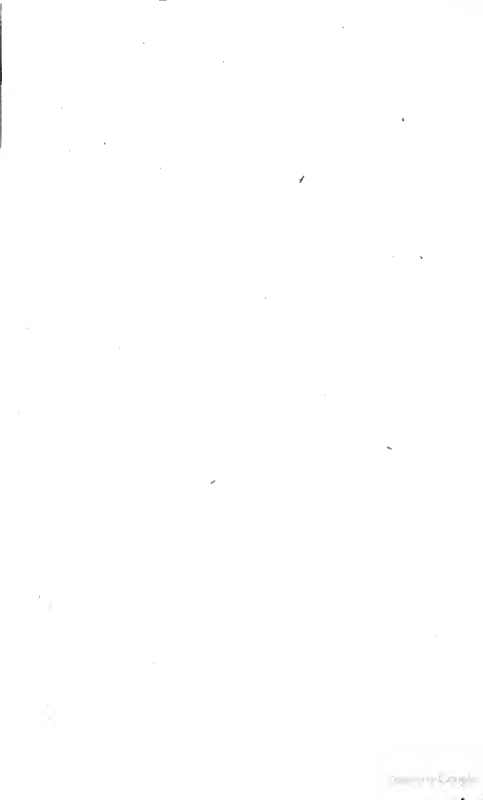


• BIBLIOTECA •
• LVCCHESI • PALLI •

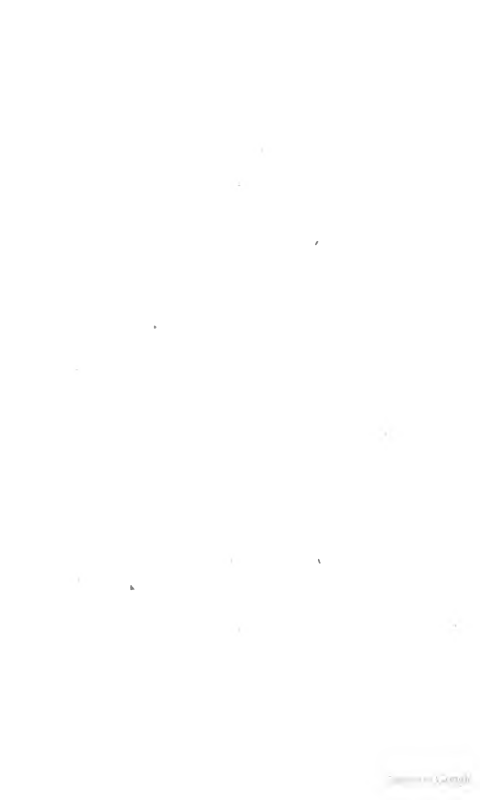


Grande Sala O. S.
4 - VII - 13





III 4 VII 13



LA
DETTE DE SANG

HEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES DE LA COMTESSE DASH

FORMAT GRAND IN-18

Un Amour coupable.....	1 vol.
Les Amours de la belle Aurore.....	2 —
Les Bals masqués.....	1 —
La Belle Parisienne.....	1 —
La Bohème du xviii ^e siècle.....	1 —
La Chaîne d'or.....	1 —
La Chambre bleue.....	1 —
Le Château de la Roche-Sanglante.....	1 —
Les Châteaux en Afrique.....	1 —
Comment on fait son chemin dans le monde. Code du savoir-vivre.....	1 —
Comment tombent les femmes.....	1 —
La Dame du château muré.....	1 —
La Dernière expiation.....	2 —
La Dette de Sang.....	1 —
Le Drame de la rue du Sentier.....	1 —
La Duchesse de Lauzun.....	3 —
La Duchesse d'Eponnes.....	1 —
La Femme de l'Aveugle.....	1 —
Les Femmes à Paris et en province.....	1 —
Les Folies du cœur.....	1 —
Le Fruit défendu.....	1 —
Les Galanteries de la cour de Louis XV.....	4 —
— La Régence.....	1 —
— La Jeunesse de Louis XV.....	1 —
— Les Maîtresses du roi.....	1 —
— Le Parc aux cerfs.....	1 —
Le Jeu de la reine.....	1 —
La Jolie Bohémienne.....	1 —
Les Lions de Paris.....	1 —
Le Livre des Femmes.....	1 —
Madame Louise de France.....	1 —
Madame de la Sablière.....	1 —
Mademoiselle Cinquante millions.....	1 —
Mademoiselle de la Tour du Pin.....	1 —
La Main gauche et la Main droite.....	1 —
La Marquise de Parabère.....	1 —
La Marquise sanglante.....	1 —
Le Neuf de pique.....	1 —
La Poudre et la Neige.....	1 —
La Princesse de Conti.....	1 —
Un Procès criminel.....	1 —
Une Rivale de la Pompadour.....	1 —
Le Roman d'une héritière.....	1 —
La Route du Suicide.....	1 —
Le Salon du diable.....	1 —
Les Secrets d'une sorcière.....	2 —
La Sorcière du roi.....	2 —
Le Souper des fantômes.....	1 —
Les Suites d'une fante.....	1 —
Trois Amours.....	1 —
Les Vacances d'une Parisienne.....	1 —

CLICHY. — Imp. Maurice Loignon et C^{ie}.

17863

LA
DETTE DE SANG

PAR
LA COMTESSE DASH



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés





LA

DETTE DE SANG

I

LA PRIÈRE DU SOIR

On était au mois de janvier 1793, le temps était clair, froid et sec ; une belle gelée, accompagnée de givre, avait donné à la campagne cette parure blanche, constellée de diamants, qui lui prête un charme étrange et dont l'aspect ne peut être rendu par aucun tableau. Le soleil s'était couché dans un manteau de brouillards sanglants, annonçant pour le lendemain une journée glaciale et un vent piquant du nord.

Dès que la nuit fut venue, le paysage, éclairé par des étoiles étincelantes et par une lune aussi

claire que dans les pays d'Orient, était encore plus radieux. Les tourelles d'un vieux château, situé sur un monticule, au milieu de la forêt, se détachaient sur le ciel. Des lumières brillaient aux croisées du rez-de-chaussée et dans les combles ; elles passaient alternativement d'une fenêtre à l'autre. Non-seulement le castel était habité, mais un mouvement assez vif devait s'y produire. Les environs étaient tranquilles ; autant que la vue pouvait s'étendre on n'apercevait ni voitures ni piétons. Plusieurs villages, disséminés dans la plaine, révélaient leur existence par la fumée qui sortait des chaumières et par quelques lucurs indécises.

On n'entendait d'autre bruit que le murmure d'un ruisseau coulant à travers les cailloux, sous les glaçons à demi formés, et le triste chant d'un hibou placé dans la tour d'une église, en bas de la côte. Cette église, entourée de vastes bâtiments déserts, était celle d'une ancienne abbaye dont les moines bénédictins avaient été

chassés depuis la suppression des couvents.

Le château s'appelait Mont-Redon ; il avait appartenu à la maison de Lusignan, et il était situé aux confins du Bas-Poitou et de la Bretagne. Un comte de Poitiers bâtit ce manoir en 1320 pour la plus jeune de ses filles, mariée à un cadet de Lusignan, qui mourut ne laissant qu'une fille, mariée à son tour à un comte de Mont-Redon. Celui-ci imposa son nom à la forteresse et au village ; il fonda aussi l'abbaye de Saint-Cyrille et la dota magnifiquement de ses deniers et de ceux de sa femme.

Depuis cette époque jusqu'au jour où s'ouvre cette histoire, cette noble famille resta en possession du domaine de Mont-Redon, et, ce qui semble plus étrange, la tourmente révolutionnaire les respectait encore. Rien n'était venu troubler le repos de ce petit coin de terre, béni de Dieu, si ce n'est le départ des Pères, expulsés par la force armée, ce qui fut un grand deuil à plus de dix lieues à la ronde, car ils faisaient

beaucoup de bien et répandaient d'abondantes aumônes.

Les ennemis de la religion et de la monarchie ont étrangement calomnié les monastères et les châteaux ; les monastères surtout distribuaient leurs immenses revenus en bonnes œuvres. Les pauvres y trouvaient un asile et des secours, les malades y recevaient des soins. Les moines, presque tous très-instruits, ont fait faire les premiers pas à la science, et, si on le leur eût permis, nul doute qu'ils se fussent mis plus tard à la tête des progrès modernes, en les dirigeant du côté du bien et non du côté du mal, ainsi que l'ont fait les philosophes.

Au moment où nous entrons dans le château de Mont-Redon, la cloche de la chapelle venait de sonner pour la prière. Rien n'était changé aux habitudes de la famille ; la persécution et les craintes perpétuelles dont les honnêtes gens étaient assaillis alors, ne modifiaient pas des habitudes enracinées depuis des siècles

chez les descendants des comtes de Poitiers.

Les domestiques quittaient leurs travaux et se dirigeaient vers la grande salle, où les maîtres les attendaient déjà. On avait coutume de commencer les soirées d'hiver par une oraison et une lecture pieuse qui se continuait pendant la veillée. On soupa ensuite ; on offrait à Dieu des actions de grâces et puis l'on rentrait chez soi avant dix heures. Les portes se fermaient et le silence régnait dans ce vaste logis.

La famille se composait de la marquise douairière de Redon, vieille femme de soixante et quinze ans, la meilleure et la plus charmante qui fut jamais. Sa charité, son indulgence, sa piété n'avaient pas de bornes. Elle était aimée et vénérée dans la province, à ce point que, malgré des dénonciations répétées, nul n'osait venir l'attaquer dans son château, tous les paysans des environs se seraient levés pour la défendre.

Restée veuve de très-bonne heure, avec trois enfants, elle leur consacra entièrement sa vie et

n'en fut pas moins éprouvée par la douleur. Son fils aîné, l'espoir de sa race, mourut après un an de mariage, d'une chute de cheval. Il laissa sa femme grosse d'une fille, qu'un nouveau malheur fit orpheline en naissant. Son aïeule se chargea d'elle et l'éleva avec une tendresse et des soins sans pareils. Héritière d'une grande fortune, elle ne manquerait pas de trouver des alliances dignes d'elle et de rendre à sa maison la splendeur des anciens jours.

Le second fils de madame de Redon causa de violents chagrins à sa mère. Il s'éprit de la fille d'un de ses fermiers et l'épousa secrètement. Ils s'enfuirent ensemble en Allemagne, vécurent misérables et périrent tous les deux dans un incendie. Un malveillant ou un étourdi mit le feu à la maison qu'ils habitaient; tout fut consumé. Heureusement leur fille, une enfant de quinze mois, était en nourrice à la campagne; elle échappa au désastre. La paysanne qui l'élevait alla chez le représentant du roi de France, à

Dresde. Elle lui expliqua sa position, celle de l'enfant, et le pria d'écrire à la famille. La marquise avait cruellement souffert de la mésalliance et de l'abandon de son fils, plus encore du silence qu'il gardait avec elle depuis son départ. Dès qu'elle connut la position de sa petite-fille, elle oublia tout et courut la chercher elle-même. Pulchérie de Redon était déjà au château depuis trois ou quatre ans; elle en aurait deux au lieu d'une, deux à aimer, deux qui l'aimeraient.

Enfin mademoiselle de Redon, le troisième enfant de la douairière, avait eu pour mari le comte de Celles, capitaine des vaisseaux du roi, devenu depuis amiral. La comtesse de Celles, digne fille de sa mère, eût fait la joie de sa vieillesse et l'eût consolée de ses pertes cruelles, mais elle ne pût survivre à une couche double de deux fils jumeaux. Ils vécurent et grandirent, tantôt près de leur aïeule, tantôt près de l'amiral, qui ne quittait pas son bord ou la cour.

Les deux cousines furent donc élevées ensem-

ble sans se quitter d'une minute. Lorsqu'elles furent en âge de recevoir l'instruction donnée alors aux filles de qualité, on fit venir de Paris une gouvernante, excellente et digne personne, très-capable d'inspirer à ses élèves les principes de religion, de morale et de vertu, mais fort ignorante et hors d'état de leur enseigner autre choses que le catéchisme, le blason et un peu de grammaire; encore son orthographe était-elle fort suspecte et ses tournures de phrases assez équivoques.

Mademoiselle de Redon, l'héritière des noms et titres si elle eût été un garçon, dernier espoir de sa famille prête à s'éteindre, semblait créée pour le rôle qu'elle devait remplir. Grande, belle, d'une beauté aussi fière que son âme, elle portait en elle l'orgueil de sa race et de tous ses ancêtres réunis. Son cœur n'était pas mauvais, néanmoins elle devait être plus accessible aux passions qu'aux sentiments. Forte, courageuse, énergique, si les temps l'eussent permis, ou

plutôt si sa grand'mère n'eût pas eu en mains l'autorité d'un chef de famille, elle eût armé ses vassaux, elle eût marché à leur tête et combattu pour le roi et pour la France. Elle aimait les exercices du corps et s'y livrait avec emportement. Presque toujours à la chasse, accompagnée d'un vieil écuyer de sa mère, elle passait en outre ses matinées à s'exercer aux armes et à tirer le pistolet avec lui. Elle professait un souverain mépris pour ce qu'elle appelait les *femmelettes*, et dans ses moments d'exaltation elle se croyait appelée, comme Jeanne Darc, à sauver la patrie.

La bonne mademoiselle Dumay, sa gouvernante, la regardait épouvantée; elle ne se doutait pas des dispositions de sa terrible élève, et ressemblait parfaitement à une poule qui aurait couvé un œuf de milan. Elle la suivait dans ses courses d'un œil effaré, et se demandait si on ne l'avait point changée, ou si quelque démon n'avait pas soufflé sur elle un maléfice,

auquel l'excellente fille croyait fermement.

Nul dans le château, ni dans le voisinage, pas même sa grand'mère, n'appelait Pulchérie autrement que mademoiselle de Redon, elle ne l'eût pas souffert. Elle tolérait de la part de Thaïs, sa cadette, le titre de cousine, encore fallait-il pour cela qu'elle fût de bonne humeur et que sa chasse eût été heureuse.

Mademoiselle de Redon était pourtant aimée dans le pays. Les vassaux disaient que si elle était hautaine et brusque, elle était juste et charitable.

— Mademoiselle était destinée à être un garçon, ajoutait sa nourrice, un vrai et loyal gentilhomme, brave comme son épée ; le bon Dieu en a fait une femme, dans un dessein que nous ignorons et que nous apprendrons plus tard.

Pulchérie était, en effet, vraie, droite et loyale comme un chevalier des anciens jours. Elle répandait beaucoup d'aumônes, parce que cela devait être, parce que le ciel, pensait-elle, avait

donné le château pour protecteur aux chaumières, parce que les pauvres n'avaient que les riches entre Dieu et eux, c'était donc un devoir de les secourir.

Ses désirs étaient impérieux, elle voulait les satisfaire à tout prix, et comme sa grand'mère ne lui avait jamais rien refusé, elle ne souffrait pas de contradictions, sa volonté était une loi.

Ses yeux noirs exprimaient toute son âme, ses traits, un peu marqués d'une régularité classique, étaient ceux d'une Junon présidant le cercle des dieux et tenant tête à Jupiter lui-même. Ses formes opulentes, sa taille élevée, l'abondance de sa chevelure brune, révélaient une surabondance de vie, une puissance d'organisation rares.

Dès son enfance, la volonté de ses parents l'avait à peu près fiancée au chevalier de Celles, son cousin, le second des fils de l'amiral. On avait la promesse du roi de perpétuer pour eux

les noms, armes et honneurs des Redon, qui de cette manière s'enteraient sur deux rameaux sortant de leur souche glorieuse. Les jeunes gens ne l'ignoraient pas, et ni l'un ni l'autre, croyait-on, n'aurait conçu l'idée de se soustraire à une décision où l'avenir de la famille était aussi intéressé que le leur.

Thaïs de Salvert, — on appelait ainsi la plus jeune des petites-filles de la marquise, — formait une opposition complète avec l'aînée.

Elle était belle pourtant, infiniment plus belle que Pulchérie, mais d'une beauté différente. On eût dit une des célestes madones de Raphaël. Blonde comme les blés, la pureté de ses traits, son teint éblouissant, eussent fait le désespoir d'un peintre. Ses sourcils noirs augmentaient le feu d'un admirable œil bleu saphir, doux et ardent à la fois.

Ni grande, ni petite, sa taille était la perfection même. Sa main, son pied, son bras, eussent pu servir de modèle. Bien que fille d'une

paysanne, tout en elle était aristocratique; elle rappelait la marquise au temps de sa jeunesse, aussi la vénérable dame ressentait pour elle un sentiment de préférence, qu'elle s'efforçait de cacher sous un peu de rudesse, dans la crainte de blesser la susceptibilité dominatrice de mademoiselle de Redon.

Thaïs n'avait aucune fortune, la légitime de son père avait été mangée dans ses escapades, et sa mère n'avait rien eu de sa famille. Elle dépendait donc absolument de la marquise, et, après elle, de son héritière.

Son intelligence, très-vive et très-prompte, avait plus de portée que celle de Pulchérie. Son cœur renfermait des trésors d'affection et de reconnaissance. Elle savait la mésalliance de son père et s'était résignée à l'infériorité. Pour elle, mademoiselle de Redon était l'image de Dieu, elle devait remplacer sa grand'mère, elle était l'ainée. On ne se fera jamais l'idée, en ce temps-ci, de ce qu'étaient les aînés jadis, et des senti-

ments qu'ils inspiraient à leurs cadets, dans les familles unies et craignant Dieu.

Quoi qu'on pense du droit d'aînesse, on ne peut nier qu'il ne soit d'institution divine. Nous le retrouvons depuis le commencement du monde, il est le fondement de la famille et de la société. Ce siècle, qui ne s'occupe que des individus, l'a honni et l'a supprimé. Il faudrait cependant examiner cette question impartialement et voir si le bien qu'a produit le partage égal des fortunes compense le mal qu'il a engendré. Je ne le crois pas.

Autrefois, dans les grandes maisons — et le droit d'aînesse n'existait véritablement que dans la noblesse, — autrefois, les droits des plus jeunes étaient sacrifiés, cela est vrai, mais, pour eux-mêmes, les avantages se compensaient.

On leur donnait à tous des carrières, le pouvoir et l'appui du chef de famille les soutenaient et leur procuraient une situation très-souvent meilleure que si le bien paternel eût été divisé.

Ils prenaient du service, ils allaient à Malte, ils entraient dans les ordres, on les élevait pour cela, ils n'étaient point forcés.

Les filles avaient plus de chances de se marier qu'à présent. Elles apportaient à leurs maris des alliances, des charges quelquefois, ou, comme les héritières étaient rares, on choisissait parmi les autres les plus jolies, les plus méritantes, on les épousait sans dot. Cela ne se fait plus ainsi, ce me semble.

Celles qui coiffaient sainte Catherine, entraient dans les couvents ou dans les chapitres, où elles menaient une existence plus heureuse que les mères de famille de nos jours, qui vivent de privations, qui élèvent leurs enfants dans les larmes; au moins n'avaient-elles nuls soucis matériels, si quelques regrets les suivaient au pied du sanctuaire.

Les cadets étaient-ils malheureux, la maison paternelle était là, ils revenaient s'y installer, c'était leur droit, et si l'aîné avait conçu seule-

ment l'idée de les en chasser, toutes les voix l'auraient maudit.

— Le père est mort, vive le père !

Tel était le cri de tous les cœurs. Le respect du nom était tout-puissant, il servait de sauvegarde aux égarés, les gens du même nom étaient solidaires les uns des autres, ils s'apportaient secours et protection, l'ainé la devait à tous.

A présent, le père meurt, le partage se fait, les enfants emportent chacun un lambeau du patrimoine, il n'y a plus de liens entre eux. Élevés dans une maison riche, ils y ont pris des habitudes de luxe qu'il faudra perdre, car désormais la médiocrité est leur partage. Chacun s'occupe de *soi*, des siens *directs*. On se soucie bien du nom ! Qu'importe ! pourvu que soi et ses enfants on ne l'entache pas. On se contentera de déplorer les erreurs des autres. S'ils tombent dans le malheur, on ne pourra que les plaindre : on sera dans l'impossibilité de les aider, on a son nid à bâtir et à préserver d'abord. Les meilleurs

s'imposeront quelques privations, qui ne pourront aller bien loin, et celui que le malheur a frappé restera sans appui et sans pain, s'il ne sait s'en procurer tout seul.

On voudrait bien, mais on ne peut pas !

A la quatrième génération tout au plus on n'aura plus rien de commun ensemble, il n'y aura plus de fortunes, plus de grandes terres, plus rien de ce qui fait la force et la gloire d'un pays. Le niveau de l'égalité passera sur toutes les têtes, excepté sur celles des coquins, qui trouveront le moyen de voler les autres et de se construire une position avec leurs débris.

Je n'ai considéré la chose qu'au point de vue individuel ; au point de vue social et politique elle est bien plus grave encore. Ce n'est ici ni le temps ni le lieu de nous en occuper, reprenons notre récit.

Les deux fils du comte de Celles n'étaient point à Château-Redon à l'époque où nous y introduisons le lecteur. Le chevalier se battait dans

la Vendée, le comte voyageait, il donnait peu de ses nouvelles.

La marquise de Redon, ses petites-filles, la gouvernante, mademoiselle Dumay, l'écuyer qu'on appelait Pauléon, et les domestiques, étaient, avec un jeune garçon infirme élevé par charité, les seuls habitants du manoir, le soir du 28 janvier 1793, moment où s'ouvre cette histoire, que j'espère mener à bonne fin.

Ainsi que je l'ai dit c'était l'heure de la prière.

La marquise, placée dans son grand fauteuil, au coin de la cheminée, attendait que tout le monde fût réuni pour s'agenouiller devant un oratoire, où les images du Christ, celles de la Vierge et des saints à qui elle avait le plus de dévotion étaient accrochées.

Mademoiselle de Redon, debout auprès d'elle, tenait à la main le livre dans lequellelle allait lire.

Mademoiselle de Salvart, un peu en arrière, les mains réunies et baissées, l'œil fixé à terre, se recueillait déjà pour l'oraison.

Aux pieds de la marquise, un petit garçon de quatorze ans, nommé Cyrille, muet de naissance, le même dont j'ai parlé tout à l'heure, fixait sur elle un regard intelligent. Il suivait tous les mouvements de sa bienfaitrice et l'affection la plus vive rayonnait sur ses traits.

Les gens arrivaient l'un après l'autre, Pauléon et Dumay les premiers, bien entendu, ils ne manquaient jamais à l'ombre d'un devoir. Tous se rangeaient silencieusement à leur place accoutumée. Quand il n'en manqua plus un seul, la marquise alla vers son prie-Dieu, alors ils s'agenouillèrent et la prière commença.

Mademoiselle de Redon venait de faire le signe de la croix et prononçait les premières paroles de l'Oraison dominicale, lorsqu'un coup de sonnette violent retentit dans le silence et fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria la douairière.

— Qui peut venir à pareille heure ? continua Pulchérie.

A cette époque *bienheureuse* le moindre bruit faisait frémir, surtout lorsqu'on adorait le Dieu que ces insensés avaient supprimé de leur autorité privée.

— Faut-il ouvrir, madame ? demanda l'intendant, qui portait les clefs à sa ceinture.

Madame de Redon leva les yeux sur Pulchérie.

— Sans doute, il faut ouvrir, répondit celle-ci, et j'y vais moi-même.

Vous, ma fille ?

— Avec Pauléon et Martin, je n'aurai rien à craindre, je suppose. Je veux voir et savoir par moi-même quel peut être l'hôte que le ciel nous envoie.

— Peut-être le Père Constant, dit la marquise à voix basse.

— Non, ma mère, à peine est-il parti depuis dix jours, et sa mission doit être longue.

Mont-Redon avait peu de communications avec le dehors ; grâce à cet isolement il avait échappé aux persécutions et aux visites domici-

liaires. Mais la mansuétude et la clémence des patriotes pouvaient se lasser, il y avait tout à craindre.

Pulchérie marcha résolument derrière ses défenseurs, les domestiques les suivirent à distance, soit par l'impatience de savoir à quoi s'en tenir, soit pour l'assister en cas de besoin.

Au moment où elle quittait la salle, un coup de sonnette plus bruyant que le premier se fit entendre.

— Ils sont bien pressés, grommela Martin. Il y a loin de la salle à la première enceinte et il ne fait pas chaud dans le chemin.

Arrivés à la dernière porte ils s'arrêtèrent, et Pauléon ouvrit un petit guichet pratiqué dans la partie supérieure. Il aperçut un homme seul, à cheval, enveloppé d'un manteau, et le chapeau rabattu sur les yeux.

— Qui est là ? dit-il.

— Un messenger qui apporte une lettre.

— De qui ?

— C'est ce que vous saurez quand je l'aurai remise à votre maîtresse, s'il lui plaît de vous en instruire. Hâtez-vous, car le temps presse.

— Ouvrez ! commanda Pulchérie.

La porte s'ouvrit, le pont-levis tomba, le messager fut introduit ; en apercevant mademoiselle de Redon il ôta respectueusement son chapeau et s'avança vers elle.

— Madame, dit-il, voici ce dont je suis chargé pour vous.

Pulchérie devina l'erreur, mais elle n'en fit pas semblant.

— De quelle part ? dit-elle.

— De la part du Père Constant, ajouta-t-il à voix basse.

— Ah ! donnez.

Les gens se tenaient en arrière. Mademoiselle de Redon posa néanmoins un doigt sur ses lèvres, et, jetant autour d'elle un regard de précaution, elle rompit le cachet.

A mesure qu'elle lisait une pâleur mortelle

s'étendait sur son visage ; ses mains se joignirent , non pour prier , mais pour comprimer une émotion trop forte, dont la violence l'étouffait.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle, ils n'ont pas osé.

— Je vous demande pardon, madame, ils ont osé, reprit à voix basse l'étranger, qui n'avait pas perdu un seul de ses mouvements.

— D'où venez-vous, monsieur ? demanda-t-elle brusquement.

— De Paris, madame, où est celui qui m'envoie ; j'ai fait le chemin en sept jours.

Elle réfléchissait et sa physionomie s'assombrissait encore.

— Monsieur, continua Pulchérie, veuillez accepter l'hospitalité dans le château de mes pères, on tâchera de vous y recevoir de son mieux, malgré la nouvelle que vous apportez. Je ne suis pas madame, je suis mademoiselle de Redon ; ce que j'ai fait j'avais le droit de le faire : rien

n'arrive jusqu'à mon aïeule sans avoir passé par mes mains. Je vous demande comme un service de lui cacher l'épouvantable vérité jusqu'à ce que je l'y aie préparée. Peut-être attendrai-je le retour du Père, cela dépendra des événements et de la santé de ma grand'mère.

— Quelle raison prêterai-je à mon arrivée, mademoiselle?

— Vous direz comme moi, le moment m'inspirera. Rentrons, il ne faut pas lui donner de soupçons surtout. Veuillez me suivre.

Le messager était évidemment un gentilhomme. Autrefois on les reconnaissait à première vue, maintenant on a bien de la peine à les reconnaître, même quand on les a rencontrés souvent.

Il salua la marquise de l'air d'un homme qui sait son monde.

— Ma mère, dit Pulchérie, monsieur vient de la part du Père Constant, il nous apporte de ses nouvelles. S'il le permet, nous allons conti-

nuer la prière du soir, afin d'organiser la veillée, ensuite nous passerons ensemble dans votre cabinet, et monsieur voudra bien causer avec vous de votre respectable ami et de ses espérances.

L'étranger s'inclina, prit place, et montra un recueillement dont chacun fut édifié. La voix de Pulchérie tremblait, son accent était plein de ferveur et presque de vaillance, lorsqu'elle répéta :

— Mon Dieu ! confondez vos ennemis et ceux du roi !

Après avoir terminé les litanies, elle se leva et tout le monde avec elle. Les servantes prirent leur ouvrage et s'assirent autour de la grande table ; tandis que les hommes raccommodaient les instruments de pêche et de jardinage, et écossaient des légumes secs. Thaïs se plaça où elle se mettait d'ordinaire ; il ne lui vint pas à la pensée d'oser entrer en conseil, malgré son ardente curiosité. Madame de Redon comprit

qu'elle ne devait pas être exclue et l'appela :

— Donnez-moi votre bras, mademoiselle de Salvert, j'ai besoin de vous.

Thaïs rougit de joie ; sa grand'mère la traitait comme une vraie fille de Redon, elle la jugeait digne d'être admise dans les circonstances solennelles où la famille se réunissait. Elle se hâta de la suivre et les trois dames disparurent avec l'inconnu.

Aussitôt qu'ils furent assis dans le cabinet, Pulchérie prit la parole.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle, nous vous avons accueilli au nom du Père Constant sans vous avoir demandé le vôtre ; il ne vous convenait peut-être pas de le décliner devant nos gens, et, bien que nous soyons très-sûrs de leur discrétion, en ces temps malheureux il ne faut tenter personne. Nous attendons maintenant votre bon plaisir.

— Je suis le vicomte de Merge, mademoiselle ; j'appartiens à l'armée royale, combattant dans

la Vendée, je vais rejoindre mon poste que j'ai quitté pour une mission, et le Père m'a prié d'allonger un peu ma route pour venir vous donner de ses nouvelles et vous assurer de son respect.

— Vous êtes de l'armée royale, monsieur? Vous connaissez alors mes petits-fils, le vicomte et le chevalier de Celles, qui y combattent vaillamment, je l'espère.

— J'ai l'honneur, madame, de connaître M. le chevalier. Quant à M. le vicomte, il n'est pas dans la Vendée, je vous en réponds. Je n'y ai même jamais entendu parler de lui.

— Il n'est pas dans la Vendée! Vous devez vous tromper, monsieur. J'en ai la nouvelle certaine, et d'ailleurs où serait-il, s'il ne combattait pas pour son Dieu et pour son roi? s'écria la marquise irritée.

Les jeunes filles se troublèrent, Thaïs plus que Pulchérie, on eût dit qu'elles étaient instruites, mais non pas au même degré.

— Je puis vous certifier, madame, que le nom du vicomte de Celles n'a pas été prononcé devant moi; j'ignorais que le brave chevalier eût un frère.

— Ma mère, interrompit vivement Pulchérie, mon cousin est auprès des princes à l'étranger, je l'ai appris depuis longtemps sans oser vous en faire part. Vous n'êtes point partisan de l'émigration, j'ai craint de vous être désagréable et de vous inquiéter. Le vicomte est allé rejoindre monsieur son père, c'était son devoir.

— Son devoir était de combattre au pied du trône, sur le sol de la patrie, de la disputer pied à pied aux envahisseurs et de soutenir les droits de son maître contre des sujets rebelles. Il a toujours eu des idées peu conformes à sa naissance; il a donné dans la philosophie, et je n'ai pas avoué, même à vous, les inquiétudes qu'il me causait; les voilà réalisées en partie. Heureusement sa mère n'est plus de ce monde pour voir cela.

— Mais, ma mère, l'émigration !

— Mais, ma fille, nous avons ici un hôte, nous l'oublions trop, nous reprendrons plus tard nos discussions de famille. Veuillez, monsieur, nous entretenir de ce qui se passe à Paris et du Père Constant. Espère-t-il revenir? a-t-il pu voir le roi? Comment va Sa Majesté? sa prison aura-t-elle un terme?

— Oui, madame, répliqua tristement le chevalier.

— Dieu le veuille, Dieu veuille aussi que nous le sussions à l'abri des trahisons de ces monstres! Le Père doit être cruellement exposé dans cette ville maudite, où le Seigneur n'a plus d'autels. Est-il prudent au moins? Il a voulu partir, il a voulu se mêler à la lutte et quitter l'asile que nous avons été trop heureux de lui offrir depuis qu'on l'a chassé de son abbaye. Il court peut-être au martyre.

— Non, madame; il est sous la protection mystérieuse d'un homme très-puissant dans ce

gouvernement funeste; un de ces gens qui viennent on ne sait d'où lorsque les révolutions éclatent, et qui marchent vers un but où la Providence les pousse et qu'ils ignorent eux-mêmes quelquefois.

— Quel est cet homme ?

— Un citoyen Dardenne, un séide de Robespierre, qui se fait gloire de n'être pas cruel et qui défend souvent des prêtres et des nobles, par caprice sans doute. Il a fait dire au Père prieur qu'il veillait sur lui, mais qu'il lui recommandait la prudence; tout en l'engageant à renoncer à ses espérances impossibles à réaliser.

— On ignore quel est ce Dardenne ?

— Absolument, madame. Il se montre fort peu, si ce n'est aux frères et amis; il vit très-retiré et ne se révèle guère que par des bienfaits. Il y a des gens de toutes sortes parmi ces révolutionnaires.

— Que Dieu leur pardonne! si celui-là fait du bien, pourquoi est-ce au nom du diable et

non pas au nom de Dieu ? Rien de bon ne peut venir de pareille source.

— Et la reine, monsieur, et les jeunes princes ?

— Ils sont au Temple avec la sainte Madame Élisabeth ; ils en sortiront comme le roi, j'imagine.

M. de Merge et Pulchérie se regardèrent en frissonnant.

— C'est probable, madame, répondit le Vendéen en baissant les yeux.

— Dieu le fasse ! Et quand reviendra monsieur le Prieur ?

— Bientôt, je le suppose, madame ; je ne crois pas qu'il ait beaucoup à faire maintenant à Paris ; j'ajouterai de sa part que vous devez plus que jamais vous tenir renfermée dans vos murailles, la persécution menace de grandir, de ce côté-ci surtout, à cause du voisinage de la Vendée. Tachez qu'on vous oublie, n'envoyez à la ville que pour des nécessités indispensables,

continuez à répandre le plus d'aumônes possibles sur vos anciens vassaux, afin de vous en faire des partisans, des défenseurs. De la prudence en tout enfin, le danger menace, il est immense, ne l'oubliez pas.

— Quoi ! nous ne pourrons plus sortir, nous ne pourrons plus nous promener !

— Dans votre parc et au village, dans les sentiers perdus, pas sur les routes ; tâchez qu'on vous oublie, encore une fois. Il va venir dans cette province des commissaires républicains, monstres à face humaine, qui répandent le sang avec volupté. Prenez garde !

— Eh bien ! nous mourrons martyres, continua Pulchérie ; quant à moi, je m'en sens le courage.

Le vicomte s'inclina devant cette beauté et cette énergie, dont beaucoup de femmes firent preuve en ces temps douloureux. Les croyances étaient très-vives dans les deux partis, on avait la foi sincère, la foi qui transporte des monta-

gues. La révolution s'est faite avec la foi, de même que la monarchie s'est enterrée avec elle. Ceux qui croyaient au passé y croient encore, quelques-uns espèrent dans l'avenir.

Les dames causèrent fort tard avec M. de Merge, qui partagea leur souper et qui devait repartir le lendemain dès l'aube. Pulchérie l'accompagna jusqu'à son appartement avec Pauléon, elle le supplia de rester quelques heures de plus, afin de préparer la marquise à la nouvelle funeste qu'il apportait.

— Après la prière, dite le matin à la chapelle, monsieur, nous lui donnerons une première atteinte. Mais qu'au moins cette nuit se passe tranquille ; peut-être n'en connaîtra-t-elle plus beaucoup à l'avenir ?

Le vicomte le lui promit.

A peine la cloche avait-elle sonné que les jeunes personnes étaient le matin dans la salle, où le voyageur prenait son repas de l'étrier. La marquise ne parut, suivant sa coutume, que

pour la prière, et dès qu'elle sortit de la chapelle, elle s'approcha du vicomte, lui souhaita une heureuse route et une glorieuse arrivée. Elle se préparait à se retirer lorsque sa petite-fille l'arrêta.

— Un instant, madame, monsieur désire causer encore avec vous. Il a une nouvelle douloureuse à vous apprendre et il a remis à ce matin pour...

— S'agit-il de mes petits-fils? demanda-t-elle avec terreur.

— Non, ma mère.

— Il s'agit donc du roi?

— Ma mère...

— Mon Dieu! qu'en ont-ils fait?

Elle devint si pâle que Thaïs s'approcha pour la soutenir.

— Il a été mis en jugement, madame.

— Ils ont osé porter la main sur l'oint du Seigneur.

— Que n'osent-ils pas, madame?

— Et quel a été le résultat? dites, dites vite.
Ils l'ont exilé?

Un morne silence lui répondit.

— Quoi! ce n'est pas cela! qu'est-ce donc?
Est-il possible, l'aurait-on enfermé pour la vie?
Ah! parlez.

Mademoiselle de Redon hésita, elle redoutait ce coup terrible, et d'un autre côté peut-être valait-il mieux tout savoir que de rester dans l'incertitude, un mot de son aïeule la décida.

— Je vous en supplie, dit-elle, ne m'épargnez pas, je souffrirais davantage si je me reprenais à l'espérance et qu'il fallût me la ravir. Qu'ont-ils fait de Louis XVI?

— Ils ne sont pas scélérats à demi, ma mère, murmura mademoiselle de Redon.

— Ils l'ont assassiné! Oh! malheureuse France!

Deux larmes tombèrent sur ses joues vénérables, les larmes du dévouement et du patriotisme.

tisme; pour nos aëux, le roi, la patrie ne faisaient qu'un.

— Voici, ma mère, une lettre du Père. Constant, qui renferme toutes les circonstances de cette épouvantable tragédie. Il les tient du saint prêtre, l'abbé Edgeworth, qui a assisté le roi à ses derniers moments. Promettez-moi d'être forte, et je vous la lirai.

— Oh ! mes enfants ! s'écria la respectable femme en sanglotant, quel sera votre avenir ! Le ciel ne peut laisser un tel forfait impuni, il doit être expié jusqu'à la quatrième génération. Lisez, ma fille, et que le Seigneur m'accorde la grâce de vous entendre sans mourir.

Pulchérie obéit, elle s'interrompait souvent pour épier l'effet produit sur sa grand'mère par les détails déchirants qu'elle écoutait. Thaïs tenait la main de la marquise et la baisait avec une tendresse et un respect profonds. Lorsqu'elle eut achevé, mademoiselle de Redon se leva pleine d'enthousiasme.

— Maintenant, ma mère, l'épée ne peut plus rentrer au fourreau, il n'est pas un gentilhomme en France, s'il a dans les veines le sang de ses pères, qui ne veuille venger ce meurtre abominable. Je ne suis qu'une femme, mais je combattrais volontiers pour cette sainte cause. Allez donc, monsieur, nous ne vous arrêterons plus. Dites à mon cousin que j'envie son sort, et que si la nécessité ne me retenait pas, j'irais le rejoindre.

Le vicomte prit congé de cette belle héroïne, en emportant son visage dans son souvenir ; la vieille dame, abattue par une désolation immense, ne trouvait pas la force de la supporter, elle la demandait au Seigneur. Elle vit monter le Vendéen à cheval et le suivit des yeux tant qu'elle put l'apercevoir.

— Que Dieu le protège ! murmura-t-elle.

Elle s'enferma dans son oratoire quand il eut disparu, la prière est le refuge des âmes ferventes.

Pulchérie s'en alla tirer le pistolet avec Pauléon ; elle se regardait comme le seul soutien de sa grand'mère et de sa cousine et voulait se préparer à les défendre.

Thaïs remonta dans sa chambre, elle s'enveloppa d'une mante à capuchon qui cachait sa taille et son visage, puis elle sortit par le parc et se trouva bientôt dans le sentier du bois qui conduisait à l'abbaye. Elle examinait minutieusement le chemin, et, craignant d'être suivie, elle s'efforçait de se dissimuler derrière les arbres.

— Vierge Marie ! cachez mes pas, dit-elle, je vous en conjure ; et détournez de moi les regards de ceux qui pourraient m'arracher mon cher trésor.

11

UN MUSCADIN

Thaïs arriva bientôt au fond de la vallée où s'élevait l'abbaye. Il est une chose digne de remarque, c'est que les monastères, les plus isolés surtout, étaient situés dans des endroits pittoresques. Les bénédictins particulièrement excellaient à construire et à embellir leur demeure.

L'abbaye de Saint-Cyrille était un bâtiment magnifique, l'église pouvait compter parmi les monuments les plus remarquables du moyen âge. La flèche ressemblait à une dentelle de pierre, le portail et les arceaux offraient des détails d'architecture ravissants.

Hélas ! les iconoclastes avaient passé par là.

Tout était dévasté dans cette enceinte sacrée, on avait mutilé les statues, profané les tombes,

renversé les autels ; le lierre et les autres plantes parasites commençaient à pousser entre les pierres ; la voûte, écroulée en partie, ne défendait plus le sanctuaire ; la flèche, veuve de ses cloches, restait seule debout ; ils n'avaient pas osé l'abattre, son élévation les effrayait.

L'abbaye elle-même n'avait pas échappé au vandalisme de ces furieux. On détruisit tout ; la bibliothèque, qui renfermait des trésors, des manuscrits précieux, des curiosités, des tableaux inestimables, fut transportée dans les villes voisines, chacune en prit un débris, et beaucoup d'objets précieux furent perdus.

On brûla les meubles, on cassa les vitres ; le lieu saint devint l'image d'une désolation profonde. Les jardins incultes conservaient des restes de leur splendeur ; quelques fleurs se faisaient jour parmi les grandes herbes ; les arbres, non taillés, abandonnés à eux-mêmes, produisaient néanmoins encore des fruits dégénérés. Mais, dans cette saison, tout était morne et triste.

Thaïs écartait les ronces qui bordaient le sentier et dont les branches semblaient poudrées ; elle marchait vite et avec précaution, comme une personne qui craint d'être aperçue.

Parvenue à l'entrée principale de la cour, elle se dirigea vers un petit bâtiment qui avait été la loge du portier. La porte y était encore, les fenêtres semblaient closes et un nuage de fumée sortait par le tuyau d'une cheminée réparée fraîchement. Thaïs frappa trois fois trois coups, à intervalles égaux, une clef tourna dans la serrure, un vieillard montra sa tête blanche, pour la retirer aussitôt.

— C'est moi, frère Jérôme, dit la jeune fille, n'ayez pas peur.

— Entrez, mademoiselle, entrez et dépêchez-vous. J'ai vu des maraudeurs par ici ce matin, je ne sais pourquoi je les redoute. En l'absence du père Constant tout m'effraye ; je suis comme un corps sans âme ; il me semble que je n'ai plus de défense et que les sacrilèges vont revenir.

— Ne craignez rien, frère, les gens de ce pays ne sont pas méchants, ils ne songent pas à vous faire du mal ; ceux qui ont détruit la maison du Seigneur sont des étrangers, ils ont emporté leur butin, et, depuis lors, vous êtes oublié.

— Qui vous amène, mademoiselle ? Avez-vous quelques nouvelles ? Puis-je vous être utile ? Parlez, je vous en prie ; dans cette solitude, livré sans distractions à mes tristes pensées, je ne vois que désastres ; j'ai besoin d'être rassuré.

— Je n'apporte que des douleurs, mon frère, ils ont tué le roi, ils sont plus ardents que jamais à leur œuvre impie. Le père Constant a envoyé au château un officier vendéen chargé d'une lettre. Vous devez avoir reçu quelque message aussi, vous. Il est impossible qu'il me laisse sans un souvenir dans cette crise terrible.

— Hélas ! je n'ai rien, ma pauvre enfant ; j'ai été, ce matin, à l'endroit habituel, je n'ai trouvé personne ; j'ai vainement attendu : c'était le jour et l'heure indiqués cependant.

— Mon inquiétude est affreuse ! Dans ce bouleversement que sera-t-il devenu ? Il a dû courir des dangers affreux ; il est peut-être poursuivi, emprisonné, lui, dont la mission était de veiller sur le roi. Que faire ? Je mourrai de douleur, mon frère ; je ne puis supporter cette incertitude cruelle ! Conseillez-moi. Si j'allais moi-même?...

— Et pourquoi ? Vous ne rencontreriez pas le message, il ne vient jamais sans être annoncé.

— C'est peut-être un retard seulement, et...

— Sans doute, mademoiselle, c'est un retard ; mais un retard dont nous ne pouvons connaître la fin.

— Frère Jérôme, vous me désespérez ! Ah ! je vous en supplie ! allez deux ou trois fois par jour à la saulaie jusqu'à ce que nous ayons cette lettre, il est impossible qu'elle ne vienne pas.

Le frère leva les yeux au ciel pour ne pas laisser lire à Thaïs le doute et la désespérance qu'exprimait son regard.

— Mademoiselle, reprit-il après un instant de

silence, vous me connaissez depuis que vous êtes au monde, vous savez mon dévouement complet, sans réserve, au père Constant ; mon attachement pour lui se reporte sur vous, sur M. le vicomte, vous le savez. J'ai consenti à rester ici, parce qu'il vous fallait un intermédiaire. J'ai fait volontiers pour vous le sacrifice de ma vie, si la patience des révolutionnaires se lasse de me tolérer.

— Heureusement, mon frère, vous ne portez pas l'habit de votre ordre, ils peuvent supposer et ils supposent que vous êtes rentré dans la vie séculière...

— Je ne le leur laisserai pas supposer, s'ils me le demandent, mon enfant, je suis prêt pour le martyre, non pas pour l'abjuration.

Thaïs ne répliqua pas, le ton ferme et résolu du moine lui imposait.

— Eh bien, ma fille, je vous en supplie, pour moi, pour ceux que vous aimez, ayez patience, ne vous exposez pas, ne faites pas de fausses démarches. Votre cousin se dévoue comme moi

pour notre sainte cause. Il a su toucher le cœur d'un monstre, l'arrêter dans sa voie sanglante; il n'a pu sauver le roi, c'est que c'était impossible, sans doute; peut-être s'est-il découvert, peut-être est-il en fuite; l'alternative est affreuse, je le sais; une chrétienne, une fille de Redon, le plus noble sang de France, doit la supporter sans faiblir.

— Oh! mon père, mon père, que je souffre!

— Et qui me souffre pas aujourd'hui, mademoiselle? Quelle femme n'a pas au moins un être chéri engagé dans la lutte? Songez que seule vous possédez le secret de Reynald; songez que votre cousine, que votre vénérable aïeule le croient à l'abri des dangers, et que si elles découvraient ceux qu'il court, madame la marquise mourrait certainement de douleur.

— Oui, mon frère, oui, je le sais. Je veux être forte, je le serai. Pourtant...

Un coup frappé discrètement à la porte l'interrompit. Tous les deux firent silence; ils atten-

dirent le signal qui se répéta exactement comme Thaïs l'avait donné ; le frère se leva, poussa le pêne, un homme entra. Mademoiselle de Salvert poussa un cri de joie en l'apercevant.

— Ah ! c'est une lettre, Pierre, donnez, donnez vite.

— La voilà, mademoiselle ; je ne suis pas fâché de m'en débarrasser, car le pays n'est pas sûr, il y a des gens suspects partout, des figures qu'on ne connaît pas ; je croyais que tout cela me regardait et qu'on allait me dire ! « Tu caches les papiers du ci-devant. »

Pendant qu'il parlait, Thaïs décachetait la lettre et la lisait. A mesure qu'elle avançait dans sa lecture, elle changeait de visage ; quand elle eut terminé, elle laissa tomber ses bras en signe de découragement ; les deux fidèles la contemplaient avec inquiétude.

— Pierre, dit-elle enfin, tu n'as plus rien à redouter, ni vous non plus, mon frère ; cette lettre est la dernière que nous recevons.

— Seigneur ! s'écria le moine, qu'est-il arrivé ?

— Écoutez, reprit-elle, nous n'avons pas de secrets pour vous.

— « Ma bien aimée, ma Thaïs, je n'ai pu em-
» pêcher le malheur dont vous devez être in-
» struite à présent, car le père Constant l'a écrit
» à ma grand'mère, je le sais. Je me suis com-
» promis pour défendre le roi, on me soupçonne.
» Dardenne n'est pas assez puissant désormais
» pour me protéger, je quitte Paris. Où irai-je ?
» je ne sais, mais je ne puis rester, ma sûreté
» exige mon départ. Je ne puis plus vous écrire,
» votre retraite va être troublée, l'on vous sur-
» veille. Un commissaire de la République sera
» à Mont-Redon avant huit jours, on y envoie
» déjà des agents ; le voisinage de la Vendée
» vous rend suspects. Soyez donc prudentes, il
» ne vous arrivera rien, j'en ai l'assurance, si
» vous continuez votre existence obscure et ren-
» fermée.

» Le père Constant ne vous rejoindra qu'après

» la tourmente passée; sa présence serait un
» danger.

» Ne soyez pas inquiète, mon amie, je con-
» serverai des jours qui vous appartiennent, je
» ne suis pas le maître de moi-même, et j'em-
» ploierai tous les moyens pour me sauver.

» Cependant, je ne vous le cache pas, Thaïs,
» rien ne me fera dévier de ma voie; je me suis
» imposé une noble mission, je l'accomplirai,
» bien qu'elle devienne de plus en plus difficile.
» Je ne reculerai devant rien jusqu'à ce que je
» sois parvenu à mon but. Lorsque nous nous
» sommes fiancés devant Dieu, lorsque vous
» avez promis de devenir ma femme, je vous ai
» avertie de ma résolution. J'appartiens à mon
» œuvre d'abord, à vous ensuite : mon cœur est
» à vous, mon âme est à elle.

» Soyez donc ma digne, ma généreuse com-
» pagne, ayez confiance en Dieu et en moi,
» prenez du courage, ou vous m'ôteriez tout le
» mien. Songez à l'avenir, songez au lien indis-

» soluble qui nous unit, conservez-vous pour
» moi comme je me conserverai pour vous. Le
» soir, quand ma chère grand'mère vous bénira,
» quand vous vous agenouillerez devant elle,
» recevez cette bénédiction pour vous et pour
» votre ami absent et désolé, réunissez-nous
» dans sa tendresse. Vous le voulez bien, n'est-ce
» pas ? Que j'aie encore quelques mots de vous,
» pour me consoler dans mon exil, remettez-les
» à Pierre, qui les rendra à mon messager.

» Adieu, ma bien-aimée, ou plutôt au revoir !
» Nous nous reverrons et je réussirai. Alors
» vous apprendrez à me connaître, et dût l'uni-
» vers m'accuser, pourvu que vous me rendiez
» justice, je n'aurai plus rien à redouter ici-
» bas. »

— Hélas ! fit le religieux.

— Monsieur le vicomte a bien raison, made-
moiselle, ajouta Pierre, gardez-vous de ce com-
missaire, ne faites pas d'imprudences, donnez-
moi la lettre, n'y parlez pas politique, surtout !

Si je faisais de mauvaises rencontres ! Je la porterai à son homme, qui est un fier luron, celui-là, il se moque de tout ; et puis nous rentrerons chacun dans sa tanière, jusqu'à nouvel ordre, je n'en serai pas fâché.

Thaïs avait trouvé une plume et de l'encre, du papier grossier, elle écrivit et longuement, elle parla de son amour, d'abord et toujours, de sa famille, de leurs projets d'avenir, mais rien dans sa missive ne laissait supposer leur situation mutuelle, il semblait qu'ils fussent séparés par la volonté de leurs parents et non par suite des événements généraux.

Pierre emporta ce tendre adieu et partit ; mademoiselle de Salvert n'avait plus rien à faire chez le frère Jérôme, elle se hâta de retourner au château par le chemin le plus court et le plus vite qu'il lui fut possible ; elle craignait que sa grand'mère l'eût demandée, elle n'avait pas l'habitude de la quitter si longtemps.

La marquise avait fait sa prière et ses lectures

picuses; aussitôt qu'elle eut fini, elle sonna, Pauléon parut, elle s'informa de ses petites-filles.

— Mademoiselle de Redon est rentrée chez elle après nos exercices, mademoiselle de Salvart est allée, je crois, jusqu'à l'abbaye.

— L'imprudente ! On nous a recommandé de ne pas quitter le parc. Qui est avec elle ?

— Personne, madame la marquise.

— Comment, seule ! Pauléon, envoyez-moi Cyrille et allez, je vous en prie, au-devant de Thaïs; vous avez vu naître son père, vous avez employé tous les moyens pour l'arracher à sa folie, je puis vous confier mon autorité, ramenez-la.

— Me voici, grand'mère, dit une douce voix, j'aurais voulu revenir plus tôt, mais...

— Mais vous êtes une folle, Thaïs, vous avez couru d'affreux dangers. Le pays est rempli d'espions, je frémis en pensant combien vous eussiez pu vous en repentir et m'inquiéter, si je l'avais su plus tôt.

— Bonne mère, je n'ai rencontré absolument

personne, je vous assure, tout est tranquille, on s'alarme à tort.

Cyrille était entré en même temps que la jeune fille, il s'était assis à sa place ordinaire, aux pieds de la marquise ; il se leva vivement, s'approcha de mademoiselle de Salvert en secouant sa tête, et lui donna ainsi le démenti le plus formel.

Ce pauvre enfant, dont on ignorait l'origine, avait été d'abord recueilli à l'abbaye ; on lui donna le nom de Cyrille, celui du saint patron de la maison bénie. Le frère Jérôme l'avait trouvé un soir d'hiver, couché devant la grille, enveloppé dans une vieille cape et poussant des cris affreux.

Les moines le prirent et l'adoptèrent ; quand eut lieu le sac du monastère, le frère Jérôme le conduisit au château, où il allait souvent et où on l'aimait fort. Par une singulière particularité, il n'était point sourd, il avait dû perdre la parole à la suite d'un accident, on n'avait jamais su lequel

Il entendait donc parfaitement et s'était orga-

nisé un langage de signaux, devenu familier à ceux qui l'entouraient. Thaïs lui demanda vivement s'il avait rencontré quelque étranger suspect.

— Oui, fit-il.

— Plusieurs ?

Il répondit affirmativement.

Je traduirai les signes pour ne pas arrêter le récit.

— Ils t'ont parlé ?

— Ils m'ont demandé le chemin du château.

— Tu le leur as indiqué !

— Non, répondit-il avec indignation.

— Qu'ont-ils fait alors ?

Il releva sa manche et montra son bras tout meurtri, en faisant comprendre qu'il avait les mêmes marques dans beaucoup d'endroits.

— Mon Dieu ! madame, s'écria Thaïs, ils l'ont battu !

— Et vous, ma douce enfant, quel péril avez-vous échappé ?

Et le regard le plus tendre, le regard de la mère, l'enveloppa comme pour la protéger.

— Qu'entends-je ! s'écria Pulchérie qui arrivait, on a battu Cyrille ! qui est-ce ? qui a pu se permettre cette lâcheté ? Sois tranquille, enfant, je te vengerai et on ne recommencera plus.

Elle écouta dédaigneusement ce que raconta sa cousine, et se retournant vers la marquise :

— Bonne maman, rassurez-vous, nos murailles sont fortes, nos fossés profonds, nos portes solides. Personne ne sortira plus, on n'ouvrira que par mon ordre, et si l'on nous attaque, ce dont je doute, nous nous défendrons. Je sais comment on soutient un siège. On matelasse les fenêtres, on a des fusils et on tire derrière, je me charge d'arranger tout cela avec Martin et Pauléon.

On eût dit la jeune Bellone, sentant l'odeur du carnage et prête à demander ses armes.

— Non, ma fille, non, il n'en sera point ainsi, je recevrai les *citoyens* qui demanderont à me

voir, je les recevrai moi-même, dans la grande salle, appuyée sur vous, entourée de mes gens, et portant le deuil du roi martyr. Ils me tueront s'ils veulent, mais je ne quitterai pas cette maison, qui est celle de mes enfants, qui fut celle de mon mari. La douairière de Redon doit mourir à Mont-Redon, sous ce toit, où elle a vécu soixante années, elle y mourra.

— Madame la marquise, si j'osais..., dit Martin.

— Oses, Martin, je n'ai j'amaï repoussé un bon avis.

— Madame, c'est que... je crains... enfin c'est à madame la marquise d'aviser.

— C'est là ton conseil, Martin ? reprit en riant Pulchérie.

— Madame la marquise, dit un laquais tout troublé, il y a à la grille trois messieurs dans une chaise, ils désirent parler à madame, faut-il ouvrir ?

— Sur-le-champ, et faites entrer leur carrosse

dans la cour; mettons les procédés de notre côté du moins, et n'oublions pas qu'ils sont nos hôtes. Mesdemoiselles il est inutile de vous montrer.

— Nous ne vous laisserons pas seule avec ces inconnus, ma mère, répondit Pulchérie, d'ailleurs ils nous appelleraient certainement, si ce sont les commissaires de cette république; il vaut mieux les prévenir.

— Rangez-vous donc derrière moi, mesdemoiselles, et qu'ils nous trouvent en faisceau. Mademoiselle de Salvert, hâtez-vous d'aller prendre des habits noirs, il n'est pas convenable de paraître ainsi devant les bourreaux de notre souverain, ils croiraient que nous avons peur.

Thaïs obéit, elle s'échappa par la porte dérobée, pendant que la marquise, Pulchérie et ses gens se rendaient dans la grande salle. Madame de Redon se plaça dans le fauteuil seigneurial légèrement exhaussé, mais sans daïs, les ducs seuls y avaient droit.

Mademoiselle de Redon se tenait debout, à sa droite, appuyée sur le dossier de son siège, Pauléon se mit auprès d'elle, la place de mademoiselle de Salvert était réservée à la gauche. On eût dit une solennité féodale des anciens jours, rien n'était grand ni imposant comme cette vénérable aïeule, avec ses deux filles, aussi fières, aussi dignes que si le niveau révolutionnaire n'avait pas passé sur leurs têtes.

Les républicains, que l'on introduisit, en furent eux-mêmes frappés et se découvrirent machinalement. La douairière se leva, et les salua poliment.

— Soyez les bien-venus, messieurs, dit-elle, dans le château de Redon, veuillez vous asseoir et nous dire ce qui nous procure l'honneur de votre visite.

— Citoyenne...

— Ah ! pardon, reprit-elle avec la grâce de ses jeunes ans, je suis trop vieille pour changer mes habitudes, on m'a toujours appelée madame,

je désire conserver ce titre jusqu'à ma mort, ce n'est pas la peine d'apprendre une autre langue ni d'autres formules, convenez-en ?

Le commissaire en chef, le citoyen Renouf, était d'une humeur facétieuse, il se mit à rire.

— Pardieu ! la chose est originale, j'y consens pour vous, quant à ces jeunes citoyennes...

Thaïs venait d'entrer et prenait sa place. .

— L'une de ces *jeunes citoyennes* est mademoiselle de Redon, héritière de nos noms et armes, l'autre est mademoiselle de Salvert, la fille de mon second fils. Pas plus que moi, messieurs, elles ne sont accoutumées à vos nouvelles appellations, et désirent tout autant que moi voir respecter le nom qu'elles portent.

— En vérité, citoyens, continua Renouf en se tournant vers ses collègues, voilà qui est admirable. Nous sommes ici dans le château de la Belle au bois Dormant. *Madame* ne semble pas avoir la moindre idée de ce qui se passe en France depuis deux ans ; elle nous parle de ses

noms et armes, comme s'il s'agissait pour elle de monter dans les carrosses du ci-devant roi. Mais c'est donc un désert que ce bas Poitou ? Il est donc habité par des sauvages ? On nous l'avait bien dit, je ne pouvais croire que ce fût à ce point !

— Nous sommes des gens simples dans leurs goûts et dans leurs mœurs, monsieur ; nous vivons parfaitement isolés et nous communiquons le moins possible avec ce qui nous entoure. Excepté nos tenanciers, qui ne sont plus nos vassaux, à ce qu'il paraît, nous ne recevons personne et ce n'est pas nous, malheureusement, qui empêcherons le nouveau gouvernement de s'établir.

— Vous êtes franche au moins, madame, dans l'expression de vos regrets ; nous n'en doutions pas et nous ne sommes pas ici pour autre chose. Répondez à nos questions.

— Veuillez d'abord me faire connaître en vertu de quel pouvoir vous me les adressez ?

— Je suis commissaire de la République une et indivisible, les citoyens que voici sont mes collègues et adjoints.

— Alors, monsieur, je suis prête.

— Vous m'êtes particulièrement recommandée par un de mes amis, le citoyen Dardenne, je lui ai promis d'être indulgent pour vous et de ne pas y regarder de trop près. Ne me forcez pas à être sévère, en dépit de ma volonté. Je ne vois ici que des femmes, des vieillards et des enfants, tout cela n'est pas bien dangereux pour la république, je ne suis pas de ceux qui la supposent en péril quand d'aussi faibles mains l'attaquent. Elle est trop forte pour les redouter.

— Je ne puis vous cacher cependant...

— Pas un mot de plus, madame, je vous en prie, répondez-moi seulement, vous dis-je. Avez-vous des émigrés dans votre famille?

— Un de mes petits-fils est, je crois, à l'armée des princes.

— Vous n'en êtes pas sûre, vous n'avez pas de relations avec lui ?

— Aucune, hélas ! Depuis bien des mois je n'ai point de nouvelles de ce cher enfant.

— Vous le jurez !

— Je le jure.

— N'avez-vous pas de parents parmi les brigands de la Vendée ?

— Mon autre petit-fils a l'honneur de servir le roi dans les rangs de l'armée vendéenne. Oui, monsieur.

— Ne parlez plus de votre roi, la place de la Révolution en a fait justice.

— Le roi est mort, vive le roi ! s'écria Pulchérie splendide dans son enthousiasme.

— Sacrebleu ! la belle créature ! Convenez, citoyens, qu'on peut même lui passer des cris séditieux pour avoir le bonheur de la voir ainsi.

— Insolent ! dit mademoiselle de Redon, incapable de se contraindre ; je vous apprendrai à qui et de qui vous parlez.

— Pulchérie! murmura Thaïs en l'attirant vers elle.

— Ma fille ! poursuivit la marquise, vous oubliez...

Le citoyen Renouf avait rougi de colère ; il se calma presque subitement, et s'adressant à ses collègues :

— Malgré ma bonne volonté de faire droit aux recommandations pressantes de mon ami Dardenne, citoyens, je ne puis tolérer plus longtemps ce qui se passe. Ces vieilles murailles sont un nid d'aristocrates ; prenons-en possession au nom de la nation, et emmenons cette digne matrone avec ses héritières de noms et armes, le tribunal en fera justice.

— Oh ! monsieur ! s'écria mademoiselle de Salvert, monsieur, songez à l'âge de ma grand-mère. Épargnez-la, ne l'arrachez pas d'ici !

— Je ne demandais qu'à être indulgent, citoyenne ; on me force à agir ainsi. Cette belle demoiselle me traite...

— Excusez-moi, monsieur, interrompit Pulchérie, pâle comme un linge et les lèvres serrées ; je ne suis pas accoutumée à ces manières. C'est la première fois de ma vie que je me vois traiter ainsi ; ma grand'mère surtout ne doit pas être punie pour la faute que j'ai commise.

Jamais la fière jeune fille n'avait donné à son aïeule une plus grande preuve de dévouement. S'humilier devant cet homme ? Elle suffoquait.

Le commissaire eut l'air de s'apaiser difficilement. Au fond, il y était résolu. Une idée venait de germer dans son cerveau ; l'exécution lui en semblait facile, mais il fallait surtout laisser à Mont-Redon une impression favorable de sa personne et de son caractère ; il fallait rester seul maître du terrain et dérober à ses compagnons les manœuvres qu'il préparait.

Renouf était un homme de vingt-sept ou vingt-huit ans, grand, fort, beau, si l'on veut, d'une beauté massive et commune. Il eût fait un

superbe heiduque, alors qu'ils étaient à la mode. Très-fier de sa taille et de son visage, il ne croyait pas qu'une femme pût lui résister.

Accoutumé aux succès faciles et aux coquetteries des déesses de la Liberté, ébloui par la beauté de Pulchérie, par son exaltation même, il se dit qu'une pareille héritière conviendrait parfaitement à un jeune conventionnel, déshérité de biens et très-désireux d'obtenir quelques bribes de la fortune des ci-devant. Ici, c'était mieux encore. Une belle femme et des terres magnifiques!

— Je les aurai, se dit-il; mais jouons serré.

— Enfin, reprit-il, je veux bien user de clémence; c'est sans exemple de ma part, et sans Dardenne!...

— Citoyen Renouf, poursuivit un de ses acolytes, d'un air capable, vous montrez une indulgence, une partialité...

— Bah! répliqua le commissaire en essayant une pirouette à la façon des courtisans de l'OEil-

de-Bœuf, nous nous rattraperons ailleurs ; il ne manque pas de ci-devant.

La marquise se leva en pied, majestueuse comme une reine.

— Messieurs, dit-elle, si vous n'avez rien de plus à nous dire, permettez que nous nous retirions. Voici l'heure de nos exercices religieux, et mes petites-filles m'accompagnent toujours. Le château est à votre disposition, tant qu'il vous plaira d'y rester ; on a ordre de vous servir. Vos chambres sont prêtes ; jamais Redon n'a refusé l'hospitalité, même à ses ennemis. Venez, mesdemoiselles ; suivez-moi, Pauléon. Martin, mettez-vous, avec tous mes gens, à la disposition de ces messieurs.

Elle fit un signe de tête, une révérence un peu tronquée que les jeunes filles imitèrent, et toutes trois sortirent de la salle sans que personne songeât à les arrêter.

Les républicains avaient été saisis malgré eux par la dignité de cette noble femme et par la

façon dont elle marquait à chacun sa place.

— Tudieu ! s'écria Renouf lorsqu'elles eurent disparu ; ces aristocrates vous ont des façons qu'elles ne sauraient perdre, même sur la guillotine. Avez-vous vu cette vieille ? Nous a-t-elle toisés ? Ce n'est pas une bourgeoise qui saurait ainsi éloigner ceux qui la gênent, en mettant la maison tout entière à leurs ordres. Mes chers amis, nous aurons beau faire, nous n'arriverons pas à ces airs-là.

— Le fait est, citoyen Renouf, que tu nous fais jouer un drôle de rôle. J'ai envie d'aller chercher cette belle fille qui a crié : vive le tyran ! à notre barbe, et de la conduire au district ; nous verrons si tout cela chantera si haut en face du tribunal.

— J'ai mes instructions, soyez tranquilles. Au total, ce ne sont que des femmes, et dans un vieux château où personne ne nous voit et ne nous entend, excepté des momies comme celle-ci.

Il montrait Martin, debout à la porte, appuyé tout droit sur le chambranle, immobile comme une statue.

— Tu es donc un esclave, que tu obéis ainsi à la pantoufle de ta maîtresse?

— Je suis un serviteur, monsieur, répondit l'intendant en s'inclinant profondément; depuis trois siècles mes pères occupent la même place dans la maison de Redon, et je n'ai pas démerité d'eux, j'espère.

Aucun des commissaires ne répondit; pour des gens dont l'unique préoccupation était de supprimer le passé, il était cruel de le retrouver sans cesse et sous toutes les formes.

— Allons souper, citoyens! s'écria Renouf, et toi, *serviteur*, donne-nous les meilleurs vins de ta cave. Le gosier des patriotes est aussi altéré au moins que celui des ci devant, il est juste qu'enfin nous apprenions à notre tour ce que c'est que le nectar des dieux.

Ils se mirent à table, servis par toute la livrée.

et y restèrent bien avant dans la nuit. Ce repas fut une véritable orgie, ils n'avaient jamais été à telle fête. Les voûtes de ce castel, où depuis tant d'années aucun chant profane ne s'était fait entendre, retentirent des refrains obscènes et sanglants de ces muscadins déguisés en philosophes. Ils regagnèrent leurs lits ivres et rassasiés, il fallut presque les porter chez eux. La marquise ne se coucha pas, elle passa la nuit en prières, renfermée dans son oratoire avec ses filles, Cyrille, Pauléon et mademoiselle Dumay, qui se mourait de frayeur. Quand Martin vint annoncer que tout était fini et que les *pourceaux* dormaient, madame de Redon consentit à se laisser mettre au lit, mais elle voulut avoir dans sa chambre Pulchérie et Thais, et leur défendit, à l'une et à l'autre, de la quitter un moment, tant que les commissaires resteraient au château.

Bien avant dans la matinée ils se réveillèrent, un peu honteux de ne pouvoir plus se poser en

Spartiates. Renouf avait son projet, il envoya sans lui ses collègues faire quelques visites domiciliaires aux environs. Il s'en exempta, sous prétexte d'un courrier indispensable, et, comme cette besogne devait les retenir toute la journée au moins, il avait assez de temps devant lui pour que ses démarches eussent un plein succès.

Le déjeuner fut copieux et délicat, on s'observa néanmoins. Chacun avait sa tâche à remplir. Renouf escorta les voyageurs jusqu'à la voiture, il les vit monter et partir ; une fois maître du terrain, il rentra chez lui, et au lieu d'écrire à Paris, il fit sa toilette la plus soignée. Un habit bleu de ciel, des culottes jaunes, un gilet rose, des cheveux relevés avec art ; il eût mis de la poudre, s'il en avait eu ; il sentait le musc ; il se dandinait d'un pied sur l'autre, il s'essayait devant une glace à prendre des manières dégagées et gracieuses, et, quand sa répétition fut finie, il sonna assez fort pour éveiller tous les seigneurs de Redon dans leurs tombes. Un laquais parut.

— Demandez à madame la marquise si elle veut bien me faire l'honneur de me recevoir, dit-il, j'ai une communication importante à lui faire.

Madame la marquise ! Un républicain féroce se servir d'une pareille locution ! Il fallait qu'il eût bien le désir de séduire la vieille dame et même les valets.

— Madame la marquise recevra monsieur dans un quart d'heure; elle est très-fatiguée et vient à peine de quitter son lit, elle le prie de l'excuser, dit l'émissaire, sa commission faite.

— C'est bien, j'attendrai.

Attendre ! quel sacrifice pour un de ces Louis XIV au petit pied, qui n'avaient dérobé le pouvoir qu'afin d'en user dans toute son étendue. Pourtant il se résigna.

On vint le prévenir quand la marquise fut prête, et on le conduisit dans le salon particulier où elle avait l'habitude de se tenir; ceci lui parut de bon augure.

Madame de Redon avait laissé ses petites-filles dans son oratoire, elle jugeait au moins inutile de les exposer aux regards de cet homme, qui les avait traitées la veille avec une si étrange liberté. Elle le reçut dignement, mais froidement, et sans lui laisser le temps de s'écarter en digressions, elle lui demanda ce qui lui procurait l'honneur de le voir si tôt, elle croyait avoir fini ses interrogatoires.

— Aussi, madame, n'est-ce point un interrogatoire que vous allez subir, mais une négociation que allons entamer. J'ai une proposition à vous faire, je ne vous presserai pas de me donner la réponse, je vous laisserai le temps de réfléchir.

— J'écoute, monsieur.

— L'ancien régime avait du bon, je ne le nie pas, et si tous les seigneurs avaient été comme les châtelains de Redon, les pères de leurs vassaux, si la noblesse avait mené une vie exemplaire telle que la vôtre, le peuple ne se fût pas

lassé de leur domination, il leur aurait laissé des privilèges, dont ils n'auraient fait usage que pour la gloire et le bien de leur pays.

Après cet exorde magnifique, Renouf s'arrêta afin d'en examiner l'effet; la marquise resta impassible.

— Malheureusement, les abus se sont fait jour, l'ivraie s'est mêlée au bon grain, et la France, lassée de cette tyrannie, s'est levée tout entière pour y mettre fin. La révolution est un fait accompli, on ne peut retourner en arrière; mais l'espace est à nous, mais les bons esprits comprennent tous la nécessité de se réunir pour fonder une situation plus solide que l'ancienne monarchie — qui a fait son temps — pour se débarrasser à la fois des préjugés et des exagérations, pour mettre un terme surtout aux malheurs qui désolent la patrie, arrêter le sang dont son sol est trempé, bien que ses gouttes fécondes aient engendré tout un avenir de bonheur.

Il s'arrêta de nouveau. Jamais, à la tribune, il ne s'était montré si éloquent. Il eut le regret de trouver un auditeur glacial et que ses phrases les plus ronflantes ne touchaient nullement.

— Je suis charmé de vous voir en si excellentes dispositions, répliqua madame de Redon, qui sentit qu'il fallait parler, je ne devine pas cependant...

— Je vais y arriver, madame, il fallait d'abord mettre sous vos yeux la position telle qu'elle est, sans cela vous ne m'eussiez pas compris. Je ne veux que le bien, je ne suis pas un homme cruel, je n'ai pas voté la mort de Louis XVI, j'étais absent. Je n'ai pas fait la révolution, je l'ai acceptée et je désire de tout mon cœur en arrêter les suites.

— Je le comprends, elles vous deviennent inutiles.

— Je le répète, les honnêtes gens de tous les partis doivent s'unir maintenant pour reconstruire l'édifice, un pardon général effacera les

offenses mutuelles, l'âge d'or s'ouvre devant nous, si nous le voulons. Nous profiterons des fautes de nos devanciers et nous arriverons au bonheur le plus grand, le plus pur...

— Ces plans sont superbes, monsieur ; en quoi puis-je y contribuer ? A mon âge, en ce temps-ci surtout, une femme n'est plus bonne qu'à prier Dieu et à attendre la mort.

— Je viens de vous le dire, madame, recommença-t-il, les honnêtes gens de tous les partis doivent s'unir contre l'ennemi commun, je fais un appel à votre intelligence, à votre justice, à votre amour pour vos enfants.

Évidemment il pataugeait.

La marquise le regarda étonnée et inquiète.

— Un des moyens les plus sûrs d'arriver à mon but, est de ménager des mariages entre les républicains et les royalistes. Je ne prendrai plus de détours pour vous exprimer ma pensée. Je suis jeune, je suis honnête homme, j'ai toutes les chances de parvenir aux emplois élevés ; il

me faut une compagne jeune comme moi, belle, riche, qui réunisse le passé à l'avenir. Accordez-moi la main de mademoiselle de Redon, je jure de la rendre heureuse, et d'être pour vous un fils soumis et respectueux.

Avant que la marquise eût le temps de répondre, la porte de l'oratoire fut poussée brusquement et Pulchérie parut sur le seuil.

III

DÉPART.

Mademoiselle de Redon était pâle comme un linge, ses mains tremblaient, ses lèvres frémissaient, ses narines s'ouvraient comme pour aspirer l'air; elle s'arrêta l'espace d'une seconde afin de rappeler sa volonté et de modérer son émotion, puis elle s'avança vers Renouf, et faisant un effort suprême, elle reprit assez tranquillement :

— Veuillez, je vous prie, monsieur, me répéter à moi-même, ce que vous disiez à madame de Redon.

Le commissaire était déjà debout, il salua humblement, et reprit :

— J'ai eu l'honneur, mademoiselle, de demander votre main à madame la marquise.

Pour qui, monsieur ?

— Mais... pour moi, mademoiselle.

— Pour vous !

Il n'est pas d'expressions qui puissent rendre le mépris dont elle couvrit ces deux mots.

Renouf le sentit et en fut blessé jusqu'au fond de l'âme. Il poursuivit néanmoins :

— Puis-je espérer, mademoiselle, que ma recherche sera favorablement accueillie ?

— Non, monsieur, répliqua-t-elle en le regardant bien en face.

Madame de Redon fit un signe approbateur, Renouf ne put retenir un tressaillement de colère.

— Daignerez-vous au moins me faire connaître les raisons de ce refus.... dangereux ?

— Dangereux ! s'écria la jeune fille comme si une étincelle l'eût touchée, dangereux ! Oh ! merci, citoyen Renouf, vous me rendez ma tâche plus facile, je vais donc exprimer toute ma pensée, au lieu de la modérer, comme j'eusse pu le

faire avant de savoir avec certitude que vous êtes un lâche. Des menaces à Pulchérie de Redon ! Ah ! vous ne la connaissez pas, monsieur. Pourquoi je refuse de vous épouser ? La liste de mes motifs serait trop longue, je n'en énumérerai que quelques-uns.

D'abord une fille de Redon ne saurait accepter une mésalliance. Ensuite, je ne donnerai jamais ma main sans mon cœur. Puis, vous êtes un assassin, un bourreau, vous ou votre républicque, vous êtes couverts du sang de mon roi, de tous les miens.

Je vous hais, je vous méprise, j'aimerais mieux me précipiter dans les douves de ce château que d'admettre votre recherche. Jamais ni vous, ni aucun de vos pareils, n'obtiendrez de moi que le dédain et l'exécration. Vous avez cru m'effrayer, vous avez supposé que la peur me livrerait à vous, vous oubliez qui je suis ; je vous regarde sans trembler, je vous brave ; si vous me conduisez à l'échafaud, j'y monterai

d'un pas assuré, en digne fille de ma race : les miens n'auront pas à rougir de moi.

Voilà ma réponse, maintenant vengez-vous, si vous voulez, je m'attends à tout.

— Noble enfant ! murmura la marquise en essuyant une larme, elle nous perd, mais je la bénis.

Renouf avait eu le temps de composer son visage, il écouta cette longue diatribe sans laisser paraître la moindre émotion. Lorsque Pulchérie se tut, il lui fit de nouveau une profonde inclination, et répliqua froidement :

— C'est bien, mademoiselle, la leçon est bonne, et j'en profiterai.

La donairière eut le frisson.

— La plus positive raison, monsieur, et ma petite-fille l'a omise, c'est qu'elle n'est plus libre ; elle est fiancée depuis l'enfance à son cousin, le chevalier de Celles, qui doit perpétuer le nom de Redon.....

— Je serais désolé de déranger vos projets de

famille, madame, et de laisser éteindre une race aussi vaillante que la vôtre, n'en doutez pas ; je me retire et je vous fais toutes mes excuses de ma hardiesse. Nous nous reverrons.

Cette fois son salut fut hautain et presque provocateur. Il allait sortir, Pulchérie l'arrêta :

— Un mot encore, monsieur.

— Soit, mademoiselle.

— Je ne me dissimule point l'effet de mon refus ; ce soir même, je n'en doute pas, nous serons arrêtées et conduites en prison, vous n'attendez pour cela que le retour de vos collègues et de vos gens. J'ai été franche, rendez-moi la pareille, dites-moi si je ne me trompe pas et si telle est votre intention ?...

— Parfaitement, mademoiselle.

— Je vous remercie, monsieur, je vais me préparer.

Renouf fit un geste de bravade et sortit brusquement. Il se révoltait contre l'énergie de cette

enfant, qu'aucunes menaces, aucunes craintes ne pouvaient faire plier.

Aussitôt qu'il fut éloigné et que le bruit de ses pas se perdit sous les voûtes du corridor, Pulchérie s'approcha de sa grand'mère et s'agenouillant devant elle :

— Ma bonne, ma chère maman, je vous en supplie, confiez-moi votre autorité pendant vingt-quatre heures, j'en ai besoin pour nous sauver tous.

— Comment ? que prétendez-vous faire ? Vous avez été imprudente, mon enfant, il ne fallait pas rebuter ainsi cet homme, il y avait moyen peut-être de temporiser, de gagner du temps.

— En souffrant son insolente prétention, en lui permettant de me parler de ce qu'il appelle son amour ! Oh ! non pas, je préférerais accepter la prison, la mort.

— Pour vous, ma cousine, interrompit doucement Thaïs qui venait d'entrer, mais pour notre chère grand'mère !

Pulchérie, nous l'avons dit, n'avait pas la sensibilité de sa cousine, mais ce n'était pas une fille sans cœur, au contraire. Elle devint pâle et eut un moment d'hésitation assez prolongé.

— C'est vrai, dit-elle, oui, Thaïs ; mais je n'y ai pas pensé, je me suis laissée emporter par mon premier mouvement, j'aurais dû songer à vous deux et ne pas vous perdre. Maintenant c'est fini, cet homme a été humilié, dédaigné, et ne nous pardonnera pas.

— Peut-être... si vous l'apaisiez...

— Moi ! baisser la tête devant lui... jamais !

— Et notre mère, Pulchérie ?

— Mon Dieu ! Thaïs, ma mère ! vous voulez...

— Je ne veux rien, ma fille, je me sou mets à la volonté de Dieu, c'est à lui de vous inspirer.

Mademoiselle de Redon ne put retenir l'élan de son affection, de sa reconnaissance pour celle qui l'avait élevée.

— Ma mère, dit-elle d'une voix tremblante,

ordonnez, commandez, que dois-je faire à présent ?

La marquise fut profondément émue, elle connaissait cette nature indomptable et savait ce qu'il lui en coûtait de plier devant ce misérable.

— Priez, ma fille, prions ensemble, le ciel nous inspirera, c'est un moment solennel, il va sans doute décider de notre vie.

Elles s'agenouillèrent tous trois devant l'image de la Vierge et jamais oraisons plus ferventes ne furent prononcées par des cœurs plus purs. Pulchérie eut fini la première, elle pria la marquise de l'entendre, et celle-ci se leva à son tour, son vénérable visage était baigné de larmes, Thaïs les essuya avec un mouvement plein de grâce et de respect.

— Chère bonne mère, reprit Pulchérie, voici quel était mon projet, c'est le meilleur, peut-être, je vais vous en faire juge. Je suis prête à l'abandonner et à me soumettre, si vous le désirez, n'en doutez pas.

— Voyons, mon enfant.

— Ma mère, nous avons au château seulement quinze hommes qui se feraient tuer pour nous, si c'était nécessaire ; nous avons de plus tout le village de Redon, où, sur notre appel, il ne restera pas un gars dans les chaumières. C'est une force imposante.

— Mon Dieu ? songeriez-vous à résister ?

— Oui et non, mon projet est plus sûr qu'une des deux choses sans l'autre. Cet homme est seul, rien de plus facile que de nous emparer de lui, de le faire garder à vue.....

— Et les autres, qui reviennent ce soir en foule ?

— Il reste avec eux deux partis à prendre : ou fermer les portes et lever les ponts, ils n'entreront point alors et nous tiendrons assez longtemps dans le château pour qu'on nous fasse des conditions honorables ; ou bien les laisser entrer sans défiance et nous emparer d'eux comme de Renouf. Ils ne sont que six et

nous serons quatre-vingts dans une demi-heure.

Madame de Redon ne put retenir un triste sourire.

— C'est insensé, dit-elle, ils finiraient par nous prendre, ils ne laisseraient pas pierre sur pierre du manoir et useraient envers nous de représailles, avec une apparence de légalité, à leur point de vue.

— Eh bien, enfermons toujours Renouf, faisons mettre les chevaux et partons, tâchons de gagner la Vendée, nous aurons trop d'avance quand les commissaires reviendront, la nuit sera close, on ne commencera les recherches que demain matin, nous serons loin alors.

— Fuir en carrosse et espérer dérober ses traces ! Ceci est bien d'une enfant ; tout nous accusera, nous serons trop faciles à suivre.

— Fuyons sur-le-champ à pied, par les sentiers, derrière les fortifications, personne ne nous verra que les gens du village, et ils ne nous trahiront pas.

— Quelques paroles de vous à ce Renouf le calmeraient, j'en suis convaincue. Laissez-moi le rappeler, ne le voyez pas tout de suite, si vous ne vous en sentez pas capable, je vais le faire venir, vous excuser, sans rien promettre, en laissant seulement de l'espérance; je tâcherai de mentir et de flatter son amour-propre, s'il me croit, cela nous donnera au moins le temps de réfléchir.

— Oh ! ma mère, quel sacrifice et qu'il faut vous aimer !

— Me sera-t-il permis, continua Thaïs en rougissant, d'ouvrir un avis nouveau ?

— Certes, ma fille, vous êtes quelquefois la sagesse même.

— Je comprends la répugnance de Pulchérie, ma mère, elle est plus qu'excusable en pareil cas, surtout pour l'héritière des Redon, et j'adopterais, si vous le jugiez convenable, la première partie de son plan. J'enfermerais Renouf dans la chambre du conseil, d'où il ne pourrait ni voir

ni entendre ce qui se passerait dans le château, si ce n'est le bruit des carrosses dans la cour.

— Vous aussi, Thaïs, le vertige vous gagne ?

— Non, madame, attendez la fin, je ne suis pas si folle que vous le croyez. Nous sommes sûres de nos gens, mais parmi eux il en est deux plus dévoués que les autres, sur la discrétion desquels nous pouvons compter.

— Pauléon et Martin ! s'écria Pulchérie.

— Justement. On attellera le carrosse, Martin nous servira de cocher, Pauléon montera avec nous, les autres resteront pour garder le prisonnier, nous leur annoncerons hautement nos projets de fuite...

— Mais c'est le projet de mademoiselle de Redon, que vous répétez là !

— Non, ma mère, car je ne fuirais pas. Je me ferais conduire à une certaine distance, puis je reviendrais jusqu'à l'abbaye, ce soir, dès qu'il fera nuit, et là.....

— Eh bien ?

— Je vais trahir un secret confié à ma foi, mais je suis sûre d'être approuvée par celui qui me l'a fait connaître, son but, en me le disant, était qu'il pût nous être utile en cas d'urgence, et rien ne saurait être plus urgent que notre situation. Il existe à un endroit introuvable, si on l'ignore, des souterrains immenses conduisant de Saint-Cyrille à la belle abbaye de Noirville, c'est-à-dire à six lieues d'ici, dans la direction que nous voulons suivre.

— Qui vous a dit cela ? demanda vivement Pulchérie.

— Le père Constant, au moment de son départ, dans la prévision de ce qui arrive, y a tout préparé pour un séjour même assez prolongé. Nous y trouverons des vivres, des habits de toutes sortes, des lits et tout ce qui nous est nécessaire. Les reliques et le trésor confiés à ses soins y sont ensevelis, frère Jérôme et moi nous connaissons seuls ce secret.

— Le Père s'est donc défié de moi, qu'il vous

a choisie pour confidente? interrompit aigrement mademoiselle de Redon. C'est me faire injure.

— Pulchérie, reprit sévèrement la douairière, en un pareil moment de telles paroles sont plus qu'inutiles. Le père Constant connaît votre impétuosité, il s'est adressé à la prudence, c'est sagement agir.

Mademoiselle de Redon était juste avant tout, elle se tut.

— Continuez, Thaïs.

— Ces souterrains datent de la fondation du monastère, les abbés seuls ou leurs coadjuteurs en avaient connaissance. C'est une précaution prise contre les exactions des hauts barons du voisinage, contre nos aïeux peut-être, tout bien-fauteurs qu'ils fussent. Les moines pouvaient facilement les braver dans cet asile et même s'enfuir par l'autre issue, ouvrant aussi chez des bénédictins. L'entrée en est très-vaste, on y a plusieurs fois caché les équipages, les bestiaux de l'abbaye, dans les guerres de religion; notre

carrosse et nos chevaux y entreront facilement. Il est impossible de découvrir cette entrée, moi-même je ne la retrouverais pas sans le frère Jérôme, qui va souvent visiter le trésor confié à sa prudence. Voilà, chère grand'mère, toute la vérité, décidez maintenant.

— Rien ne saurait être mieux, n'est-ce pas votre avis, mademoiselle de Redon?

— Complètement; je vais donner des ordres, et que Dieu nous protège!

Pulchérie se retrouva bientôt tout à fait elle-même; sa présence d'esprit, son courage, sa volonté inflexible se déployèrent d'une façon merveilleuse dans cette occasion, la première de sa vie où elle put montrer la valeur de ce caractère qui se faisait craindre et qui savait au besoin se faire aimer.

Renouf fut tout simplement enfermé dans la salle du conseil, où on lui servit son diner. Il ne s'en aperçut qu'après le départ des dames, lorsqu'il se précipita vers l'entrée pour s'informer

de ce qui se passait. Il trouva la porte fermée, frappa, cria, hurla, menaça inutilement, personne ne lui répondit. Sa fureur ne connut plus de bornes. Il devina une trahison et comprit qu'il était joué.

Les domestiques avaient grisé son *officier* ; il dormait sous la table, dans la cuisine, et Renouf avait beau jeu à l'appeler.

— Je suis déshonoré, perdu, pensa-t-il. Oh ! ces misérables femmes ! je bouleverserai l'univers pour les retrouver, et si je les rattrape, tout leur sang versé goutte à goutte ne me payerait pas ce que j'endure.

La nuit vint, on ne lui donna pas de lumière ; il n'en demanda point et resta tranquillement assis, ruminant sa vengeance, attendant ses collègues, qui très-certainement s'en prendraient à lui de leur déconvenue et le railleraient impitoyablement. Un rapport serait envoyé à Paris, il payerait peut-être de sa tête son ambition repoussée. Sans perdre un instant, il fallait met-

tre ses amis en mouvement. Dardenne, première cause de son indulgence, lui devait un dédommagement; il l'avait servi à ses dépens et il en payerait la folle-enchère. Le goût qu'il avait pour Pulchérie s'était changé en haine, il eût éprouvé une volupté féroce à la dompter, à la voir à ses pieds, humiliée et lui demandant grâce. Ses yeux se portaient avec rage vers ces fenêtres placées dans le haut de la muraille, hors de sa portée, comme il arrivait souvent dans les salles d'apparat des vieux manoirs. Ces ogives, où les vitraux coloriés aux armes de Redon existaient encore, ressemblaient à une chapelle; l'idée de Dieu était partout chez nos aïeux.

La porte de chêne, ferrée et massive, avait résisté à ses attaques réitérées, il se trouvait pris comme dans une souricière. Ses amis reviendraient bientôt, le délivreraient-ils ou auraient-ils le même sort que lui? La force était pour les habitants du château, puisque la terreur que répandaient partout les agents de la répu-

blique ne les avait pas amenés à l'obéissance.

Il attendit ainsi de mortelles heures ; enfin, lorsqu'il commençait à désespérer, lorsque l'obscurité lui apportait le vertige des consciences bourrelées, et que la nuit se peuplait de fantômes, il entendit tourner doucement la clef dans la serrure, la porte s'ouvrir ; la salle se trouva soudainement éclairée par une lumière que portait Cyrille le muet. Derrière lui marchaient plusieurs domestiques, apportant un souper appétissant. Renouf bondit dans le vestibule, appelant Martin, appelant son valet d'une voix de stentor. Ils n'avaient garde de paraître : l'un était bien loin, et l'autre, plus ivre que jamais par une seconde séance, avait été transporté sur son lit, où il ronflait à poings fermés.

— Misérables ! s'écria Renouf, presque enragé de colère, vous avez donc juré de me rendre fou ? Où sont vos maitresses ? où est l'intendant ? où est mon coquin d'officieux ?

— Monsieur, nos maitresses sont parties avec

M. Martin, M. Pauléon et madame Dumay ; votre officieux est un peu indisposé, je crois ; il a été remporté dans sa chambre avec tous les égards qui lui sont dus. Madame la marquise met le château à votre disposition ; vous pouvez y rester autant qu'il vous plaira, nous avons ordre de vous obéir en tout.

Il sentit profondément l'ironie, et se mordit les lèvres. On le relâchait, donc on ne le craignait plus ; on était à l'abri de ses poursuites et on le raillait encore !

— Et mes collègues, sont-ils revenus ? demanda-t-il avec autant de calme qu'il en put montrer.

— Non, monsieur.

— Les citoyennes ont-elles dit, en partant, où elles se rendaient ?

— Non, monsieur.

— Reviendront-elles bientôt ?

— Je ne crois pas, monsieur.

— Cependant, voici leur page muet, qui or-

dinairement les suit partout. Comment se sont-elles décidées à le laisser derrière elles ? On pourrait se venger sur cet enfant, à défaut de mieux.

Cyrille leva son beau regard, Renouf put y lire une réponse touchante, le dévouement, la résignation, le courage ; il donnerait volontiers sa vie pour ses bienfaitrices, trop heureux s'il pouvait, en mourant pour elles, les sauver, détourner de leurs têtes chéries les malheurs et les dangers.

Renouf qui, au fond, n'était pas un méchant homme, en fut touché véritablement, mais il se garda de le laisser apercevoir.

— Conduis-moi, dit-il, à l'appartement de la vieille dame, à celui de ses petites-filles, j'y trouverai peut-être un indice...

Cyrille se hâta d'obéir ; il tenait toujours son flambeau et éclairait la route. A sa grande surprise, le commissaire trouva toutes choses en ordre chez ces dames, rien n'indiquait un dé-

part précipité ; la broderie au tambour de Thaïs était, comme le matin, posée sur une petite table, à côté de *La vie des Saints* que lisait la marquise. Le fouet, les pistolets de Pulchérie pendaient au mur, disposés en trophées. Le feu de la cheminée était couvert de cendre, comme si on avait dû le retrouver le soir.

— Mais, dit Renouf, elles vont donc revenir ?

— Je ne sais ; madame la marquise n'a pas donné d'ordres.

Le commissaire fut obligé de convenir avec lui-même qu'il était habilement joué. Ni lui ni ses gens ne connaissaient le pays pour y faire des recherches, les guides qu'ils pourraient choisir étaient tous dévoués à leurs seigneurs, ils les égareraient plutôt que de les mettre sur la voie, les fugitives avaient bien des heures d'avance, elles s'étaient mises certainement hors de ses atteintes. Il n'avait plus d'autre recours contre elles que le séquestre des biens et une

déclaration hors la loi. Il allait les ruiner et leur interdire ainsi le seuil de la patrie.

C'était plus peut-être que de les tuer.

Renouf attendit les autres commissaires une partie de la nuit, ils ne parurent pas. Au petit jour il était sur pied, décrétait une réquisition dans le village pour l'aider à poursuivre les ennemis de la république ; quand il se présenta, suivi de son officieux et de quelques poltrons amenés par la terreur d'un gros bourg situé à quelque distance, il trouva les chaumières vides, tous avaient fui.

— C'est l'enfer que ce nid d'aristocrates ! s'écria-t-il furieux.

Il était à bout d'expédients, lorsqu'il vit reparaître la voiture de ses collègues. Il raconta à ceux-ci ce qu'ils devaient savoir de cette aventure, se garda d'avouer comment il l'avait provoquée, et laissa la responsabilité tout entière à la marquise et à ses enfants.

— Vous aviez raison, ajouta-t-il, ce sont des

vipères, j'aurais dû vous croire. Mon amitié pour Dardenne m'a égaré ; je ne sais pourquoi il les protège ainsi, mais il m'avait fait jurer qu'on ne toucherait pas un cheveu de leurs têtes. Il m'a placé dans un bel embarras ! Que dire à Paris ?

Les nouveaux arrivants furent d'autant plus consternés qu'ils n'avaient pas été *heureux* dans leurs courses. Presque tous les manoirs étaient vides, et ils avaient trouvé une tiédeur monstrueuse dans les populations du voisinage. Elles se souciaient peu du nouvel ordre de choses, beaucoup de gens même regrettaient les ci-devants et avaient pleuré Louis Capet, et à moins d'un emprisonnement général, ils ne voyaient pas quel parti on pourrait tirer de ces idiots, de ces fanatiques.

— Ils cachent leurs prêtres et ne souffrent pas qu'on emploie leurs églises à un usage quelconque, ils appellent cela une profanation. Si un brave protestant n'avait pas aigri d'honnêtes sans-culottes contre l'ancienne abbaye d'à

côté, les moines y seraient encore à fainéantiser, à manger et boire du soir au matin. Nous avons été bien mal partagés dans notre mission, convenez-en.

Ils tinrent conseil en dinant, et en avalant force rasades. La conclusion fut celle qu'avait déjà adoptée Renouf, le séquestre de toutes les terres des rebelles et la mise hors la loi.

— Quant à ces sots paysans, qui ne comprennent pas leurs intérêts et abandonnent leur propre cause, il n'y a rien à leur prendre, si ce n'est leurs enfants pour le service. Nous ordonnerons une levée générale, et nous les enverrons aux frontières, c'est de la vraie chair à canon.

On fit cependant des recherches pour la forme ; il ne fut pas difficile de suivre les traces du carrosse jusqu'à un chemin pierreux, creusé dans le roc, là elles cessèrent complètement. Une forêt était proche, on y retrouva les marques des fers des chevaux ; mais dans la nuit, la

neige était tombée, elle avait couvert la terre d'un tapis épais et tout s'était effacé.

— Le ciel est contre nous ! osèrent s'écrier ces impies.

Renouf essaya à plusieurs reprises d'obtenir quelques renseignements par Cyrille. Il écrivait des questions sur son ardoise, l'enfant répondait sans hésiter, avec une telle prudence, une telle finesse, qu'il fut impossible de rien apprendre. Quand on le poussait trop loin, il fondait en larmes, c'était sa dernière raison.

Le père Constant lui avait appris à écrire, il avait même commencé à l'instruire dans l'intention d'en faire plus tard un instituteur pour les malheureux, déshérités comme lui de la parole et de l'ouïe. Son intelligence était grande, et nul doute qu'on n'eût réussi à compléter son éducation d'une façon distinguée, si les événements l'avaient permis.

Dès le lendemain, une sorte de procureur, qu'on fit venir du bourg, prit possession du

manoir au nom du peuple souverain. On publia que tous les droits étaient supprimés, qu'on pouvait chasser et entrer partout, plus de clôtures, plus de murailles, dame canaille première était souveraine, et ses arrêts parfaitement absolus, la liberté illimitée pour tous, excepté pour ceux qui refusaient leur concours à cette belle œuvre, la plus magnifique que les hommes aient accompli depuis le commencement du monde (ce n'est pas moi qui le dis) !

Les commissaires prirent ensuite congé de leurs administrés absents, en laissant au château le procureur en question comme gardien du séquestre. Il avait ordre de prévenir le district si les châtelaines reparaissaient, et d'appeler main-forte au moindre signe de rébellion dans le pays.

— Je suis un bon patriote, soyez tranquilles, citoyens, je connais ces imbéciles de paysans, je sais les prendre, ils ne broncheront pas ; il est inutile d'envoyer ici des soldats qui seront

beaucoup mieux placés ailleurs. Je réponds de tout.

— C'est égal, reprenait Renouf, je voudrais bien savoir où sont ces femmes, et comment elles ont fait pour s'évaporer ainsi.

Le procureur, qui s'appelait Leneuf, conduisit respectueusement les commissaires jusqu'à leur carrosse, reçut encore leurs instructions suprêmes et revint, en se frottant les mains, jusqu'à la chambre de la douairière, où il comptait s'installer et faire sa bauge. C'était pour lui une magnifique affaire, il pouvait pêcher en eau trouble tout à son aise ; il avait là de quoi se faire des rentes, nul ne viendrait le contrôler. Redon était perdu dans les bois, à douze lieues d'aucune ville, cette visite ne se renouvelerait pas de sitôt, et il aurait le *temps* ! C'est souvent le seul capital de l'honnête homme pauvre, tout aussi bien que du voleur.

Leneuf donna les ordres et rentra dans son appartement. On devait lui faire du feu, un

excellent souper, arrosé du meilleur vin, du vin des princes, disait-il. Son lit serait bassiné, on choisirait les draps les plus fins, les aristocrates avaient assez joui des bonheurs de la vie ; c'était son tour maintenant, il saurait bien vite apprendre de belles manières, s'il le fallait, il deviendrait grand seigneur tout comme un autre.

Aucun des gens ne répondit, on fit strictement ce qu'il désirait, seulement, lorsqu'après un bon repas il voulut monter dans la couche seigneuriale, appétissante de blancheur, moelleuse, ouatée, elle se déroba sous lui et il tomba sur le nez, le bois de lit avait été défoncé, accidentellement ou à dessein ; quoiqu'il en fût, il n'y avait pas moyens d'y dormir. *Monseigneur* dut se contenter de l'appartement donné à Renouf, au premier étage, fort loin de celui d'honneur.

C'était décheoir, aussi devint-il furieux. Il ne s'apaisa que quand le valet de chambre de la

marquise lui eut assuré, avec force salutations, qu'on ferait mieux le lendemain.

Il s'endormit au milieu des songes enchantés, il se voyait possesseur du domaine, se trouvant au milieu de ses vassaux prosternés.

Une heure sonna ; un grand bruit se fit entendre, et une singulière apparition s'offrit à lui. Sa chambre, que la lueur du foyer éteint éclairait seule, lui sembla tout à coup remplie de diables tout noirs, qui dansaient en rond et qui se livraient aux ébats les plus joyeux. Bientôt ils s'animèrent davantage, et l'un d'eux commença à chanter, en patois poitevin, une singulière palinodie.

C'étaient des menaces à Leneuf de ne pas lui laisser un instant de repos tant qu'il n'aurait pas déserté le poste imposé par les républicains. Il irait ensuite en enfer, où il rôtirait toute l'éternité pour son usurpation du bien d'autrui.

Leneuf était peu crédule de sa nature ; depuis longtemps il avait secoué les *préjugés* et

abandonné les idées religieuses aux imbéciles. Il se rendit donc très-bien compte de ce qui se passait et n'eut pas la moindre frayeur.

Il s'assit sur son séant, les regarda se démenager avec un sang-froid imperturbable; voyant qu'ils s'animaient toujours et que cela ne finissait pas.

— Eh ! les gars, dit-il, ne vous donnez pas tant de peine, ce n'est point ainsi que vous me ferez déguerpir. Je ne suis pas un ignorant comme vous, et je me soucie de vos diableries autant que de ma culotte de l'an passé.

La danse s'arrêta, les acteurs du drame étaient confus de leur *fiasco*, presque autant que s'ils eussent été sifflés sur un vrai théâtre. Celui qui paraissait le chef s'avança alors vers le lit :

— Nous ne te faisons pas peur ? dit-il.

— Non.

— Nous ne te chasserons pas ?

— Non.

— C'est bien sûr, tu nous reconnais ?

— Parbleu ? votre charbon ne suffit pas pour vous déguiser. Voulez-vous que j'écrive vos noms sur vos fronts, mes diables ? Il faut être aussi arriérés que vous pour inventer une telle momerie.

— Ma foi ! nous ne te croyions pas si brave, Leneuf, car tu ne dois pas avoir la conscience tranquille. Alors nous allons changer de plan.

— Vous ferez bien.

— Tu veux rester ?

— Voilà une heure que je vous le dis.

— Tu resteras, mais tu resteras notre prisonnier, et cela vaut mieux ainsi, tu n'iras pas te plaindre. Ah ! toi et tes Parisiens vous croyez que vous êtes nos maîtres ! Vous vous imaginez qu'on vole comme cela à des seigneurs un bien qui leur appartient depuis des siècles ! Nous ne sommes pas vos esclaves, entendez-vous, et si c'est votre fantaisie ce n'est point la nôtre. Nous ne souffrirons personne ici que madame la

marquise et mademoiselle de Redon, tous ceux qui essayeront d'y venir en seront les mauvais marchands, à commencer par toi.

— Vous êtes fous, mes gars.

— Cette chambre est ta prison, je te le répète, tu n'en sortiras que quand notre dame nous ordonnera de te relâcher. C'est décidé dans le pays, nous n'endurerons pas vos tyrannies. Les gens du village sont revenus chez eux, il y a encore trois clochers qui dépendent du château, nous ferons tous bonne garde, et on ne touchera rien du bien de nos seigneurs. Depuis des siècles nous vivons par eux; ils nous ont comblés de bienfaits, nous ne sommes pas des ingrats, nous le montrerons, sans compter que nous ne vous craignons point.

Tout ceci fut débité en patois poitevin, qui n'est autre chose que du vieux français, très-pittoresque et très-imagé.

Leneuf commença à trouver la situation moins agréable et à se croire menacé véritablement

d'un péril. La perspective d'une incarcération très-longue peut-être, n'est pas gaie, il s'agissait de sortir du mauvais pas et de reconquérir encore ses avantages : la dissimulation était le seul parti à prendre.

Les *Redonais* n'avaient que deux moyens, mais ils étaient sûrs : la prison pour leurs ennemis ou la fuite pour eux, quand le danger devenait trop pressant. C'est l'*a b c d* de la défense, celle que l'instinct inspire aux animaux, et qui ne demande pas de grands efforts d'imagination.

Le procureur était trop habile pour ne pas redouter cet instinct servi par la force brutale et l'entêtement de l'ignorance, il était tout à fait entre leurs mains, et il ne voyait d'autre façon d'en sortir qu'une soumission complète à leurs volontés, en apparence du moins.

— Vous êtes des routiniers, mes gars, enfin, on ne peut obliger les gens malgré eux. Puisque vous voulez garder la maison pour vos seigneurs,

gardez-la. je me retire. Vous aimez la corvée, les droits féodaux, cela vous regarde. La France entière jouira des bienfaits de la révolution, excepté vous. Je m'en irai à Paris, moi, vous êtes trop brutes ici, et je parviendrai, j'en suis sûr, j'ai la volonté et le feu sacré. Demain dès l'aube je vous tourne les talons, et vous ne me reverrez plus; vous voilà satisfaits? Bonsoir.

Les paysans se regardèrent et discutèrent entre eux à voix basse. Du moment où Leneuf consentait à partir, leur but était atteint; ils prenaient possession du château, et tout était dit, ils le garderaient jusqu'au retour de leurs maîtresses, et, ils s'en faisaient fort, ils ne les laisseraient pas dépouiller; mieux valait se faire tuer sur les remparts.

Ils allaient donc accéder à la demande du procureur, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage changea la face des choses.

IV

LE SOUTERRAIN

Retournons maintenant à nos principaux personnages, que nous avons laissés au moment de tenter la démarche la plus décisive de leur vie.

Madame de Redon était grave et sérieuse; Pulchérie ardente, exaltée, ne parlant que des partis extrêmes, d'armer les vassaux et de chasser les intrus de chez elle.

— Ce sera un autre noyau, la Vendée se joindra à nous et nous soulèverons bientôt toute la province. Philis de La-Tour-du-Pin n'a-t-elle pas sauvé le Dauphiné, sous Louis XIV? C'était une fille noble, comme moi; le grand roi a fait placer son écusson et son épée à Saint-Denis, il l'a traitée en brave officier. Je puis faire comme elle et obtenir la même gloire.

— Hélas ! mon enfant, vous n'auriez pas à combattre les mêmes ennemis, ceux-ci vous traineraient au supplice ; les autres respectaient le droit des gens.

— Que Dieu nous protège et nous rende la paix ! murmurait Thaïs,

La lourde voiture avançait lentement, pendant qu'elles causaient. On avait laissé Cyrille au château, afin d'être instruit de ce qui s'y passait ; l'enfant dévoué acceptait ce rôle, en dépit de ses dangers, et avait baisé la main de la marquise et celles de ses filles. Au milieu de ses larmes, il comprenait très-bien sa tâche, et s'y résignait avec joie.

— Je ne vous verrai pas, écrivit-il sur son ardoise, mais j'aurai le bonheur de vous être utile, c'est ce que je désire le plus.

Le jeune garçon n'inspirait aucun soupçon. On était accoutumé à ses sorties fréquentes, il allait chaque jour voir le frère Jérôme ; il pourrait donc, sans rien changer à ses habitudes, se

tenir strictement au courant des événements et même des moindres circonstances. Le frère en rendrait compte aux dames dans ses visites quotidiennes : elles donneraient leurs ordres et l'on préviendrait ainsi les éventualités.

— Pourvu qu'il n'arrive rien au pauvre Cyrille ! répétait mademoiselle de Salvert.

— Cyrille est un héros, répliquait Pulchérie, je le connais. Si nous armions j'en ferais mon page, il se battrait comme un lion.

On arriva près d'une chapelle dédiée à la Vierge, tout à côté du chemin pierreux ; derrière s'élevait une carrière immense, inexploitée depuis des siècles peut-être. Le château, les villages des environs étaient sortis de ces rochers, mais la difficulté des transports avait fait abandonner l'exploitation. Une de ces lourdes masses servait d'entrée au refuge qu'allaient chercher ces châtelaines chassées de leur manoir. Les ouvriers d'autrefois avaient une merveilleuse adresse pour ces sortes d'ouvrages ; leurs ressorts

étaient des chefs-d'œuvre, ils poussaient en ce genre l'art de la mécanique jusqu'à la perfection.

Une saillie invisible dans la pierre servait de bouton à la porte, aussitôt qu'on la touchait, le bloc tournait sur lui-même et démasquait une vaste arcade. Le carrosse et ses chevaux y passèrent très-facilement. Le frère Jérôme attendait dans l'intérieur, une torche à la main, et dès que l'issue fut rebouchée, on procéda à l'établissement; il pouvait durer quelques semaines, plus encore peut-être.

Ces galeries, très-sèches et très-saines, se prolongeaient pendant une grande distance et la voûte en était si solide qu'aucun éboulement ne s'était produit. Les deux abbés avaient soin d'y veiller, ils faisaient soigneusement entretenir, par des frères-lais affidés, cette issue secrète, qui pouvait leur devenir aussi utile qu'à leurs devanciers. Lors du sac de Saint-Cyrille, le père Constant et quelques moines s'y réfugièrent.

rent ; les autres, surpris trop vite, ne purent s'échapper.

Au-dessous de l'appartement de l'abbé à Saint-Cyrille, étaient deux grandes pièces assez convenablement meublées et fort habitables. Le sol était couvert d'un plancher, les murs étaient tapissés de bois, il s'y trouvait des lits, des fauteuils, enfin mille choses commodes. On y pouvait vivre sans souffrances et sans trop de privations.

— C'est un Palais ! s'écria Pulchérie en riant ; comment, nous avons de telles merveilles dans le voisinage et nous ne nous en doutions pas !

— J'en avais entendu vaguement parler dans ma jeunesse ; l'abbé Boniface, celui qui m'a mariée, en dit quelques mots à monseigneur de Redon ; on ne jugea pas convenable de m'instruire davantage, et depuis lors j'avais totalement oublié cette circonstance.

Martin, Pauléon, madame Dumay, ne revenaient pas de leur surprise, ils ne la témoi-

gnaient point, l'usage n'étant point alors qu'un domestique eût une opinion sur les résolutions ou la conduite de ses maîtres. En moins d'une heure tout fut disposé, arrangé suivant les habitudes de la douairière ; elle eut presque pu se croire chez elle. Le frère Jérôme avait préparé un souper assez fin. Les moines bénédictins sont encore célèbres par leur science en cuisine et il n'avait rien oublié.

Madame de Redon trouvait mille sujets de plaisanter et amenait souvent le sourire sur les lèvres de Thaïs, dont le cœur était préoccupé tristement de Raynald et qui ne pouvait se défendre d'une vive inquiétude.

Après le repas, lorsque la mère et ses filles restèrent seules, la conversation tomba justement sur MM. de Celles, dont leur aïeule aimait à s'entretenir. Ses vœux et son cœur les suivaient, ces nobles jeunes gens, elle exprimait ses craintes sur leur sort, tout en s'applaudissant du devoir qu'ils remplissaient.

— Mais, dit-elle, Pulchérie, vous ne m'avez pas expliqué ce que j'ai appris par vous, c'est-à-dire la présence du vicomte à l'émigration. Tant d'événements sont survenus depuis dans notre vie, ordinairement si tranquille ! Comment n'ai-je pas été prévenue de son départ ! Pour quoi a-t-il quitté la Vendée ?

— Chère bonne maman, il n'y a jamais été, M. de Merge vous l'a dit.

— Est-il bien possible ? et sans m'avoir avertie ! Ce sont vos bonnes têtes qu'on a consultées.

— Vous étiez si contraire à l'émigration !

— L'expérience a prouvé que je n'avais pas tort. Le saviez-vous, Thaïs ?

— Oui, ma mère.

— Vous pouvez donc m'apprendre où se trouve mon petit-fils ?

— A Hambourg, avec l'amiral, madame.

— Qui vous l'a annoncé, Pulchérie ?

— Le père Constant, chère bonne mère.

— Ah ! Et le chevalier n'a-t-il point reçu de blessures ; se conduit-il en digne fils de son père ?

— Je l'ignore, répliqua la jeune fille en baissant les yeux.

Il y eut un moment de silence ; le cœur de Thaïs battait aussi fort que celui de Pulchérie ; toutes deux avaient leur secret. Thaïs, pour la première fois, entrevoyait dans les paroles de son aïeule une menace contre son amour ; elle désirait savoir, et elle tremblait d'apprendre.

— Pulchérie, reprit la vieille dame, depuis longtemps déjà je remarque en vous une manière d'être, qui ne pouvait échapper à ma tendresse et dont je ne vous ai jamais parlé, parce que je n'étais pas assez sûre de moi. Ce que vous venez de répondre me décide et je préfère vous ouvrir mon cœur, plutôt que de garder contre vous une impression pénible. Je vous trouve très-indifférente pour Thibaut de Celles.

Chère maman , j'aime beaucoup mon cousin.

— Peut-être , mais vous aimez peu votre fiancé.

Mademoiselle de Redon devint très-pâle ; c'était chez elle la marque d'une vive émotion.

— Vous avez raison, madame, reprit-elle après un peu d'hésitation , je préfère les positions franches et je ne sais pas déguiser la vérité. On m'a destinée dès l'enfance au chevalier ; j'ai accepté cette union, et je m'étais accoutumée à la regarder comme inévitable, elle était loin de me déplaire, du reste.

— Eh bien !

— J'ai changé d'avis.

— Vous ne voulez pas épouser le chevalier ?

— Non, ma mère.

— Pourquoi, mon Dieu ?

— Parce que j'en aime un autre, ma mère, et que je ne donnerai pas ma main sans mon

cœur, tous les conseils de famille du monde l'eussent-ils décrété.

— Vous en aimez un autre ! et qui aimez-vous, Pulchérie ?

— Aussi bien, ma mère, je comptais vous le confier incessamment, je ne me ferai donc pas prier pour vous le dire. Depuis le voyage du vicomte de Celles à Château-Redon, depuis que j'ai appris à le connaître, à l'apprécier, en vivant avec lui pendant presque une année, j'ai compris que si je n'étais pas sa femme je ne me marierais jamais, et que lui seul pouvait faire mon bonheur. J'ai décidé que je n'épouserais pas Thibaut, et que je serais à Reynald ou à personne.

Thaïs se sentait mourir ; elle avait peine à contenir les sanglots qui l'étouffaient et les larmes coulaient malgré elle ; heureusement l'attention de son aïeule était toute sur Pulchérie.

— Mademoiselle de Redon, dit la douairière. l'esprit révolutionnaire s'est donc emparé de vous ?

— De moi, ma mère !

— Sans doute. Jamais autrefois vous n'eussiez même songé vous révolter ainsi contre l'autorité paternelle, à contrarier les vœux de votre famille, la volonté de votre père et la mienne.

— Je ne me révolte pas, madame, je ne contrarie point les vœux de ma famille. Il est très-facile de tout accorder et je le ferai, avec votre permission. Si mon cousin m'aime, — et j'ai tout lieu de le croire, — il transmettra, en m'épousant, son droit d'ainesse au chevalier, et deviendra le marquis de Redon. Si, au contraire, il n'accepte pas cette alliance, Thaïs épousera le chevalier, je lui ferai l'abandon de mes droits, car je ne me marierai point. Le nom de Redon se transmettra ainsi. Tel était votre unique but en me fiançant à Thibaut avant ma naissance, il sera rempli.

— Quoi ! vous ! la fière Pulchérie, vous ignorez si vous êtes aimée et vous avouez haute-

ment votre amour ! Je ne vous reconnais pas.

— Je l'avoue à vous, à Thaïs, est-ce que c'est le dire ? N'êtes-vous pas moi, toutes deux ? N'avons-nous pas la même âme, les mêmes sentiments ?

— Mais il faudra bien que le vicomte le sache, et c'est vous qui, la première...

Pulchérie rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— C'est vrai, murmura-t-elle, je n'y avais pas pensé.

— Et le chevalier, qui regarde cette union comme certaine, s'il vous a donné son cœur...

— Ma mère, interrompit-elle, n'avez-vous pas vu qu'en dépit de son serment, le chevalier aime mademoiselle de Salvert ?

— Oh ! non, ma cousine.

— Je le sais, j'en suis sûre, Thaïs, et vous n'en pouvez douter.

— Il ne me l'a pas laissé deviner du moins.

— A vous... peut-être,... mais à moi, qui

l'observais, il n'a pu rien cacher, je vous l'atteste.

— Enfin, que prétendez-vous faire ?

— Rien, tant que cette tourmente durera ; l'orage nous sépare, notre pauvre nid même est désert, mais ensuite, si nous sommes assez heureux pour nous réunir, je reverrai Reynald, et je saurai bien vite si mon espérance est vaine, son premier regard me l'apprendra.

— Vous a-t-il écrit à mon insu depuis son départ ?

— Deux fois, ma mère ; le lendemain de sa séparation d'avec le chevalier, pour m'annoncer qu'il n'allait pas en Vendée ; et une seconde pour m'avouer qu'il se rendait à l'émigration, en me priant de vous le cacher.

— Vous étiez donc sa confidente ?

— Oui, ma mère.

— Et vous, Thaïs ?

— Je savais aussi que mon cousin avait quitté son frère, répondit l'enfant tremblante.

— Moi, l'on me trompait ! tous mes enfants, tous, avaient des secrets pour leur mère ! Ils disposaient de leur avenir, et je l'ignorais. C'est donc la récompense d'une tendresse qui ne s'est jamais démentie, des soins et de la sollicitude incessante dont je vous ai entourés. Ah ! vous êtes bien cruels, vous répandez sur mes derniers jours un voile de deuil. N'était-ce pas assez des malheurs de mon pays, de la mort de mon roi ? Mon Dieu ! me condamnerez-vous à boire un autre calice ? Vous pouvez me prendre maintenant, je ne suis plus nécessaire à personne.

Ce vénérable visage avait une expression de douleur que le pinceau seul pourrait rendre. Les mains de la marquise étaient levées vers le ciel, et toute son âme montait avec elle.

Par un mouvement spontané ses petites-filles tombèrent à genoux et l'enlacèrent de leurs bras, en l'appelant des noms les plus tendres et en lui jurant un respect et un attachement inaltérables.

— Ma mère, disait Pulchérie, vous savez si je vous aime, comment pensez-vous que j'aie pu un instant oublier ce que je dois à votre bonté, à votre dévouement? Je serais donc un monstre! Ce n'est pas ma faute si j'ai laissé prendre mon cœur, j'en souffre cruellement; car, vous venez de le dire, je suis fière.

La marquise regardait avec attendrissement ces jeunes fleurs, son espoir et son amour, elle se demandait quelle serait leur destinée maintenant que leur fortune était menacée, et que, pour l'une d'elles, du moins, l'heure des passions avait sonné. Le caractère de Pulchérie l'effrayait. Souvent déjà elle avait prévu bien des orages pour cette nature impétueuse, elle s'était amèrement reproché sa faiblesse, elle eût dû mater de bonne heure les violences de sa petite-fille et lui donner des soutiens plus efficaces contre les maux de la vie.

Mademoiselle de Redon n'avait connu aucun obstacle à ses volontés, elle avait tout vu céder

autour d'elle, elle dominait souverainement au château, et sa qualité d'héritière lui permettait une omnipotence dont elle ne pouvait plus descendre.

Maintenant sa grandeur déchue était le moindre de ses chagrins, elle avait conçu des espérances irréalisables peut-être ; elle serait attaquée en même temps dans son orgueil et dans son cœur. La douairière avait cru remarquer chez le vicomte une préférence très-marquée pour mademoiselle de Salvert ; elle-même avait encouragé ce sentiment, il souriait à sa tendresse, il convenait à son esprit de justice. La déshéritée pourrait ainsi reconquérir sa fortune et son rang, sans que les intérêts de sa maison eussent à en souffrir. Reynald était assez riche pour payer son bonheur, et son père même ne saurait blâmer son choix ; car, en dépit de la mésalliance, Thaïs était une fille de Redon.

Le dernier mot du jeune homme, en la quittant, avait été celui-ci :

— Ma mère, je vous recommande Thaïs.

Il n'avait pas parlé de Pulchérie.

Un mot prononcé par elle pouvait faire naître la jalousie de l'amoureuse, et porter la guerre où régnait déjà la douleur et le danger. Cependant en laissant à mademoiselle de Redon son erreur, elle la trompait, elle nourrissait un sentiment impossible et rendait plus difficile encore le dénouement de ce drame.

Mon Dieu ! se dit-elle, inspirez-moi, que dois-je faire ?

Une prière mentale lui rendit un peu de courage.

— Pulchérie, reprit-elle, je ne blâme pas votre choix, Reynald est digne de ce qu'il vous inspire, bien des motifs pourtant devaient vous mettre à l'abri de cet entraînement. Vous n'êtes plus libre, d'abord.

— Il dépend de vous que je le devienne, madame.

— Et puis le vicomte... ignorant la préfè-

rence dont il est l'objet, a pu faire un autre choix.

Thaïs trembla plus fort que jamais.

— Qui vous le fait supposer, madame ? interrompit vivement Pulchérie.

— Rien que la vraisemblance. La jeunesse cherche les émotions ; dans ce temps-ci la fièvre est dans toutes les têtes, dans tous les cœurs ; un homme qui joue sa vie à chaque instant, lorsqu'il a les inclinations chevaleresques de Reynald, doit avoir une dame de ses pensées.

— Pourquoi ne serait-ce pas moi ?

— Parce que les hommes vaillants recherchent les femmes timides, celles qui ont besoin d'être protégées. Vous êtes trop sûre de vous, trop grande, si vous voulez, pour que le vicomte vous choisisse. Il aimera, il aime sans doute quelque enfant jeune, naïve...

— Vous savez qui, ma mère, vous allez me le dire ; vous me la nommerez ! s'écria l'altière jeune fille, en se levant superbe de colère et de haine.

— Je ne sais rien, je suppose seulement, je connais Reynald, je vous connais encore mieux que lui, j'ai vu, j'ai observé...

— Eh bien ?

— Eh bien, mon enfant chérie, que ce courage, que cette force dont vous êtes fière et à juste titre, vous servent à vous vaincre vous-même, remportez sur votre passion une victoire pénible, déchirante, mais qui vous élèvera à vos propres yeux, aux miens ; faites ce que les hommes ordinaires ne sauraient accomplir ; sacrifiez-vous, foulez aux pieds une espérance folle, montrez-vous digne de votre haute valeur. Vous portez le nom d'une impératrice, d'une grande princesse, comme vous au-dessus des faiblesses de son sexe, ne l'oubliez pas. Noblesse oblige, mademoiselle de Redon, ce vieil adage ne saurait être rappelé plus à propos.

— Pulchérie réfléchissait, la tête appuyée sur sa main ; les paroles de sa grand'mère n'arrivaient pas jusqu'à son cœur, qu'une pensée unique oc-

cupait. Quelle était cette rivale, cette heureuse créature, qui lui volait l'amour de Reynald? Un rayon traversa son esprit, un regard chargé de courroux se porta sur sa cousine, accablée sous la crainte et prête à y succomber. C'était bien la créature dépeinte par la douairière, mille souvenirs lui arrivèrent, elle ne douta plus.

Ce fut un coup de poignard, elle en crut mourir; son orgueil lui rendit de l'énergie, elle n'acceptait pas l'humiliation devant celle qui lui enlevait son trésor.

— Et Thaïs, demanda-t-elle fort tranquillement, quelle est la patronne que vous lui avez donnée?

— C'est une martyre, répondit celle-ci d'une voix éteinte.

— Qui sait? La martyre a peut-être moins souffert dans son corps que l'impératrice dans sa pensée! On supporte les tortures avec la volonté, avec la foi, avec l'espoir; on est vite abattu quand on n'a pour soutien que la certitude de

son droit, quand on est seule enfin ! seule...

Mademoiselle de Salvert eût voulu se jeter dans les bras de Pulchérie et la conjurer de l'aimer encore, de ne pas l'accuser de son bonheur et de le lui pardonner. Sa timidité la tint immobile et lui ferma la bouche ; un regard de la marquise lui rendit un peu de courage, elle se sentit appuyée par sa tendresse.

Pulchérie n'était pas capable de dissimuler longtemps, ses regards parlaient pour elle, cependant elle se rendait compte de sa situation ; d'un coup d'œil rétrospectif elle avait envisagé cette année d'erreur et deviné ce qu'elle ne soupçonnait pas. Elle fit deux ou trois tours par la chambre, le silence régnait dans le souterrain, les domestiques, retirés dans l'autre pièce, dormaient ou parlaient bas ; les pas de la désolée vibraient sous ces voûtes ; l'aïeule et son innocente rivale se tenaient impatientes et anxieuses de ce qu'elle allait décider.

La pâleur de la pauvre héroïne était effrayante,

elle faisait sur elle-même des efforts surhumains, mille résolutions contraires traversaient son cerveau. En un quart d'heure sa position et sa science de la vie avaient grandi de cent coupées.

Tantôt elle voulait s'enfuir, s'aller jeter dans la Vendée, se faire tuer, afin que Reynald sût sa mort glorieuse et qu'il la pleurât. Tantôt son sang bouillait à l'idée qu'après elle Thaïs et son cousin s'aimeraient, seraient heureux, comme si elle n'eût jamais traversé leur existence. Alors des élans de vengeance la dominaient, elle eût volontiers étouffé cette douce créature, dont la seule défense étaient ses larmes.

Bientôt sa générosité prenait le dessus, son orgueil lui inspirait un rôle sublime que peu de femmes auraient soutenu, et qu'elle accepta enfin comme le plus difficile, comme le plus digne d'elle, dût-elle en souffrir mortellement, elle leur imposerait la reconnaissance et les domineraient par son dévouement.

Elle s'approcha de mademoiselle de Salvert et resta debout devant elle.

— Thaïs, dit-elle en appelant ses plus doux accents, je vous en supplie, avouez-moi la vérité. Vous n'avez rien à redouter de moi, au contraire, je vous le jure. Si Reynald vous aime, si vous l'aimez, vous devenez sacrée pour moi. Toute autre, à votre place, m'eût été odieuse, vous, — vous êtes ma sœur et il deviendra mon frère, je le veux, il le sera. Parlez maintenant, ajouta-t-elle en lui prenant la main, qui trembla dans ses mains glacées, je puis tout entendre, le vicomte est votre fiancé?

— Oui, murmura la jeune fille, si bas, qu'il fallait l'oreille de la jalousie pour l'entendre.

Pulchérie comprima un sanglot.

— S'il en est ainsi, chère enfant, vous serez sa femme; mais il vous faut une dot, l'amiral est ambitieux; vous aurez Mont-Redon et ses dépendances, vous aurez le marquisat, vous serez en mon lieu et place la plus riche et la plus noble

héritière de la province, et vous serez aimée, ce qui vaut mieux que tous les trésors.

— Et vous, et vous? s'écrièrent simultanément la douairière et Thaïs.

— Moi, répliqua-t-elle avec une tendresse et une mélancolie indicibles, moi je tâcherai d'être heureuse de son bonheur, moi ! Il ne faut pas songer à moi, je disparaîtrai, j'irai me faire nonne ou soldat. Vous n'aurez plus besoin de ma présence, un être qu'on n'aime pas n'est utile à rien, ni à personne.

— Pulchérie?

— Ma fille ! Et moi ? mourrai-je donc... sans que votre main me ferme les yeux ? La douairière de Redon, après avoir eu sept enfants qu'elle a chéris, n'est-elle donc pas, dit la douairière, la plus délaissée ? Pulchérie, je vous l'ai dit, vous êtes cruelle.

C'en était trop pour cette âme si pleine de douleurs ; mademoiselle de Redon tomba dans les bras de son aïeule, et ses larmes coulèrent

en abondance. Elle ne pouvait parler, mais elle la serrait, l'excellente femme, sur sa poitrine, et ses étreintes avaient plus d'éloquence que ses paroles.

Il est certaines natures décevantes, les plus dangereuses pour les gens de cœur : ce sont les tempéraments nerveux, qui, surexcités par leur imagination, ont toutes les allures, toutes les apparences d'une sensibilité vraie. Ils ne trompent point, ou plutôt ils se trompent eux-mêmes, ils éprouvent véritablement ce qu'ils expriment, et tant que leur exaltation dure, si leur nature n'est pas pervertie, ils sont capables des plus nobles actions, des plus grands sacrifices, d'un dévouement absolu.

Mais les nerfs se détendent, le calme arrive et la vérité reprend le dessus ; ils rentrent dans leur caractère, ils se repentent de ce qu'ils ont fait, à moins d'un grand orgueil, ils détruisent leur ouvrage ; l'orgueil est en ce cas l'appui des bonnes résolutions et joue le rôle de la persévérance.

Ces natures-là sont souvent celles des poètes ; c'était celle de Pulchérie ; non pas qu'elle fût mauvaise au fond, mais, excepté dans ces emportements passionnés, son cœur positif et sec était de la pâte dont on fait les héroïnes, plutôt que de celle dont on fait les mères et les épouses.

Lorsqu'elle se retrouva seule après cette scène, lorsque sa mémoire lui représenta les choses, Pulchérie eut peine à admettre ce qui s'était passé.

Quoi ! elle avait cédé ainsi sans combattre ! Elle s'était humiliée devant une petite fille, dont tout le mérite consistait dans sa faiblesse ! Elle avait donné sa parole de renoncer à ses espérances, elle s'était laissé surprendre par un moment d'attendrissement, et maintenant il n'y avait plus à y revenir, elle avait promis ! mademoiselle de Redon ne devait pas reprendre ses promesses ; c'eût été avouer son repentir : c'était une infériorité incontestable, et plutôt mille morts que de l'accepter.

Maintenant, parfaitement lucide, elle voyait la chute de la monarchie, la ruine de sa maison. Ses biens allaient être confisqués, sa cousine, sa grand'mère et elle n'auraient plus d'asile où reposer leur tête. Elle eut un mouvement de joie en songeant qu'elle avait donné tout cela, sans arrière-pensée, que cette héritière qu'elle avait faite de son vivant, ne serait pas plus maîtresse qu'elle des biens et des titres qu'elle abandonnait.

— La Révolution nous a tous faits égaux, répétait-elle avec une maligne joie.

La première personne qu'elle aperçut fut Thaïs, penchée près de son lit; revenue de son émotion, celle-ci s'était rendu compte des promesses qu'elle avait acceptées : elle voulait bien du mari, mais elle refusait les donations et les grandeurs. Elle n'entendait pas que sa cousine se dépouillât, elle était certaine d'avance que le vicomte n'accepterait point ces généreuses prodigalités.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, à quoi bon ? Nous avons tout perdu à ce bouleversement complet de la société, nous n'avons qu'un même partage, le danger et la misère : pourquoi détruire ce que les lois anciennes avaient décrété ? Respectons-les au moins si nous ne pouvons plus leur obéir.

Ainsi toutes les deux, et par des chemins différents, étaient arrivées au même résultat.

Madame de Redon avait également réfléchi; en s'apitoyant beaucoup sur Pulchérie et sur ce qu'elle devait souffrir, elle s'applaudit d'avoir pris l'initiative et d'avoir coupé ses espérances dans leur racine. Maintenant, elle ne craignait plus rien de son désespoir, l'effet était produit, il avait dépassé ses vœux, la raison et le temps feraient le reste.

Ce fut le sourire sur les lèvres qu'elle reçut ses petites-filles. Elle les réunit dans ses embrassements que Pulchérie accepta de bonne grâce. Celle-ci s'imposait; elle jouait son rôle en

perfection. L'exaltation était tombée, la fière mademoiselle de Redon avait repris son empire sur elle-même et ne voulait pas descendre.

Le frère Jérôme vint raconter ce qui s'était passé au château. Jamais Pulchérie n'avait été d'un meilleur conseil, elle connaissait parfaitement les paysans et le pays, et prédit ce qui arriverait. Tout se réalisa.

— Nous sommes ici pour longtemps encore, dit-elle à son aïeule, tâchons de nous y plaire. Quant à moi, je n'ai plus d'autres idées, d'autres projets que les vôtres. Mon seul désir est de vous obéir, vous faire oublier le plus possible les malheurs qui nous accablent et que nous n'avons pas provoqués.

— Dieu est terrible dans sa colère contre ce pays qui l'a méconnu. Cette France, son enfant gâté, à qui il a prodigué tous ses biens, la voilà livrée à l'anarchie, et bien des générations disparaîtront sans doute, avant qu'elle soit rendue au repos. Ces philosophes, ces démolisseurs, ont

tout détruit, tout sapé, et ils ne nous donnent rien à mettre à la place. Ils ont ôté la foi et ils nous laissent, en échange, le désordre, l'anarchie. Ah ! mes enfants, vous avez longtemps à vivre, que n'êtes-vous pas appelées à voir !

— Personne ne peut compter qu'il vivra longtemps, ma mère, jeunes et vieux nous sommes tous près du cercueil.

— Reynald, qui s'était laissé séduire par ces hommes impies et imposteurs, voit à présent, je suppose, où ils nous conduisaient. Son séjour à l'émigration, près de son père, au milieu des siens, l'aura ramené à des principes meilleurs. N'est-ce pas votre avis, Thaïs ?

Mademoiselle de Salvart ne s'attendait pas à cette question ; elle tressaillit et se troubla. Pulchérie s'en aperçut.

— Ah ! fit-elle, vous êtes plus instruite que moi sur M. de Celles, cela devait être ; et comment ne l'ai-je pas compris plus tôt ? Est-il réel-

lement à l'étranger ! J'en doute maintenant ; votre hésitation l'a trahi.

— Ne nous cachez rien, ma fille, poursuivit la douairière ; désormais vous devez tout nous dire.

— Ma mère, dit Thaïs, qui s'était promptement remise, s'il est un secret confié à ma foi, si j'ai promis de me taire, rien ne me fera manquer à cette promesse ; vous-même vous ne le voudriez pas, et Pulchérie serait la dernière à me le conseiller.

— C'est juste, et je vous remercie de cette opinion. Gardez donc le silence en nous laissant le chapitre des confidences, et ne trouvez pas étrange que nous cherchions à nous éclairer. Bien que Reynald nous ait jugées indignes de sa confiance, il nous est aussi cher qu'à vous.

Rien ne peut rendre l'expression hautaine de ces paroles, Thaïs en fut blessée, comme la sensitive qu'une main importune approche. Il en

résulta une impression de froid entre les deux cousines dont leur aïeule se contrista vivement.

Quelques jours se passèrent ainsi ; elles s'étaient créé des occupations dans leur retraite. Pulchérie continuait à faire des armes, à causer de guerre avec Pauléon ; la marquise lisait ses heures, récitait ses prières, causait avec Thaïs qui brodait au tambour. Mademoiselle Dumay avait peur, et Martin s'occupait des soins du ménage.

— Ah ! disait mademoiselle de Salvert, c'est bien cruel, chère grand'mère, de ne plus prendre l'air, de ne plus voir le soleil, de ne plus entendre les oiseaux, d'être séparés de la nature entière. J'aimais tant mes promenades par le froid, au milieu des arbres couverts de givre, à l'époque où l'on chante de si belles chansons à la veillée !

La marquise souriait à ces plaintes qui peignaient la nature douce et gracieuse de sa pe-

tite-fille ; elle essaya plusieurs fois, au milieu de ces conversations indifférentes, de ramener celle qui l'intéressait. Thaïs fut impénétrable.

— Allons ! pensa-t-elle, j'y perdrai mon temps
Elles l'aiment bien, toutes deux. Ce pauvre chevalier ! qui l'aimera donc ?

Elle eût pu répondre avec assurance :

— Moi !

N'était-elle pas sa mère, et quelle affection fut jamais comparable à celle d'une mère ?

Mademoiselle de Redon changeait à vue d'œil : cet air épais cette absence de jour, cette privation des exercices qui la faisaient vivre, avaient sur elle une pénible influence. Elle ne prononçait plus le nom de Reynald que comme celui d'un ami ; mais, en dépit de ses efforts, sa tristesse et sa désespérance perçaient malgré elle.

L'existence commençait à devenir monotone : les événements qui se passaient au château, le départ des commissaires, les tentatives faites

pour éloigner le procureur, n'étaient que des épisodes. Le frère Jérôme arriva un matin tout cousu de mystères. Il ressemblait à ces gens qui meurent d'envie de parler et qui font semblant de se taire.

— Il y a du nouveau, mon frère ? dit madame de Redon à l'aspect de ses lèvres pincées.

— Assurément, madame la marquise.

— Nous en ferez-vous part ?

— A vous, madame, à vous seule.

Il baissait la voix : la colère de Pulchérie lui faisait peur.

— Mesdemoiselles, laissez-nous donc alors.

— Même Thaïs ? demanda Pulchérie d'un air innocent,

— Hélas ! pensa la marquise, elle ne lui pardonnera jamais.

— C'est une lettre du père Constant, madame.

Lorsqu'ils furent seuls, le frère sortit la lettre de sa poche.

— Elle m'est adressée ?

— Non, madame, à moi, pour vous être communiquée.

— Lisez donc, j'écoute.

V

UNE LETTRE ET SES SUITES

Voici ce que lut le frère Jérôme :

— « Je suis fort inquiet, mon cher Frère, et je
» crains que nous n'ayons bientôt de grands
» malheurs à déplorer. Il est arrivé ici des rap-
» ports terribles contre madame et mesdemoi-
» selles de Redon. Les commissaires les ont
» dépeintes comme très-dangereuses, et l'ordre
» de les arrêter partout où on les trouvera est
» expédié.

» Le vicomte et moi nous avons toute confiance
» en vous, en votre prudence; cependant, le
» caractère de mademoiselle de Redon nous
» effraye; elle ne se laissera jamais dompter;
» pourtant la sûreté de tous en dépend.

» Il n'y a pas un instant à perdre, faites

» partir les dames pour la Vendée. On con-
» fisquera le manoir au profit de la nation ;
» c'est un malheur qu'on ne peut éviter, je
» le crains. Nous sommes convenus, Reynald
» et moi, qu'un de nous deux, tous les deux
» peut-être, suivant ce qui va se passer ici, nous
» irions nous cacher dans le souterrain, et sur-
» veiller de là le pays et nos intérêts. Nous
» comptons sur les paysans ; il ne leur manque
» qu'un chef : on pourrait organiser peut-être
» une jolie petite chouannerie, une fois les dames
» éloignées.

» Cette idée est la mienne, je ne l'ai pas en-
» core communiquée au vicomte. »

— Mais, interrompit la douairière, le père
Constant a donc émigré, puisqu'il est avec mon
petit-fils ?

— Il faut tout vous avouer maintenant, ma-
dame, M. le vicomte est à Paris.

— A Paris !

— Il remplit une mission de dévouement et

de sacrifice, bien des royalistes leur doivent leur salut. Je ne sais comment il est parvenu à apprivoiser un de ces tigres, un ami de Robespierre et de Fouquier-Tinville ; cet homme ne lui refuse rien.

— Il n'a donc pu sauver le roi !

— Eh ! madame, cette tâche était au-dessus des forces d'un seul homme. M. le vicomte l'a tenté ; il s'est avancé au point d'être obligé de se cacher davantage encore ; il a même compromis son protecteur. Doutez-vous de son zèle ?

— Que Dieu m'en garde ! Continuez votre lecture ; les projets du père Constant m'épouvantent. Une chouannerie ici ! Et mes filles ! Et Pulchérie ! qu'aucune puissance humaine n'empêcherait d'y prendre part !

— Écoutez la fin :

— « Si madame la marquise est encore près de vous, car nous ignorons votre sort et l'inquiétude nous dévore, si elle est près de vous, » consultez sa haute sagesse ; préparez-la au

» retour de son petit-fils, et cherchez avec elle
» le moyen de dérober les jeunes filles aux pé-
» rils qui les menacent. Le plus sûr est la fuite,
» et la fuite immédiate.

» Je suis tellement troublé que je ne puis
» mettre de l'ordre dans mes idées, devinez-
» moi... »

— Pour troubler une tête comme celle-là, il
faut des motifs bien graves ; ne le pensez-vous
pas, mon frère ?

— Hélas ! madame, je le pense d'autant plus
que le père Constant va nous le dire lui-même.

— « Ici nous attendons à chaque instant les
» agents révolutionnaires. Nous sommes enfer-
» més, le vicomte et moi, dans une cachette où
» se trouvent aussi deux ou trois prêtres, chez
» une honnête famille d'artisans, au fond du
» faubourg Saint-Antoine. On nous promet un
» messager sûr pour porter ceci comme à l'or-
» dinaire. Le courageux garçon qui nous avait
» servi jusqu'ici a été arrêté comme il essayait

» de s'introduire au Temple, malgré mon avis.
x Il a été exécuté hier. »

La marquise poussa un gémissement et fit le signe de la croix.

— « Son sort n'arrête pas nos ardents néophytes ; il s'en rencontre dix pour un quand il s'agit d'une mission périlleuse. Le vicomte m'épouvante : il sort dix fois par jour, en s'entourant de précautions, j'en conviens, mais il suffit d'une imprudence. Il est signalé partout ; on le cherche, on nous cherche, et rien ne nous sauvera si nous sommes découverts. »

— Mon fils ! mon cher fils ! s'écria madame de Redon en joignant les mains.

— « Le bruit court que notre protecteur est à la Force depuis ce matin. Si cela est, nous sommes perdus. Malgré mes prières, le vicomte est allé s'en assurer. Je vous écris pendant son absence, pour tromper mon inquiétude. Je suis peut-être au pied de l'échafaud, peut-

» être est-ce la dernière fois que je vous parle,
» mon cher Jérôme. Que Dieu vous bénisse
» pour votre dévouement et vos modestes ver-
» tus. Nous avions l'espoir de faire échapper la
» reine et ses enfants ; mais ce dernier coup
» nous assomme.

» Je ne fermerai ceci qu'après le retour de
» mon jeune ami, vous saurez quelque chose de
» certain. »

— Le désordre de cette lettre est une révélation. Le père Constant, ordinairement si calme, si judicieux, devait être sous une influence terrible pour que ses idées eussent si peu de suite. Je frémis d'apprendre la fin.

— La voici, madame.

— « Le vicomte est rentré. Il apporte des
» nouvelles. L'ordre a été donné d'arrêter son
» ami ; mais il l'avait prévu, on ne l'a pas
» trouvé à sa maison. C'est un homme de cou-
» rage ; il doit aller voir Robespierre et s'expli-
» quer avec lui. Il prétend que ce bourreau ne

» le livrera pas, qu'il en est sûr. Le vicomte a
» vu son confident intime, qui lui a appris tout
» cela.

» Je n'ai aucune confiance dans la générosité
» du citoyen Max; je prends donc mon parti,
» et voici ce qui est décidé.

» Nos hôtes ont un frère à Poitiers; c'est une
» ville assez tranquille où la révolution n'a pas
» d'échos. Ils vendent de la ferraille; je vais
» aller chez eux en qualité de commis. De là il
» me sera facile d'arriver à Redon et de corres-
» pondre avec vous. Si Dieu le veut, je ferai
» payer cher à nos persécuteurs les douleurs
» qu'ils nous imposent. Les soldats de la Foi sou-
» tiendront la cause de Dieu.

» Le vicomte part pour Redon dans deux
» jours seulement; il veut savoir auparavant le
» sort de notre ami. Je n'y mets pas d'opposi-
» tion, j'attendrai moi-même jusque-là; mais
» je vous envoie ce message, notre homme est
» pressé; il a une occasion.

» Préparez le souterrain pour Reynald. Faites
» partir sa famille sans l'attendre, si vous le
» pouvez. Si les routes ne sont pas sûres, si vous
» craignez qu'on les suive, organisez un faux
» départ et cachez les dames dans notre asile.
» Excepté vous et moi maintenant, hélas ! per-
» sonne ne le connaît plus ; le troupeau est dis-
» persé. Leur sécurité sera complète chez nous,
» si vous pouvez obtenir de Pulchérie qu'elle ne
» quitte pas cet asile. Son cousin redoute ses
» imprudences.

» Dites-moi par le retour de mon envoyé quel
» parti vous aurez pris. Si mesdames de Redon
» restent dans le logis des abbés, une fois le vi-
» comte auprès d'elles, vous lui remettrez le
» soin matériel de leur sûreté, en vous occu-
» pant seulement de l'établissement. Vous aurez
» des vivres en abondance dans l'ancienne mé-
» tairie du père Boniface : le bon homme et sa
» bonne femme vous donneront tout ce que vous
» voudrez et sans qu'un mot soit prononcé par

» eux à personne. Usez-en. Vous avez Cyrille,
» qui vous servira avec le zèle le plus tendre. Il
» est si reconnaissant !

» Voyez madame la douairière avant tout,
» entendez-vous avec elle. Je connais la noblesse
» et la grandeur de son âme ; son courage est
» au-dessus de tous les événements, et je suis
» sûr qu'elle prendra le meilleur parti. Aucuns
» conseils de Pulchérie surtout. »

— Le meilleur parti ! il n'y en a pas d'autres
que de rester ici, d'attendre mon petit-fils. Si
l'ordre est donné de nous arrêter, les routes
sont surveillées, nous ne ferons pas dix lieues
sans que les gendarmes nous poursuivent. N'est-
ce pas votre avis ?

— Assurément, madame.

— D'après cette lettre même, l'arrivée du
vicomte est prochaine, à moins que... Je n'y
veux pas penser... Arrivera-t-il jusqu'ici ?...

Le frère baissa la tête, il n'osait pas l'assurer.

Madame de Redon comprit immédiatement

combien la présence de Raynald allait être pour elle un sujet d'inquiétudes pour bien des motifs. Elle tremblerait pour sa sûreté ; et puis les confidences échangées entre les deux cousines lui semblaient une pierre d'achoppement terrible.

Pulchérie souffrirait mortellement, dans son cœur et dans son amour-propre ; aurait-elle la force de se dominer ? Cette nature bouillante assisterait-elle de sang-froid au bonheur des autres, alors qu'on lui ravissait le sien ? Ce sonterrain où les confinaient les passions des hommes allait devenir le théâtre de ces mêmes passions, et Dieu savait quel drame s'y jouerait peut-être.

La douairière était trop intelligente et trop supérieure pour ne pas apprécier ses petites-filles à leur juste valeur. Elle rendait pleine justice aux qualités de Pulchérie, mais le caractère, l'âme, le dévouement de Thaïs étaient pour elle bien au-dessus de l'exaltation de sa cousine. Sa beauté touchante et pleine de sympathie offrait

à ses yeux une séduction plus irrésistible que l'éclat de mademoiselle de Redon, avec ses airs majestueux de Junon et de Pallas. Une idée lui vint, qui lui parut de nature à tout concilier.

— Mon frère, dit-elle, vous connaissez l'engagement pris par le vicomte de Celles avec mademoiselle de Salvart ?

— Madame la marquise...

— Vous pouvez parler, je sais tout.

— Oui, madame, je le connais.

— Sera-t-il convenable de recevoir ici mon petit-fils, alors que ces engagements ont été pris sans que j'aie été consultée.

— Ah ! madame, est-ce vous qui céderiez à de mesquines considérations en un pareil moment. Mademoiselle Thaïs aime son cousin, mais elle est pure comme les anges ; elle a donné son cœur, elle a promis sa foi, mais pas une seule pensée coupable n'est entrée dans son âme.

— Pourquoi s'être cachés de moi alors ? Pou-

vaient-ils douter de mon appui, de ma tendresse !

— M. le vicomte l'a voulu ainsi, madame ; excepté moi, personne ne devait connaître ce doux secret, jusqu'à nouvel ordre ; il n'en a pas révélé le motif. Néanmoins il n'a rien que d'honorable, je le jurerais.

— Et moi aussi.

— Madame la marquise, me sera-t-il permis de vous donner un conseil dicté par mon respectueux dévouement pour votre maison, je vous supplie d'en être convaincue ?

— Je vous écoute, mon cher frère, avec la plus grande attention.

— Nous vivons dans un temps où rien de ce qui était singulier autrefois n'est extraordinaire. Il ne faut plus penser aux usages antiques, aux habitudes de nos pères. Jadis le mariage d'une fille de Redon devait être accompagné de pompes et de cérémonies, toute la province y était conviée. On aurait cru déroger à la grandeur de

la famille si l'on n'avait proclamé son bonheur à son de trompe.

— Cela est vrai.

— Dieu a peut-être voulu abaisser l'orgueil des superbes, en leur enlevant ces magnificences. Ses voies sont mystérieuses, nul n'a le droit de les pénétrer. Maintenant le devoir d'une mère est de donner un protecteur à sa fille, c'est de mettre sa jeunesse à l'abri et de l'appuyer sur un bras capable de la soutenir et de la défendre.

— Vous avez raison.

— M. le vicomte est digne, sous tous les rapports, d'une confiance entière, il aime passionnément sa cousine et cet amour est partagé. Les serments prononcés devant cet autel de pierre, bénis par le seigneur, consacrés par son ministre, sont aussi sacrés, aussi solennels que si toutes les splendeurs de l'Église les avaient accompagnés. Je suis sûr de trouver un de nos pères dans les environs, il viendra, et vous remettrez

mademoiselle de Salvert à son époux. Deux orphelines vous ont été confiées, à votre âge, madame, et par des temps comme les nôtres, c'est un lourd fardeau, votre tâche se trouvera allégée de moitié.

— Mon cher frère, vous avez deviné mon désir, à peine osais-je l'exprimer ; mais puisque telle est votre opinion, je n'hésite plus. Dès que Reynald sera près de nous, cette union s'accomplira. Ensuite il sera facile au jeune ménage de se diriger vers la Vendée. N'étant pas embarrassés de moi, ils pourront s'échapper, tout le pays les aidera. Seulement Pulchérie...

— Ah ! madame, pourvu qu'elle ne s'obstine pas à les suivre !

Ce mot échappa à la conviction intime du frère ; il eût voulu le retenir, en voyant deux larmes couler sur le visage vénérable de l'aïeule,

— Pardonnez, madame la marquise, reprit-il avec embarras.

— Cette fois encore vous avez exprimé ma

pensée, mon frère ; seulement celle-ci est bien douloureuse, et j'aurais voulu me la cacher à moi-même. Écartons-la, sans cela je ne trouverais plus de forces. Pas un mot de mes projets, rappelez mes petites-filles, je leur apprendrai de cet entretien ce qu'elles doivent savoir, le reste est pour nous deux, vous me le promettez ?

— Madame la marquise doit compter sur ma discrétion.

Mesdemoiselles de Redon parurent : l'expression de leurs visages était bien différente. Pulchérie altière, presque hautaine, ne semblait occupée que du secret qu'on lui cachait, non par désir de l'apprendre mais par humiliation d'en avoir été écartée.

Thaïs, les yeux pleins de larmes, le sein palpitant, n'avait qu'un sentiment unique, ses craintes et ses inquiétudes pour celui qu'elle aimait. On lui cachait sans doute quelque malheur, on craignait de l'affliger, ou bien on se défiait de ses forces, à elle qui eût donné sa vie pour Reynald,

Elle tourna vers sa grand'mère un regard suppliant, elle fut comprise et la réponse ne se fit pas attendre.

— Rassurez-vous, mes enfants, cette lettre du père Constant ne renferme rien de fâcheux. Lui et le vicomte de Celles ne tarderont pas à nous rejoindre...

Le vicomte est donc rentré ! Quelle imprudence ! interrompit Pulchérie.

— Il n'a pas quitté Paris, il n'a pas émigré...

— Vous le saviez, mademoiselle de Salvart ! s'écria-elle impétueusement.

— Il est vrai, ma cousine. Je ne devais pas l'ignorer...

— Sans doute.

Ce mot fut jeté par Pulchérie avec une expression indéfinissable, c'était tout un poème de jalousie et de dédain à la fois.

— Et quand verrons-nous mon cousin accompagné de son inséparable ?

— Nous pouvons les attendre tous les jours.

Le frère Jérôme, qui ignorait les sentiments de Pulchérie, fut surpris et blessé de la façon dont elle parlait. Pour elle, le père Constant n'était plus que le confident de son humiliation et de sa douleur. Il avait encouragé peut-être cet amour qui la désespérait, il l'avait fait naître par la préférence qu'il accordait à Thaïs et qu'il ne prenait pas la peine de cacher. Dès lors elle haïssait le père Constant, et la haine de Pulchérie n'était pas de celles qui s'oublient et qui se dissipent. La douairière comprit tout, et son cœur eut un élan de désolation qu'elle crut ne pouvoir pas retenir. Elle entrevit avec la rapidité d'un éclair les malheurs qu'un semblable caractère pouvait enfanter dans l'avenir.

A dater de ce moment, la confiance et l'intimité furent bannies de ce cercle de famille. Pulchérie, froide, blessante même, restait des heures entières à errer dans les souterrains, ou seule ou avec Pauléon, qu'elle mettait à la torture pour lui faire retrouver des souvenirs

qui la déchiraient et qui augmentaient sa rage.

Thaïs pleurait en silence; quand elle était seule avec la vieille dame, elle se jetait dans ses bras et n'osait pas parler de peur d'être entendue, mais elles se comprenaient.

Les jours succédaient aux jours et il n'arrivait aucune nouvelle des absents. L'inquiétude était grande dans la petite colonie. Le frère Jérôme et Cyrille allaient en vain à la découverte, rien ne paraissait. Le vicomte avait dû partir cependant, le père Constant ne resterait pas à Poitiers au delà du temps nécessaire. Auraient-ils donc été arrêtés en route? Tout était à craindre.

La marquise cachait ses larmes, afin de ne pas décourager Thaïs; mademoiselle de Redon souffrait comme elles, sans qu'un mot sortit de ses lèvres; elle dépérissait à vue d'œil, et s'empressait d'attribuer ce changement à la privation de l'air et des exercices auxquels elle était accoutumée.

Un soir, comme l'on finissait de souper, Pul-

chérie s'approcha de sa grand'mère et lui baisa la main, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps.

— Ma chère maman, dit-elle, ne me refusez pas ce que je vais vous demander.

— Tout ce qui est raisonnable et possible vous est accordé d'avance, ma fille.

— Vous ne le trouverez peut-être ni raisonnable ni possible, tandis que moi je regarde ce que je désire obtenir comme indispensable.

— Voyons, mon enfant, vous pouvez compter sur mon indulgence, expliquez-vous.

— J'étouffe ici, ma mère, j'y meurs, laissez-moi sortir cette nuit avec Pauléon, ne fût-ce qu'une demi-heure, que je prenne l'air un instant, que je revoie le ciel, les arbres, les étoiles, que j'aperçoive de loin le manoir de mes pères; sans cela, je dois vous en prévenir, je ne resterai pas longtemps en ce monde; la mort me suit.

— Ma chère Pulchérie, chassez des idées semblables, vous êtes jeune, forte, vous suppor-

terez tout; une sortie, songez-y, c'est une imprudence qui peut nous perdre, qui peut compromettre l'existence de tous.

— Vous, ma mère, et Thaïs, avec vos natures débiles et raisonnables, — elle appuya sur ce mot, — vous avez assez d'air ici, mais moi!... C'est du lait qui coule dans vos veines, moi c'est du feu. Quel danger peut offrir une sortie? Tout le pays est à nous. D'ailleurs on nous verrait qu'on ne nous reconnaîtrait pas. La carrière est hantée par les fées, on nous prendra pour quelque *bonne dame* qui vient danser au clair de lune, dans ses domaines, avec un génie. Mon Dieu! oui, Pauléon, tu seras un génie, ajouta-t-elle avec un de ces sourires qu'elle avait oubliés depuis longtemps. Et moi je pourrai courir un peu sur l'herbe, je respirerai le parfum des bois, j'entendrai peut-être chanter quelque oiseau. Quelle joie! quelle ivresse? c'est une fête pour moi, ma mère, une grande fête, ne me la refusez pas.

Madame de Redon allait céder peut-être, lorsqu'on entendit du bruit dans la première pièce, plusieurs voix se firent entendre.

— Ah ! mon Dieu, s'écria la marquise, les voilà donc enfin ! Ce sont eux.

La porte s'ouvrit, le frère Jérôme parut, il était suivi d'un homme enveloppé dans un grand manteau.

— Reynald ! murmura Thaïs.

— Ce n'est pas lui, dit la marquise d'une voix mourante.

VI

UN DICTATEUR

Il nous faut maintenant retourner en arrière, et faire connaissance avec de nouveaux personnages.

Nous entrons dans une chambre assez vaste, située au premier étage, dans la rue Saint-Honoré, à Paris. Le seul luxe de cette demeure était une propreté scrupuleuse. Pas un grain de poussière ne se voyait sur les meubles ni sur les murailles, ornées seulement de quelques dessins patriotiques. Une image de l'Être suprême, tendant ses mains vers la déesse Raison et bénissant solennellement des fruits et des légumes tricolores, était attachée à la tenture par quatre épingles.

Un portrait de femme, ébauché informe, ayant la prétention de représenter une grosse et fraîche créature, faisait pendant à deux têtes de vieillards, placées dans le même cadre en bois blanc peint en noir. L'homme tenait à la main une paire de lunettes et la femme une rose à moitié épanouie.

Au milieu était un cadre où plusieurs colombes becquetaient des épis de maïs et des quartiers de grenade, dont les grains rouges ressemblaient à des morceaux de gelée de groseille jetés çà et là.

Les meubles étaient plus que simples : un lit sans rideaux et sans couvre-pied, une table et un bureau en bois peint comme la couchette et chargés de papiers ; deux ou trois fauteuils recouverts de perse, quelques chaises de paille, une armoire et une commode assorties au reste de l'ameublement, pas de glace, un mauvais miroir posé sur la cheminée, ornée de deux oranges avec un cartel au milieu, et de chaque

côté des vases de terre remplis de fleurs naturelles très-odorantes. C'était tout.

Au moment où nous pénétrons dans cet appartement, deux personnes s'y trouvaient : un homme et une femme.

L'homme pouvait avoir trente-cinq ans ; il était de taille moyenne. Son visage de fouine avait une expression d'astuce et d'intelligence ; son teint blafard faisait d'autant plus ressortir ses yeux vert de mer, son sourire pointu, et sa physionomie pourvue de cette distinction froide qui n'attire pas et qui semble en désaccord avec le reste de l'individu.

Il était coiffé à l'oiseau royal, poudré d'une façon irréprochable. Son habit de drap bleu barbeau s'ouvrait sur un gilet blanc à revers ; des culottes de nankin et des bottes à retroussis complétaient la toilette si connue de Maximilien Robespierre, qui tenait alors toute la France ployée sous la terreur.

Après de lui était une grande et belle fille.

On pouvait, avec beaucoup d'efforts, reconnaître en elle l'original du portrait de tout à l'heure. Toute sa contenance était celle d'une virago, sa voix de contralto révélait un caractère impérieux et résolu; elle devait être la première des tricoteuses, et certainement la vue de la guillotine ne lui faisait pas peur. Elle plaisantait avec le dictateur, dont son père était l'hôte; car ce n'était rien moins que la belle *Éléonore*, l'ainée des filles du menuisier Duplay, qui avait, depuis plusieurs mois, l'honneur insigne d'héberger l'incorruptible Maximilien.

Ils vivaient ensemble dans une intimité dont *Éléonore* n'était pas peu fière. Bien qu'elle n'eût sur cet homme de fer d'autre crédit que celui de sa jeunesse et de sa beauté, c'était une ombre de puissance et son ambition en était flattée. Elle se croyait la reine de France, et prenait avec ses sœurs et ses compagnes un air souverain.

Elle était occupée à brosser le chapeau à larges bords et à grande bande d'acier devenu histo-

rique, et s'apprêtait à le serrer dans l'armoire quand on frappa à la porte.

Une *officieuse* se montra après avoir reçu la permission d'entrer.

— Qu'est-ce? dit Robespierre.

— Un citoyen commissionnaire apporte une lettre pour toi, citoyen Robespierre; il demande une réponse.

— Donne.

Il prit la lettre. Avant de l'ouvrir, il embrassa Éléonore et lui dit à l'oreille de le laisser seul. Elle était faite à ses manières et ne répliqua pas. Elle posa le chapeau dans l'armoire et se retira sans murmurer, pendant que Maximilien lisait la lettre avec empressement.

Ses sourcils se fronçaient. Une teinte de mécontentement et de sévérité se montra sur ses traits.

— L'imprudent! se dit-il; il ne prend pas même la précaution de déguiser son écriture, si

connue parmi ceux qui m'entourent. Rien ne le corrigera.

Il relut la lettre et parut hésiter.

— Qui t'a remis ce billet? demanda-t-il.

— Une citoyenne.

— Où dois-tu porter la réponse?

— Dans la grande allée des Tuileries, auprès du quatrième arbre à gauche; j'attendrai qu'on vienne la chercher.

— C'est bien.

Il se mit à son bureau et écrivit :

« Qui que tu sois, tu peux venir. Tu as la sauvegarde de ma parole.

» M. ROBESPIERRE. »

Quant à la lettre qu'on lui avait remise, elle ne contenait que ces mots :

« Un ancien ami, qui a quelques raisons pour se cacher, demande à te voir. Le recevras-tu? Le garantiras-tu contre le danger qu'il court? »

Robespierre déchira le billet dès qu'il fut

seul et en brûla les morceaux; ensuite il se promena par sa chambre : sa préoccupation était visible. Il sortit sur son escalier et appela Éléonore, qui parut aussitôt.

— Écoute, lui dit-il, il va venir un citoyen de mes amis; je ne sais pas au juste lequel, mais c'est un ami; ne t'inquiète pas. Tu l'introduiras ici, et quelque longue, quelque orageuse que soit cette entrevue, personne ne viendra nous interrompre, nul n'entrera ici, pas même toi.

— C'est imprudent, Maximilien. Entouré d'ennemis comme tu l'es, tu ne devrais pas te livrer ainsi, c'est t'exposer.

— Je sais ce que je fais et à qui je me fie, Éléonore. Va, car il ne tardera guère à présent. Sois toi-même en sentinelle, et que mes ordres s'exécutent fidèlement.

Éléonore sortit en faisant un geste d'impatience et le tribun resta seul encore.

Une agitation inaccoutumée se laissait deviner en lui, malgré sa dissimulation. Il s'arrêta près

de la fenêtre et regarda dans la rue, cherchant parmi les passants à reconnaître celui qu'il attendait. Il l'aperçut enfin et poussa une exclamation de surprise.

— Je ne l'aurais pas cru si habile en travestissement, murmura-t-il.

Cinq minutes après, Éléonore introduisait un homme entre deux âges, vêtu comme un campagnard ; ses cheveux noirs affectaient un désordre tout spartiate ; il avait de gros sourcils, des lunettes, un bâton noueux à la main, il marchait à grands pas et trébuchait souvent. Son chapeau à cornes tenait derrière sa tête ; il sentait son Normand d'une lieue.

— C'est toi, citoyen, qui as désiré me parler ?

— Oui, citoyen, c'est moi, dit une voix formidable et enrouée.

Éléonore, avant de sortir, avait pu entendre ces deux phrases. C'est ce que voulait Maximilien.

— Est-il possible que ce soit toi ! s'écria Robespierre quand ils furent seuls.

— Tu me reconnais donc ?

— Oui, mais nul autre ne te reconnaîtrait, je l'avoue. Éléonore même, si fine et si soupçonneuse, ne s'en est pas doutée. Puisque tu étais en sûreté, pourquoi venir te jeter dans la gueule du loup ? Ton accusation est décrétee, et....

— Et tu as laissé faire, Robespierre, et tu as permis que ton meilleur ami, le seul véritable que tu aies au monde, soit mis sur la fatale liste ?

— Je ne pouvais l'empêcher.

— Vraiment ? demanda l'inconnu avec un sourire amer.

— Tu le sais mieux que personne, Albert, et ce n'est pas à toi à t'en étonner. Je n'ai de pouvoir que celui de mes collègues ; seul, je suis impuissant ; je ne sauverais pas mon père, si le comité de salut public l'accusait.

Le paysan s'était laissé tomber sur un fauteuil, il tourmentait le plancher avec son bâton et ne disait mot. Robespierre continuait sa promenade ; il y eut un moment de silence, ce fut le dictateur qui le rompit. Il s'arrêta devant Albert et le regarda fixement l'espace d'une ou deux secondes.

— Enfin, que veux-tu ? demanda-t-il.

— J'aurais mieux fait de ne pas venir, en effet, tu as raison. Je crois que nous ne nous entendrons pas.

— Tu ne peux douter de mon amitié, n'est-ce pas ?

— Écoute, Maximilien, il faut que cette visite serve à quelque chose ; si elle ne me sauve pas la vie, elle me permettra du moins de t'ouvrir mon cœur tout entier ; c'est une compensation. Je puis parler, nous sommes seuls ?

— Absolument, sois sans crainte.

— Pour que notre situation soit claire vis-à-vis l'un et l'autre, je remonterai à l'origine de

notre connaissance, si tu veux le permettre.

— Je te le permets d'autant plus que je me la rappelle toujours avec grand plaisir.

— Tu es bien bon.

Rien ne peut rendre l'accent ironique d'Albert en prononçant ces mots. Robespierre le sentit et ses joues pâles se colorèrent un instant.

— Nous nous sommes rencontrés un soir d'hiver chez un homme à qui tu dois ce que tu es devenu, Robespierre. Cet homme, introduit dans la maison de mes parents pour mon éducation, trompa leurs vues et m'initia en cachette à des idées qui, sans lui, ne fussent jamais devenues les miennes. Tu n'a pas oublié Samie, je suppose ?

— Non, je te l'assure.

— Une fois hors de chez moi, tu le sais, il se fit professeur, et peu d'hommes ont contribué plus sûrement au renversement de la monarchie. Nature honnête, homme de sens, il nous

parla le langage de l'honnêteté et de la raison, il exerça un grand empire sur ceux d'entre nous qui voulaient le bien.

— Nul ne le veut plus que moi.

— Je l'ai cru jusqu'ici, je commence à en douter, Maximilien, et c'est là ce que je veux te dire. Pour assister à nos séances je trompais la surveillance d'une tendresse inquiète, nous nous voyions tous les jours, tu devins mon ami, bientôt je n'eus plus rien de caché pour toi. Tes capacités, la rigidité de tes principes firent de moi ton séide, je t'aurais suivi sur des charbons ardents. Bien que beaucoup plus âgé que moi, nous nous rapprochions cependant. Tu apportais de ta province une naïveté pleine de jeunesse, tu aimais tes pigeons, tu faisais des vers à la rose, on te couronnait comme *Rosatis* et moi aussi j'étais poète, moi aussi je rêvais !

— Depuis longtemps nous ne rêvons plus, Albert.

— Je rêve toujours, moi, et j'ai peur d'avoir

pris mes rêves pour des réalités, je commence à les croire irréalisables, du moins tels que je les avais conçus.

— Cependant la révolution est faite.

— A quel prix, Maximilien ! Quel sang a coulé, quel sang coule chaque jour sur la place Louis XV !

— Vieille habitude ! interrompit le tribun en essayant de rire.

— Eh ! qu'importe le nom ! c'est l'idée. Je t'ai suivi, j'ai donné à plein cœur dans ces bouleversements de toutes choses, j'ai renié les miens, j'ai méconnu le passé pour l'avenir. Je me suis livré corps et âme à toi et aux tiens, parce que j'ai cru en vous, parce que j'ai adopté avec enthousiasme vos nouvelles doctrines. Vous avez promis des réformes que je jugeais aussi nécessaires que vous ; mais j'ai accepté, en détournant les yeux, le changement de gouvernement que vous avez décrété. Mon cœur a saigné, je l'avoue, quand des femmes, des enfants inno-

cents, un roi que nous reconnaissons tous pour le plus honnête homme de France, devinrent les victimes de nos principes.

— Qui veut la fin veut les moyens. Qu'aurais-tu fait du Capet et de sa femme dans la république? Auraient-ils pu vivre comme toi et moi, en bons bourgeois? C'est insensé.

— Il fallait les reconduire à la frontière, les exiler.

— Pour qu'ils soulèvent toute l'Europe contre nous.

— N'est-elle pas soulevée sans eux? Les traitements qu'ils souffrent révoltent les honnêtes gens de toutes les nations et de tous les partis. Tu as tué le roi, tu ne reculeras pas devant le meurtre de la reine, je te connais, il te faut encore cette proie.

— Ce n'est pas moi, c'est la France qui la réclame. La haine de la nation est toute portée sur elle; l'Autrichienne est cause des massacres

de Versailles et des Tuileries, le peuple veut sa tête, il l'aura.

— Oh ! Robespierre, est-ce donc toi que j'entends ? Es-tu changé à ce point, ou bien as-tu seulement jeté le masque et vois-je aujourd'hui ton véritable visage ? Tu parles des massacres d'août, d'octobre à Versailles, et ceux du 2 septembre tu les oublies ? Tu marches dans le sang, tu en as fait couler des fleuves, et du plus beau, du plus pur...

— La réussite de notre œuvre est à ce prix.

— Non, mille fois non. Il n'était pas nécessaire de tuer les nobles pour tuer la noblesse. Déjà beaucoup d'entre eux avaient accepté la révolution et tous auraient fini par là, lorsqu'ils auraient compris qu'en détruisant les préjugés injustes, elle n'en voulait ni à leurs biens ni à leurs vies.

— Jamais ! Tu les connais bien mal. Il n'y a pas d'alliance possible entre nous ; la guillotine

est un mal nécessaire : le jour où la terreur cessera, la réaction relèvera la tête.

— Eh bien, alors j'abandonne l'entreprise, je me sauve au fond d'un désert, mais je ne participerai pas à ses infamies. Depuis longtemps j'aurais renoncé à te suivre, si je n'avais eu le bonheur de faire un peu de bien, d'arracher des victimes à l'échafaud.

— Voilà pourquoi il te menace toi-même à présent.

— Je saurai bien m'y soustraire, et quand je succomberais ce serait véritablement pour la cause de l'humanité. Tandis que toi, Maximilien, tu y viendras : aussi la révolution est comme Saturne, elle dévore ses enfants; mais tu seras chargé des malédictions de tes contemporains, de l'exécration des races futures, tu laisseras une mémoire déshonorée et ton nom se transmettra d'âge en âge couvert de la haine et du mépris des honnêtes gens.

— Albert!...

— Je dis plus, tu l'as mérité. J'ai lu dans ta pensée maintenant, je devine tes projets. Tu n'es qu'un ambitieux. Le monde peut s'écrouler, pourvu qu'il devienne pour toi un piédestal, tu marcheras sur ses ruines. Tu sacrifieras tout à ce besoin de dominer, de régner qui te dévore. Moi, ton meilleur ami, je succombe, tu peux me sauver, tu ne me sauveras pas, tu crains de te compromettre aux yeux de tes collègues, si tu me soutiens.

— Mais...

— Tu me laisseras périr, te dis-je; je suis ta conscience et je te gêne. Mais retiens bien mes paroles, Robespierre, si je parais devant le tribunal, je t'accuse, je te dévoile, je te fais connaître à tous. Qu'est-ce que je risque? Ma tête doit tomber, la tienne suivra de près.

— Insensé! on ne te croira pas!

— Oh! j'ai les moyens de me faire croire, je sais bien des choses, dont tu ne te doutes pas. J'ai vu avant toi les agents des princes, je sais

ce qu'ils t'ont offert, ce que tu as répondu.

— Ce que j'ai refusé.

— Oui, tu as refusé, tu veux davantage, tu aspires à la puissance suprême, tu veux être César ; prends garde à Brutus, il n'est peut-être pas loin de toi.

— Ce sera toi, sans doute, interrompit amèrement Maximilien.

— Moi ! je ne suis pas un assassin, que je sache. N'aie pas peur...

— Peur !

— Oui, peur... Tu n'es pas brave, Maximilien. Au temps où tu ne me cachais rien, tu me l'as avoué.

— J'ai le courage moral qui vaut mieux.

Albert sourit avec dédain.

— Oui, c'est celui des gens qui n'en ont pas d'autre.

Robespierre continuait à se promener fiévreusement. Ses joues pâles se coloraient légèrement, il était évidemment en proie à une émo-

tion vive. Albert le suivait des yeux, il attendait qu'il parlât et cherchait à lire sur ses traits la résolution qu'il allait prendre. Un combat se livrait dans son âme entre deux sentiments, qui l'emporterait ? C'était très-difficile de le prévoir.

— Albert, dit-il, tu mériterais que je fusse tout ce que tu viens de dire, pour t'apprendre à douter de moi.

Il attendit vainement une réponse quelques instants.

— Tu ne dis rien, reprit-il, ton opinion ne change pas. Que te faut-il pour la faire changer ?

— La preuve évidente que tu agis de bonne foi, que tu n'es guidé que par le désir d'accomplir ton œuvre. Si tu prends une route effroyable, terrible, c'est que tu la crois bonne, prétends-tu, c'est que tu ne vois pas d'autre issue. Tu es dénué de tout intérêt personnel, tu gémiss peut-être alors.

— Albert, je t'aime, je t'aime véritablement et je tiens à te le prouver. Je vais essayer de

faire révoquer le mandat lancé contre toi. Je ferai seulement mes conditions d'avance.

— C'est bien, je t'attends.

— Jamais, depuis que je suis au pouvoir, nul n'a osé me parler comme tu viens de le faire. Tout autre...

— Tout autre serait déjà livré au bourreau, n'est-ce pas ? Je te remercie de ta patience.

— Si j'obtiens ce que je désire, Dardenne, tu rompras sans retour avec ton passé et tu te jetteras franchement dans notre voie.

— Après ?

— Tu accepteras sur-le-champ une mission pour les armées, afin que Fouquier-Tinville ne te voie pas autour de lui ; il pourrait se rappeler...

— Fût-ce pour sauver ma vie, je ne consentirais pas à la première condition. Je puis admettre la seconde, mais non pas immédiatement. J'ai d'abord un voyage à faire.

— Tu vas voir tes aristocrates, tu es incorri-

gible. Le moine et sa séquelle sont cause de ce qui est arrivé; si tu recommences...

— Je vais où il me plait, je n'ai pas de comptes à te rendre.

— C'est le même orgueil, un bon républicain ne peut s'abandonner à ce vice-là.

— J'ai l'orgueil de ce que je vaux et l'orgueil de ma liberté. Cela m'est-il défendu?

— Iras-tu à l'armée du Rhin?

— Oui, dans un mois.

— C'est beaucoup. Feras-tu une profession de foi inattaquable, qui prouve ton ardent civisme, qui écarte de toi tous les soupçons?

— Je ferai une profession de foi, sans doute, mais pas dans le sens que tu désires. Je ne puis approuver vos actes et je ne mentirai pas.

— Il y a en toi du Régulus et du Mucius Scévola.

— Il y a en moi les principes d'honneur que mes pères m'ont transmis, c'est assez.

On frappa à la porte, Robespierre demanda qui était là.

— C'est moi, Fouquier-Tinville, répondit une voix bien connue.

— Tout à l'heure, maintenant je suis en affaires.

— C'est très-pressé, il s'agit d'intérêts graves, laisse-moi entrer.

— Qu'il entre ! dit Albert à demi-voix.

— C'est impossible, s'il te reconnaît, rien ne te sauvera.

— Qui sait ? Je me risque.

L'accusateur public faisait rage à la porte, il frappait des pieds et des mains.

— Il s'impatiente trop, Maximilien, ouvre ; s'il se met en colère, il coupera dix têtes de plus.

Robespierre ouvrit avec répugnance, Fouquier se précipita comme un ouragan, son œil investigateur eut bientôt découvert Albert, assis dans son coin et qui ne se dérangea point à son entrée.

— Quel est cet homme ? demanda-t-il tout bas.

— Rien, un ami, un homme sûr, tu peux parler. Qu'y a-t-il ?

— Une conspiration contre toi, je l'ai découverte avec certitude ce matin, on veut t'assassiner.

— Qui ?

— Les ci-devant.

— C'est toujours la même chose, il n'y a rien de nouveau, la conspiration est en permanence.

— Mais non, te dis-je, c'est une trame nouvelle, l'assassin est une femme, une héroïne de la Vendée, une protégée de *ton ami* Dardenne, qui m'a échappé. Ah ! si jamais je peux remettre la main sur lui !

A l'inexprimable étonnement de Robespierre, Dardenne se leva et marcha tout droit vers le terrible pourvoyeur de la guillotine.

— Que lui ferais-tu, citoyen, si tu le tenais ?

demanda-t-il avec le plus grand sang-froid.

Ce mouvement fut si soudain, si inattendu, que Fouquier-Tinville se recula stupéfait.

— Ce que je lui ferais, parbleu, tu le sais bien, il s'est moqué de moi, et c'est une plaisanterie qu'on ne se permet pas deux fois par le temps qui court.

— Tu crois?

Maximilien frissonna, il crut que c'en était fait du téméraire. Si l'accusateur public dardait sur lui ce regard qui faisait tout trembler, il était impossible qu'il ne le reconnût pas, il était plus impossible encore qu'il lâchât sa proie.

— Qui es-tu donc, enfin, toi qui me parles ainsi et qui as l'audace de m'interroger ?

— Je suis celui que tu cherches, répondit Albert en arrachant sa perruque, ses lunettes et tout l'attirail qui le défigurait.

On vit alors un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, brun, d'une distinction suprême, dont les yeux bleus garnis de cils noirs ne se

baissèrent pas devant ceux du misérable, et qui semblait aussi calme, aussi impassible que s'il eût accompli l'action la plus naturelle du monde.

— Toi ! c'est toi, Dardenne, est-il possible que ce soit toi ?

— Cela est possible, puisque cela est.

— Toi, que je retrouve ici, toi qui te livres, quand tu pouvais si facilement t'échapper ! Qu'en dis-tu, Robespierre ?

— Je dis que Dardenne est un fou qu'il faut lier, et un brave dont il ne faut pas priver la République, elle n'en a pas beaucoup de cette trempe.

L'accusateur public ne répondit pas d'abord.

— C'est un traître, c'est un aristocrate déguisé, dit-il enfin.

— Écoute, Fouquier, ce moment est décisif, n'est-ce pas ? Quand tu auras passé le seuil de cette porte mon sort sera décidé. Je m'y sou mets d'avance et je ne tenterai pas de m'y soustraire.

J'étais ton ami autrefois, supposons que je le sois encore et causons tranquillement, il sera toujours temps de nous emporter après. Que me reproches-tu ?

— Tu dois le savoir mieux que moi. N'as-tu pas toujours été hostile au tribunal ? N'as-tu pas toujours cherché à lui enlever ses ci-devant ? As-tu voté la mort du tyran ?

— Non, et je m'en fais gloire.

— Quiconque ne marche pas avec nous est contre nous, ceci est indubitable et tu ne peux le nier. Je viens de découvrir une conspiration contre la mort de Robespierre. Quels en sont les auteurs ? Un moine que tu as arraché cinq ou six fois de mes griffes, je ne sais comment, et une espèce de virago, qui essaye de remuer le Poitou et de le joindre à la Vendée. Ces gens-là sont tes potégés, tu les avais recommandés à Renouf, lors de sa mission dans l'ouest. Essayeras-tu de le nier ?

— Je ne nie jamais ce qui est vrai.

— Et tu veux qu'après cela je ne te considère pas comme un ennemi !

— Certes, je le veux. Car s'il est vrai qu'à la sollicitation d'un autre ami, j'ai entrepris de sauver des innocents, il n'est pas vrai qu'ils soient coupables de ce dont on les accuse. Le moine dont tu parles a quitté Paris, la jeune fille est également en fuite avec sa famille, ils ne se sont pas vus depuis longtemps ; et quant au complot dont tu parles, il n'existe que dans la rancune de Renouf. Il a voulu épouser la demoiselle de Redon, elle l'a refusé, il ne lui pardonne pas et il se venge. Voilà la vérité.

— Il faudrait être sûr de cela, interrompit Robespierre.

— N'en est-on pas sûr, puisque je l'affirme ? répliqua Dardenne.

Il y avait dans ce jeune homme des airs de majesté, une volonté invincible, qui imposaient même à ces gens pour qui rien n'était plus respectable.

— Tu oses donc nier? tu soutiens ton civisme, tu te prétends bon républicain?

— Meilleur que toi. Tu tues la République et je la ferais vivre. Tu cherches à l'établir dans le sang, je voudrais l'élever sur un piédestal de gloire et de bonheur pour tous, je voudrais inspirer à l'univers entier, la foi, le zèle qui m'animent. Je voudrais que notre devise : fraternité, fût la vérité du monde, que tous les hommes fussent frères et s'embrassassent sur la ruine des préjugés, pour inaugurer une ère nouvelle; mais les massacres, mais votre guillotine, j'en ai horreur!

— Il faudra pourtant demain te réconcilier avec elle et te laisser aller dans ses bras, interrompit le monstre avec un abominable sourire.

— Ma mort sera un triomphe, car je dirai tout, car j'attrouperai le peuple sous ma parole. Il me croira, mes idées porteront leurs fruits après moi.

— Mon petit, tu ne mourras pas mieux que

les Girondins, tu sais à quoi leur héroïsme les a conduits?

— Fouquier, dit Robespierre, qui n'avait pas prononcé un mot et qui réfléchissait sans les écouter, tu n'enverras pas en prison ce brave garçon-là.

— Pourquoi?

— Parce que tu n'en auras pas le courage, parce que tu ne voudras pas justifier les faussetés dont on nous accuse. Il s'est livré lui-même, il nous a dit à tous les deux ce qu'il croit la vérité, en risquant sa tête bien plus sûrement que s'il se fût jeté dans une fournaise ardente. Je te garantis son civisme comme le mien ; seulement il voit faux, c'est un malheur, ce n'est pas un crime.

— Je le raccourcirai pour qu'il voie plus juste.

— Crois-tu que j'en ai douté un instant? dit Albert. Crois-tu que je t'ai supposé capable de m'épargner?

— Ah! ah!

— Ne sais-je pas que ton âme n'est accessible ni à la générosité ni à la clémence? Ne sais-je pas que ton esprit ne saurait comprendre ce que peut rapporter une bonne action? J'ai fait le sacrifice de moi-même, tu peux m'envoyer à l'échafaud : je ne veux plus vivre. Je suis profondément triste; je crains de m'être trompé, d'avoir suivi une mauvaise route, j'aime mieux mourir avant d'en être sûr : j'accepte l'expiation, si j'ai commis la faute.

Fouquier-Tinville tira sa montre et regarda l'heure.

— Ah ! on m'attend au tribunal, fit-il comme s'il n'avait rien entendu, je n'ai que le temps de m'y rendre. Robespierre, je te rends responsable du prisonnier; s'il s'échappe, tu payeras pour lui, je te le jure. Il apprendra combien il me connaît, et je ne lui donnerai pas un démenti. Adieu.

VII

UN NOUVEAU DIEU

Le même soir de ce même jour, le temps était sombre et pluvieux, les passants étaient rares à Paris; dans cette funèbre époque, la nuit venue, une fois que les affaires ne retenaient plus les gens hors de chez eux, on se resserrait au foyer de la famille, on fermait ses portes, on craignait jusqu'à son ombre et on ne se hasardait pas à dire un mot sur la politique devant ses officieux. La plaisanterie la plus innocente pouvait conduire à l'échafaud.

Un homme, enveloppé d'un manteau, le chapeau rabattu sur ses yeux, s'en allait rasant les murailles. Il marchait très-vite, son parapluie baissé le dissimulait complètement. On apercevait pourtant sous son manteau des bottes à re-

vers bien cirées, que la boue ne maculait pas, tant le marcheur était habile et déployait de légèreté.

Arrivé au coin de la rue Contrescarpe, il s'arrêta un instant et regarda autour de lui. Il était bien seul. A peine la rue était-elle éclairée. La pluie tombait toujours.

— Ah ! se dit-il, si l'on me savait là, à cette heure, loin de mes amis ! Combien payeraient cette occasion par une fortune !

Un sourire amer et moqueur rida ses lèvres, puis il se remit en marche.

Parvenu devant une petite porte de mince apparence, il frappa d'abord un coup assez fort, puis deux plus faibles, enfin il agita le heurtoir plusieurs fois de suite, et il attendit.

Quelques secondes après, un guichet s'ouvrit derrière une grille, et une voix assurée demanda :

— Qui est là ?

— Théo, Théot, répondit le visiteur.

— Sta bene! aspettate, amico.

On mit en mouvement tout un système de verrous et de gâchettes, et enfin la porte tourna sur ses gonds, sans faire le moindre bruit. Un homme vêtu d'une sorte de longue robe noire, tombant jusqu'aux pieds, parut en étendant la main vers le nouveau venu :

— Un instant; d'abord, répondez aux questions, s'il vous plait. Venez-vous de Memphis?

— Non, mais je viens de la rue Saint-Honoré. Tu ne m'attends pas et tu seras bien aise de me voir.

— Miséricorde! s'écria le gardien du logis en démasquant une lanterne, c'est toi !

— Eh oui! c'est moi. Voilà bien des cérémonies pour m'introduire. Ce n'était pas la peine de tant me prier pour me faire venir ici, puisque l'on n'y peut pas entrer.

— Entre, entre, tu vas faire une heureuse. Catherine en mourra de joie. Te voir, toi! son diole, son Dieu! Suis-moi, ne crains rien, le

chemin est libre, et tu vas y voir tout à l'heure comme en plein midi.

Le battant s'était refermé derrière eux comme par un ressort; ils firent deux ou trois pas en avant, et se trouvèrent à l'entrée d'une grande salle entièrement nue, où brûlaient une quantité de bougies et des torchères qui donnaient une clarté splendide et une fumée odoriférante fort agréable.

Le conducteur s'arrêta.

— Maintenant, dit-il, que veux-tu voir, Catherine ou les cérémonies? Tu peux choisir. Tu peux tout voir aussi; c'est à ta volonté, nous sommes ici pour t'obéir.

— Je veux voir Catherine, toi, et nul autre. Tu oublies donc que si l'on me savait ici, les accusations les plus absurdes m'atteindraient.

— Jusqu'au jour où tu sortirais victorieux de toutes les embûches; tu ne peux pas succomber,

les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre toi.

— Annonce-moi donc ou introduis-moi, je ne sais lequel. Tout est bizarre et étrange dans cette demeure.

L'homme noir disparut quelques instants, et revint, la joie peinte sur le visage. Il fit signe qu'on pouvait entrer derrière un magnifique paravent de laque, le seul meuble de cette espèce de halle.

Robespierre — Il est temps de l'appeler par son nom — pénétra dans une espèce de pièce où il se crut au bout du monde, ou plutôt dans un autre monde que celui-ci. Les murailles étaient capitonnées d'une étoffe noire à reflets chatoyants comme une cuirasse brunie. Les panneaux, le plafond avaient disparu sous cette enveloppe. Aucun ornement, aucun tableau n'en venait rompre la monotonie, si ce n'est une grande statue, couverte d'un voile de gaze, placée à l'angle de la pièce, sur un socle formé

par un lierre vivace ; les branches retombaient les unes sur les autres et formaient comme un paquet de verdure.

A côté était un chien énorme, couché en rond sur un tapis ; il ne bougea pas.

A l'autre bout, près d'une table chargée de livres, de manuscrits, d'instruments inconnus, était assise une vieille femme, habillée de rouge ; un voile de crêpe noir tombait de sa tête sur ses épaules et jusqu'à ses pieds. Sur son front brillait un joyau d'une forme indéfinissable, il représentait comme un diadème, bien qu'il ne se prolongeât point.

A l'aspect de Robespierre, elle se leva lentement et fit quelques pas vers lui.

— Je savais que tu viendrais, dit-elle, j'y étais préparée. Sois le bienvenu, tout est à toi ici, tu y commandes en maître, rien ne s'y exécute qu'en vue de ta gloire et de ta puissance ; il n'est pas dans l'univers un seul endroit où tu sois.

chéri, vénéré, adoré comme par moi et par mes disciples.

— Je ne l'ignore pas, Catherine, j'en suis sûr et je t'en remercie. Puisque tu comptais sur ma visite, tu dois savoir ce qui m'amène, et je n'ai pas besoin de t'en instruire.

Ces mots furent prononcés d'un ton sarcastique. La vieille femme n'y prit aucune attention.

— Sans doute, sans doute, ta pensée n'a pas pour moi de mystère : tu veux un conseil, dans ta perplexité : je te le donnerai, et tu pourras le suivre en toute confiance, il est bon.

— C'est vrai, j'ai besoin d'un conseil, répliqua Maximilien, assez étonné. J'ai besoin que tu déploies pour moi les ressources de ton art. Je suis aujourd'hui dans une position perplexe, et je n'ose prendre de moi-même un parti décisif.

— Il fallait cette circonstance pour te décider à visiter ton temple et ta prêtresse, je la bénis alors, bien qu'elle me soit pénible.

— Puisque tu vois que je désire un conseil, tu peux facilement deviner sur quoi il porte.

— Hélas ! sur un pauvre jeune homme, sur un ami, menacé d'un danger, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Ensuite ?

— Tu voudrais le sauver et tu crains. Tu es chargé d'une mission que tu dois accomplir, et pour ce but tu sacrifierais, avec une juste raison, tout ce que tu aimes.

— Comment sais-tu cela ?

— Oh ! je sais bien autre chose encore, que tu ne soupçonnes pas. J'en reviens à cet ami. Ce n'est pas un ami ordinaire, il est...

— Pas un mot sur ce qu'il est, tu ne m'apprendrais rien, et c'est dangereux. Faut-il le sauver ?

— Certes, il le faut. Tu peux d'ailleurs t'en donner le mérite à ses yeux ; il sera sauvé sans toi. Il viendra ici, il est prédestiné à y venir, et il causera de douloureux ravages.

— Ah ! il serait sauvé sans moi ! Et si je vou-

lais qu'il mourût néanmoins, qui donc oserait !...

— Tu ne le veux pas ; au fond, il t'est cher. Vous avez souffert et rêvé ensemble ; c'est ton élève, ton néophyte,

Robespierre se leva. Sa surprise était à son comble. Il ne comprenait pas comment cette femme, qu'il n'avait jamais vue, à qui il n'avait jamais parlé, lisait dans sa vie comme dans un livre ouvert. Il la regarda attentivement et s'aperçut que ses yeux étaient fermés, son visage couvert d'une sueur froide et ses mains convulsivement serrées l'une contre l'autre.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, tu dors, Catherine, ou bien tu souffres ?

— Je ne dors pas, mais je souffre, en effet. Je suis appelée cette nuit à des épreuves peut-être au-dessus de mes forces ; je prévois des malheurs, je prévois des larmes, je prévois des catastrophes.

— Et pour moi, que prévois-tu ?

— Rien que ta glorification, rien que ton

triomphe au delà des siècles. L'Être suprême t'a envoyé sur la terre pour régénérer ses créatures. Il t'a armé de sa puissance et de sa fascination, il t'a donné son génie. D'un mot tu gouvernes le monde et le monde t'adore.

— Quoi ! tu ne vois que du bonheur dans ma destinée ?

— Du bonheur ? je ne dis pas cela, mais de la puissance et de la gloire. Tu es ambitieux, Maximilien, tu seras à peine satisfait si l'univers était à tes pieds, tu voudrais encore autre chose, tes rêves n'ont pas de bornes, l'infini est dans ton âme.

Robespierre se leva vivement, il prit la main de Catherine Théot, qu'il serra à la meurtrir.

— Fais-tôi, femme, tu dis des mensonges. Je ne suis pas ambitieux ; je ne veux que le bien de l'humanité, le salut de la France et de la république ; on m'appelle l'incorruptible, ne l'oubliez pas.

Je le sais bien que tu es incorruptible, et

c'est une preuve de plus de ton ambition surhumaine. On t'offre de l'argent, des honneurs pour servir telle ou telle cause, quelques-uns même, plus adroits, t'ont proposé leur aide pour te hisser au premier rang. Mais tu ne l'entends pas ainsi. Tu ne veux partager avec personne, tu ne veux laisser à personne le droit de dire qu'il t'a été utile, c'est par toi seul que tu comptes parvenir.

Le tribun restait debout devant elle, il l'écoutait avec une stupéfaction croissante et un intérêt visible, il ne songeait plus à l'interrompre.

— Semblable à Pilate tu te laverai volontiers les mains du sang du juste. Tu le laisses couler bien qu'il te répugne, tu prétends user l'un après l'autre ceux qui te font ombrage, tu veux les détruire l'un après l'autre, afin de rester seul debout sur leurs débris.

— Réussirai-je ?

— Tu es l'élu de Dieu, tu es son instrument, de toute éternité il t'avait désigné pour changer

la face du monde, tu seras plus que roi, tu seras le pontife universel, l'image vivante du Créateur qui t'enverra son esprit et son pouvoir. Tu ne seras pas encore satisfait, tu voudrais être l'Être suprême et tenir tous les mondes sous tes pieds.

— C'est vrai, murmura-t-il.

Cependant l'espèce de vertige qui l'avait saisi en écoutant cette voix, qui semblait celle de sa conscience, s'était évanoui devant les prophéties extravagantes de Théot. L'orgueil l'enivrait, il aspirait l'encens à plein nez, mais il n'était pas assez aveugle pour croire à sa divinisation, son esprit positif se révoltait contre le surnaturel. Il ne voyait réellement dans cette prophétesse qu'un observateur plus lucide que les autres et par conséquent dangereux.

Comment pouvait-elle deviner ce qu'il cachait à son ombre ? ce que ni son frère ni sa sœur, ni son ami le plus intime n'avaient pas soupçonné ? Albert, le matin pourtant, avait laissé échapper quelques mots inquiétants. Connais-

sait-il Théot, qui parlait si bien pour lui? s'étaient-ils entendus? c'est ce qu'il faudrait voir.

Le sang-froid revenait à mesure que la superstition tombait, et la prudence revenait avec lui. Nul n'avait que sur soi-même un pouvoir aussi grand. En quelques secondes le sang qui montait à ses joues pâles et les avait légèrement colorées avait repris son cours, il était maître de lui, par conséquent il ne craignait plus rien, il était sûr de dominer la situation.

— Je te remercie de ton horoscope, Théot, je sais que tu m'es dévouée, et tu gardes pour toi, je pense, les appréciations que tu fais de mon caractère.

— Je garde pour moi tout ce qui pourrait te nuire. Si tu veux assister cette nuit à une initiation, tu en auras la preuve. J'ai ramené à toi, à ton parti, des déesses, des houris, qui te serviront d'après mes conseils. Dans une heure elles seront ici, elles recevront de moi le baiser sacra-

mentel et seront admises parmi les élues du nouveau culte, institué pour ta gloire.

— Quelles sont ces divinités ?

— Tu ne les connais pas ; tu les connaîtras si cela te plaît.

— Je ne dois pas être vu ici.

— Nul ne te verra et tu verras tout. Tiens regarde.

Elle ouvrit une porte invisible, qui donna entrée dans une sorte de loge creusée dans la muraille. Devant lui était un treillage en bois à jour très-savamment découpé. Il devait faire partie de l'ornement d'une grande salle, très-éclairée, qu'il n'avait pas traversée encore. Au milieu était mis un couvert magnifique ; des fleurs, des cristaux, des dorures couvraient la table ; une vaisselle splendide ne le cédait qu'à la beauté d'une argenterie très-nombreuse, quoique évidemment composée de plusieurs services. On eût dit une boutique de revendeur, où toutes les pièces étaient dépareillées, ou bien les fruits du

pillage de plusieurs palais, réunis par le hasard.

— Qu'est-ce ceci ? demanda Robespierre.

— Ce sont les agapes fraternelles, c'est là, c'est dans ce banquet que ton nom va être acclamé par ceux qui te servent, et que l'on boira à la conquête du monde par ta doctrine.

— Tu m'assures que de cette place je verrai, j'entendrai tout sans que ma présence soit soupçonnée ?

— Tu peux t'en assurer, suis-moi.

Elle toucha un ressort que Robespierre ne put apercevoir, la grille tourna sur elle-même, ils se trouvèrent de plain-pied avec la pièce suivante, et lorsqu'ils furent entrés, la porte se ferma derrière eux.

— Cherche maintenant où tu étais caché, dit-elle.

Il s'approcha très-vivement, plaça son œil sur la boiserie, et, avec l'attention la plus soutenue, bien qu'il connût positivement la place, il lui fut impossible de la retrouver. Tout autour de l'ap-

partement régnait une ornementation à jour, absolument semblable, et que la perspicacité la plus éveillée n'aurait pas reconnue.

— C'est bien, dit-il, j'accepte. Rentrons, on peut venir. Excepté toi nul ne connaît cette oreille de devin ? demanda-t-il en souriant.

— Don Gerle et moi nous en avons seuls le secret.

— Je suis tranquille alors.

Un autre ressort, aussi invisible que le premier, les remit à leurs premières places ; Robespierre, très-décidé à ne pas revoir cette femme qui le connaissait si bien, était satisfait de pouvoir connaître à fond les mystères de ce temple dont on parlait tout autour de lui.

Il demanda à rester seul.

— Vos volontés sont des ordres, dit Théot.

Elle le salua jusqu'à terre et sortit à reculons comme devant un roi.

Maximilien se promena dans sa logette en réfléchissant.

Cette femme était-elle de bonne foi dans ses adorations, ou tout ceci n'était-il qu'une feinte pour servir un parti quelconque et entraîner le nouveau Dieu à quelque démarche qui le perdrait ? Elle lisait dans sa pensée, dans son esprit comme lui-même, elle ne croyait donc pas aux perfections qu'elle proclamait si haut ? Pourtant don Gerle, son associé, avait donné au futur dictateur des preuves de dévouement incontestables. Il s'était exposé pour lui à l'échafaud ou au poignard, en le soutenant hautement contre ses détracteurs et ses ennemis. C'était à n'y rien comprendre. Peut-être la séance annoncée allait-elle éclairer ses doutes. Il pouvait tout voir et tout entendre, il se promit de ne rien laisser échapper.

Au moment où minuit sonna, la porte en face de lui s'ouvrit à deux battants, et plusieurs personnes entrèrent.

C'était d'abord une femme dans tout l'épanouissement d'une beauté merveilleuse ; elle

s'appuyait sur une autre nymphe à peine sortie de l'enfance, aussi belle qu'elle l'était elle-même et lui ressemblant au point qu'on ne pouvait méconnaître entre elles une proche parenté. C'était sa sœur probablement, elle semblait trop jeune pour être sa mère. Jamais la vieille comparaison du bouton à côté de la rose ne fut plus justement appliquée.

Toutes deux étaient vêtues de même, d'une façon bizarre. Ce costume devait être approprié à la circonstance sans doute, car il ne ressemblait à aucun de ceux que Robespierre connaissait. Leurs têtes étaient poudrées ; mais au lieu des paniers et des jupes à queue de l'ancienne cour, elles portaient des robes presque grecques, en laine blanche, dessinant leurs formes et en laissant voir la perfection. Des diamants et des perles ornaient leurs coiffures, s'enroulaient autour de leurs bras ; cet assemblage plutôt original que marqué au coin d'un goût très-pur, ne manquait ni de magnificence ni de grâce.

Ces deux personnes étaient madame de Sainte-Amaranthe et sa fille.

Derrière celle-ci marchait son mari, le fils de M. de Sartines, l'ancien lieutenant-général de police sous Louis XV, jeune homme plein d'élégance et de distinction.

Puis c'était le jeune de Sainte-Amaranthe, moins âgé d'un an que sa sœur. Un enfant !

Venait ensuite un homme entre deux âges, M. de Quesvremont, ancien familier du duc d'Orléans, que Robespierre connaissait comme un des habitués de sa maison, un de ceux qui s'efforçaient le plus de lui plaire.

Il donnait la main à une dame en grand habit, assez belle encore, dont la physionomie exprimait une résolution ardente. Elle portait la tête très-haut et très-ferme, attitude qu'affectaient certains royalistes, comme un défi à leurs tyrans de venir la faire tomber.

D'autres personnes d'une moindre importance suivaient ces premiers acteurs de la pièce qu'on

allait représenter. Parmi eux Robespierre distinguait une jeune fille, vêtue en grisette, dont le charmant visage ne lui parut pas étranger, et un homme qui du premier coup d'œil lui sembla suspect et mal à son aise. Sa perruque d'un blond ardent lui couvrait tout le front, des lunettes vertes dissimulait son regard. Son menton s'ensevelissait dans une vaste cravate ; ce n'était pas encore la mode et on devait le remarquer.

— Celui-ci est un espion et un faux frère, se dit-il, ne le pardons pas de vue.

Catherine Théot, la mère de Dieu, était là pour les recevoir, assistée de son acolyte, don Gerle, un ancien bénédictin défroqué. Il venait intimement chez Robespierre et tâchait de se rendre utile à lui et à ses amis, en leur rendant mille petits services. C'était lui qui, le soir même, avait introduit le dictateur, avec le respect et les compliments que nous savons ; il paraissait remplir dans cette maison l'emploi de maître des cérémonies.

VIII

TROMPEURS ET TROMPÉS

Théot et don Gerle attendirent que tous fussent entrés avant de se mettre à table. Il y avait à peu près une cinquantaine de personnes appartenant aux classes aisées : l'opinion royaliste et l'aristocratie dominaient, bien que Catherine affectât un républicanisme très-pur et que le seul pontife de sa religion en fût en même temps l'idole.

Toutes ces personnes se placèrent suivant leur convenance. Le hasard, peut-être un peu dirigé par don Gerle, mit madame et mademoiselle de Sainte-Amaranthe en face de l'observatoire de Robespierre, il put donc les voir tout à son aise. Celui qu'il avait reconnu pour espion se mit à côté de M. de Sartines ; un peu plus loin était la

grisette. Ils ne se connaissaient certainement pas, mais l'un et l'autre avaient le même but dans cette réunion.

La famille de Sainte-Amaranthe les occupait presque uniquement. Seulement la jeune femme jetait sur elle des regards bienveillants, tandis que l'homme portait dans ses yeux une expression de haine et d'envie, dont un observateur aussi exercé que Maximilien ne pouvait manquer de s'apercevoir.

— Ce serpent lance sa bave sur ces deux fleurs, pensa-t-il, avec le précieux du langage dont il ne put se défaire dès qu'une femme était en cause, excepté en matières politiques. Alors il changeait de langage en changeant d'idées.

La mère et la fille ne devinaient même pas l'attention dont elles étaient l'objet. Elles attendaient impatiemment que les cérémonies commençassent. Elles avaient pris Théot et sa doctrine au sérieux, elles espéraient en faire un levier pour soulever les masses et les ramener à la

monarchie, par ce simulacre de religion. L'homme a besoin de croire à quelque chose ; dans les moments extrêmes, il a besoin d'invoquer Dieu, de le maudire peut-être, si l'infortune l'accable et qu'il n'ait pas la force de la supporter. Il lui faut s'en prendre à quelqu'un, il ne veut pas convenir qu'il peut être lui-même l'artisan de son infortune, il est plus commode d'accuser celui qui peut tout et qui eût *dû* faire autrement.

M. de Sartiges, très-épris de sa femme, n'avait d'yeux que pour elle. Il prenait à chaque instant sa main et la baisait, sans s'inquiéter d'être vu ou blâmé sans doute. La beauté de cette enfant, son air de candeur, de naïveté, son bon et charmant sourire, justifiaient pleinement l'amour qu'elle inspirait.

La mère les regardait d'un air attendri, toute sa physionomie semblait souhaiter à sa fille un sort meilleur que le sien.

Cette femme avait dû souffrir et aimer beau-

coup dans le passé. Certains êtres, doués des qualités les plus brillantes, n'en sont pas moins destinés à être victimes de leurs cœurs, ils placent mal leurs affections, ou bien ils ne savent pas profiter de ce que la nature a fait pour eux. Ils sont gauches, en dépit de leurs avantages et de leur esprit, ils frappent à côté et ne produisent pas l'effet qu'ils désirent.

Personne ne savait l'histoire de cette belle créature, personne ne connaissait son origine, personne n'avait vu M. de Sainte-Amaranthe ; les enfants répondaient simplement qu'ils ne se le rappelaient pas. Y avait-il eu un M. de Sainte-Amaranthe ailleurs que dans le calendrier des amours ? Nul n'eût pu répondre à cette question.

Depuis qu'on voyait sa veuve dans le monde, on n'avait eu d'autres reproches à lui adresser que celui d'une mise singulière, des façons un peu libres, une coquetterie sans résultats. Beaucoup d'hommes lui avaient fait la cour, elle n'en

avait accueilli aucun, sans les rebuter non plus. Elle voulait être adorée, pas davantage, et l'encens qu'on brûlait à ses pieds ne l'enivrait pas.

Le souper ressembla d'abord à tous les autres. Chacun causait avec ses voisins, à voix basse ; on paraissait avoir peur de faire du bruit. La mère de Dieu et son fils, don Gerle, étaient aux deux bouts de la table, ils touchaient à peine à ce qu'on leur servait. Pour eux comme pour les autres, le repas n'était pas l'acte important de la soirée. Le service se faisait vite, on renvoyait beaucoup de plats sans les entamer ; enfin le dessert arriva. On versa dans les coupes de cristal du vin de Chypre, vraies topazes liquides, et lorsque tout le monde fut servi, Catherine Théot se leva, sa coupe à la main.

— Frères et sœurs, dit-elle, nous allons porter une santé.

Les acclamations de l'assemblée lui prouvèrent qu'on était disposé à lui obéir.

— Je bois, reprit-elle, à l'envoyé de Dieu, à celui qu'il a destiné à accomplir la régénération du monde, à celui dont le génie est au-dessus des paroles humaines. Il a ramené la nation au culte de l'Être suprême, et bientôt une cérémonie splendide constituera définitivement la religion nouvelle, il l'a promis. Célébrons sa gloire, sa puissance, buvons à l'incorruptible Robespierre, à l'ennemi des tyrans.

— A Robespierre ! s'écria-t-on de toutes parts.

Le tribun eut un moment délicieux, il respira l'encens à plein nez, sans être obligé de se contraindre. Il comprit le bonheur de la souveraine puissance et il en fut enivré. Son ambition s'exalta plus que jamais, il se jura à lui-même de tout oser pour atteindre son but.

En ce moment madame de Sainte-Amaranthe se leva, avec un mouvement plein de grâce et de nonchalance. Elle eût inspiré à tout autre qu'un ambitieux féroce, des idées plus tendres et plus douces.

— Une néophyte peut-elle exprimer sa pensée devant vous ? dit-elle.

— Oui, oui ! s'écria-t-on.

— Eh bien, je bois de tout cœur à l'incorrup-
tible Maximilien, il est si bon ! Il est l'espérance de
notre patrie, gémissante sous le joug des tyrans
sanguinaires ; il peut nous sauver, il nous sau-
vera, car son âme est grande et magnanime, car
il veut avant tout le bonheur de la France, elle
ne demande qu'à l'adorer !...

— Vive Robespierre ! reprirent en foule les
convives en choquant leurs verres.

L'observateur vit avec surprise et colère que
l'homme déguisé et la grisette n'obéissaient qu'à
peine au mouvement général, et que chez eux
l'enthousiasme était muet. Ils n'agissaient pas
de concert néanmoins, et chacun suivait son im-
pulsion.

Le reste du festin fut monté au même diapa-
son passionné, on s'échauffa en buvant et en
causant, et chacun laissa deviner sa pensée. Il

fut facile de deviner que la majeure partie des associés destinait à Robespierre le rôle de Monck, et comptait sur lui pour rappeler les princes de la maison de Bourbon.

Il dut rabattre de son orgueil ; on ne le prenait que comme un instrument, c'était une grande différence. Aussi ces partisans si zélés perdirent-ils considérablement dans son esprit. Il se promit de ne pas les oublier.

Après avoir laissé les convives s'enivrer doublement, Catherine fit signe à don Gerle.

— Le moment de l'initiation est arrivé, dit celui-ci, nous y procéderons sans retard avant de nous séparer, l'heure avance.

On appela des serviteurs, la table fut enlevée, les flambeaux déposés sur des consoles autour de la chambre, Théot s'assit au milieu, et chaque récipiendaire, conduit par un invité, s'approcha d'elle.

On leur fit prononcer une manière de serment, très-court et très-énergique. On jurait

fidélité à l'association, hommage à l'Être suprême, reconnaissance et dévouement à Robespierre. Puis Catherine donnait le baiser fraternel, et tout était dit.

Ce n'était qu'une comédie. Il faut bien le reconnaître, à cette époque, beaucoup de royalistes, parmi ceux qui restaient en France, furent assez aveuglés pour avoir confiance en Maximilien, pour croire qu'il jouait un rôle et que ses intentions étaient bonnes. Ils firent auprès de lui plusieurs tentatives, sur lesquelles il garda le silence. Sa politique consistait à se les attacher par des demi-mots, par des réticences, qui valaient presque des promesses et qu'il pouvait reprendre si on l'entraînait au delà de ses projets. Sa conduite fut d'une habileté singulière; il fût arrivé à son but si son orgueil eût pu se décider à ménager celui de ses collègues, mais l'enivrement s'empara de lui, il oublia toute mesure et il fut perdu.

Après la cérémonie on se sépara. La grisette

resta la dernière dans la salle où M. de Sartines rentra précipitamment, sa femme avait oublié une écharpe sur son siège. La jeune fille s'élança vers lui et lui prit la main.

— C'est moi ! dit-elle.

— Vous ici, mon Dieu ! quelle imprudence !

— Je n'ai pas le temps de m'expliquer, mais, je vous en supplie, veillez sur vous, sur les vôtres ; vous courez de grands dangers, ne vous livrez pas, cette maison est une souricière, les ennemis de Robespierre la surveillent, vous payerez tous pour lui, lorsqu'ils se seront servis de votre exaltation pour attirer leur proie.

— Et vous, Grandmaison, pourquoi vous jeter dans ce péril ? qui vous y force ?

— Moi ! qu'importe ? c'est de vous qu'il s'agit.

La voix de madame de Sartines appelant son mari, les sépara. Le jeune homme courut à elle et mademoiselle Grandmaison, essuyant ses larmes, qui coulaient malgré elle, remonta son co-

queluchon sur sa tête : elle sortit, lorsqu'elle eut entendu les autres s'éloigner.

Cependant un homme restait encore, celui dont Robespierre avait deviné l'espionnage ; il rentra à pas de loup, jeta autour de lui un regard investigateur, et s'élançant comme sur une proie, il ramassa un morceau de papier tombé de la poche de M. de Sartines. Il y jeta les yeux et un vif mouvement de joie parut sur son visage.

— Que peut contenir ce papier ? se demanda Robespierre, chez qui l'inquiétude endormait la vanité, et quel est cet homme ?

Théot, à ce moment, rentra dans la logette, en faisant une profonde inclination.

— Es-tu content ? dit-elle.

— Théot, tu es, je le crois, une honnête créature, mais on te trompe et on veut me tromper ; parmi les initiés il en est qui me regardent comme un moyen, d'autres comme un obstacle. Tu as au moins un espion de mes ennemis, s'il n'y en a

pas plusieurs. Tout ce qui se passe ici sera raconté, commenté et me fera assurément plus de tort que de bien. Aussi je te conseille d'en rester là. Dans tous les cas, à dater d'aujourd'hui je romps toutes communications avec vous autres, ne comptez plus sur moi. Pourvu qu'on ne m'ait pas vu entrer ici et que j'en puisse sortir sans encombre !

Catherine voulant répondre en langage mystique, exalter la gloire de l'incorruptible, il l'inrompit.

— Tout cela sont des sornettes, ouvre-moi la porte et laisse-moi sortir. Je ne chasse pas don Gerle de chez moi, ce serait matière à des commentaires nouveaux, mais toute intimité est finie entre nous, avertis-le qu'il ne doit plus s'attendre à la même réception.

— Don Gerle t'accompagnera ce soir, il ne te laissera pas seul dans les rues à pareille heure.

— Qu'il s'en garde bien ! Il vaut mieux pour moi être seul qu'avec lui. Il peut seulement,

avant que je parte, examiner soigneusement les environs, afin d'être bien sûr qu'aucun espion ne me guette. Vous aviez là un homme surtout dont je me défie singulièrement, ajouta-t-il, celui qui portait des lunettes et une grosse cravate...

— Il nous est bien recommandé, c'est un homme sûr!

Robespierre leva les épaules.

— Je te dis que c'est un traître. On te trompera toujours, tu es d'une crédulité! allons, finissons-en.

Théot sortit fort désappointée; elle revint un quart d'heure après assurant que tout était tranquille et que Robespierre pouvait sortir sans crainte. Il enfonça son chapeau jusqu'aux yeux, remonta son manteau jusqu'au dessus du collet, et après un signe familier d'adieu, où l'on pouvait lire à volonté un congé définitif et sans espérance de retour, il disparut.

C'était pour lui un vrai danger que ces sorties

nocturnes. Paris était plein de gens qui auraient payé bien cher la chance de le rencontrer seul. Il n'en fût assurément pas revenu.

A peine avait-il tourné l'angle de la rue, que la porte d'une allée s'ouvrit doucement, un homme en sortit avec précaution ; il marchait vite, en éteignant ses pas, et le suivit d'assez loin pour n'être pas aperçu, sans le perdre de vue, néanmoins. Cet homme ressemblait d'une manière frappante à celui que le dictateur avait désigné, il avait les mêmes lunettes et le même chapeau.

Presque en même temps Don Gerle quitta la maison Sourée, — ainsi se nommait-elle, — et sans se cacher le moins du monde, il se dirigea sur les traces de son hôte. Ou il savait bien mal observer, ou il avait des motifs pour cacher à Robespierre l'espionnage dont il était l'objet. En ce temps-là il était presque impossible de connaître les intentions des gens, ils en avaient plusieurs, afin de changer suivant la circonstance.

Le bénédictin passa à côté du nouvel initié, sans faire mine de le reconnaître et même de le regarder, — peut-être n'y fit-il pas attention.

Lorsqu'il eut vu Maximilien rentrer chez lui sans encombre, il continua sa route et s'assura, sans paraître s'en occuper, que l'inconnu ne l'accompagnait pas. Il s'engagea dans les passages et les ruelles qui conduisaient de la porte Saint-Honoré, détruite, au quartier de la Petite-Pologne. C'était un vrai labyrinthe, il fallait une grande habitude pour s'y retrouver, pendant la nuit surtout, à peine si quelques lumières en perçaient l'obscurité profonde. Rien de plus facile que de faire disparaître un homme au milieu de ces coupe-gorges, don Gerle le savait parfaitement, aussi tenait-il d'une main un pistolet armé, tandis que l'autre caressait un poignard caché dans la poche de sa vaste houpelande.

Il parvint à l'extrémité d'une sorte de cul-de-sac, et, très-sûr de n'être observé de personne, il frappa d'une façon particulière à la porte d'une

masure. On mit un intervalle assez long avant de lui répondre. Enfin un pas de loup s'approcha lentement et une voix tremblante demanda, à travers une sorte d'ouverture dissimulée par une trappe.

— Qui vient si tard ?

— L'Élu de Jérusalem.

— Arrive-t-il de la terre promise ?

— Oui, les raisins sont mûrs.

Deux gros verrous glissèrent dans leurs gâches, et le battant de la porte tourna sans bruit.

— Entrez vite, dit la même voix ; si l'on vous apercevait, grand Dieu !

Don Gerle obéit, et lorsqu'il fut en sûreté, il rassura son introductrice ; nul ne soupçonnait sa démarche, pour cette fois il en était bien sûr, il avait attentivement regardé.

Il se dirigea vers une pièce éclairée ouvrant sur une cour et dont les volets et les rideaux étaient fermés de manière à ne pas laisser percevoir

le moindre rayon à l'extérieur. Un homme alors se leva et vint au-devant de lui.

— Eh bien ! demanda-t-il, quelles nouvelles ? Ce malheureux enfant est-il perdu ? Je me meurs d'inquiétude.

— Soyez tranquille, tout va bien, au contraire. Sa hardiesse presque insensée a complètement réussi. Non-seulement il est sauvé, mais il est devenu plus en faveur que jamais. Il a si bien pris Fouquier-Tinville qu'il l'a conduit à retirer son mandat d'amener, et que Robespierre et lui vont dès demain lui donner une place importante.

— L'acceptera-t-il ? Va-t-il se remettre entre leurs mains ?

— Je l'ignore, mais je crois être sûr de l'attirer chez nous et de l'y retenir par des liens qui l'attacheront plus que jamais à vos projets. Quand partez-vous ?

— Je ne sais plus si je pars, me suivra-t-il ?

Prenez garde ! on vous cherche, on vous

soupçonne, il ne faut qu'une imprudence...

— N'importe ! aussi bien je suis las de cette vie, où la dissimulation me pèse. Il en sera ce que Dieu voudra, j'attends.

— Mon frère, mon frère, ceci n'est pas chrétien !

— Je le sais, je m'en repens, je demande à Dieu le courage, il me l'envoie en certains moments, dans d'autres je le perds, et alors je succombe. La tâche est lourde !

— Pourquoi voulez-vous l'enlever d'ici, l'arracher à l'œuvre qu'il veut accomplir ?

— Parce que cette œuvre est impossible, parce qu'on ne peut allier Dieu et le diable, parce qu'il s'y perdra enfin et que je ne veux pas qu'il se perde.

— Selon moi, il rend de très-grands services ici, il sert la cause de Dieu et vous ne devez pas l'en détourner.

— Il succombera, j'en ai le pressentiment, j'en suis sûr. D'ailleurs je dois compte de lui à

ceux qui me l'ont confié. J'ai répondu de lui, et si ces monstres le tuent, il est un ange ici-bas qui mourra de sa mort. Nous ne nous comprenons pas, don Gerle, vous avez jeté le froc aux orties, vous vous êtes donné corps et âme à cette révolution maudite; est-ce par crainte, est-ce par conviction? je ne sais, je n'ai pas mission de l'approfondir, ce qui me semble prouvé, c'est votre désir de voir continuer le régime actuel. Vous le servez de tout votre pouvoir...

— Je le sers! et je suis ici, chez vous, son ennemi juré! Je le sers! et j'institue avec Théot une société dont les vues secrètes sont de le renverser. Je le sers! et je sors d'une séance où je viens de donner le baiser d'initiation à des néophytes qui, sur un mot de moi, se lèveront tous pour le renverser. Vous avez d'étranges prétentions, mon frère, et vous me jugez bien mal.

— Il se peut que je me trompe et ceci ne me convainc pas, don Gerle; je crois peu aux pa-

roles, il me faut des actions. Votre société ne signifie rien, selon moi : la preuve c'est que je n'ai jamais consenti à en faire partie. Il doit y avoir presque autant d'espions que de membres, défiez-vous.

— Ceux que nous avons admis aujourd'hui ne sont pas de cette trempe. M. de Sartes, madame de Sainte-Amaranthe sa belle-mère...

— Madame de Sainte-Amaranthe, avez-vous dit ! Si je connais madame de Sainte-Amaranthe ? interrompit le maître du logis d'une voix brisée... Non, je ne la connais pas, ajouta-t-il presque aussitôt, après un puissant effort sur lui-même.

— Cependant vous semblez...

— Oui, je connais ce nom, je l'ai entendu prononcer... je ne sais à qui.

— Ah ! si vous l'aviez vue seulement une fois, vous ne l'oublieriez pas, je vous le jure. Elle est si belle, elle a tant de charmes ! Elle semble si bonne !

L'ami de don Gerle resta muet et impassible. Le premier moment passé il devenait maître de lui.

— Une pareille créature amènera tous les hommes à nos réunions, pas un ne lui résistera, elle bouleversera la France, si elle le veut. Robespierre lui-même ne lui résisterait pas.

Un sourire triste rida les lèvres du solitaire.

— Don Gerle, prenez garde et ne parlez de cela à personne, on vous supposerait coupable de projets que vous n'avez pas. On croirait que vous comptez gouverner le pays par la beauté, et vous n'êtes pas de ceux qui gouvernent, mon pauvre ami ; ne comptez pas sur la puissance. Si vous vous en empariez jamais elle vous échapperait bien vite. Ne songez donc pas aux charmes de madame de Sainte-Amaranthe, ne la poussez pas à des démarches qui la perdraient, elle et sa famille. Effacez-vous, vivez dans l'ombre, don Gerle, c'est le rôle de tout honnête homme, en ces temps déplorables, lorsqu'il ne se sent pas l'énergie de lutter contre le mal qui nous en-

vahit. Vous avez quitté l'ombre du sanctuaire, vous avez renié les vœux prononcés librement par vous, n'aggravez pas votre faute, abstenez-vous au moins de toute démonstration intempestive. Vous n'êtes pas de l'étoffe dont on fait les chefs de parti, vous ne l'ignorez pas, ne devenez point un intrigant, c'est un triste rôle, il devient celui d'un sot, quand il ne rapporte rien.

Don Gerle baissait la tête, et recevait la mercuriale en homme qui a envie de se révolter et qui n'ose pas, parce qu'il se sent battu d'avance.

— Vous prêchez bien, dit-il, après un moment de silence.

— C'est un reste d'habitude, n'est-ce pas ? Autrefois, vous prêchiez aussi et vous disiez des vérités fructueuses. Ne regrettez-vous pas ce temps-là, don Gerle ?

— Quelquefois, je l'avoue.

— On était si tranquille à l'abri des grands cloîtres, on digérait si bien sous les ombrages des chênes séculaires, on dormait à merveille

dans sa stalle, au chœur, les réfectoires étaient commodes et les diners excellents ! La nuit on reposait dans une cellule gaie et bien close, la laine de vos robes était fine, vous ne rencontriez pas de cailloux sous vos sandales au milieu des allées sablées du jardin ! Partout on vous accueillait avec distinction, il y avait juste assez de tripotages dans le couvent pour occuper les esprits inquiets. Quelle douce vie que celle-là et quel dommage qu'on vous en ait privé si tôt !...

Don Gerle poussa un gros soupir.

— Vous n'étiez pas de ces religieux qui pâlis-
sient sur les livres de la bibliothèque, ou qui
s'étiolaient en priant agenouillés dans la chapelle.
Vous étiez de ces moines au teint fleuri, qui soi-
gnent et conservent leur petite personne, suivant
les commandements de Dieu. Si vous prépariez
une homélie, c'était mollement assis sur un bon
fauteuil, dans une douce quiétude, après un bon
repas. Aussi votre voix n'avait pas d'anathèmes ;
vous promettiez à tous le paradis, en vous imi-

tant. Il n'était pas difficile à gagner, avouez-le.

— Vous vous moquez de moi, mon frère.

— Je vous rappelle le passé, qui pourrait être le présent, si vous vouliez. Il ne manque pas de monastères en Italie et en Allemagne, où vous pourriez vous rendre et reprendre le chapitre où vous l'avez laissé, au lieu de vous traîner dans les antichambres de Robespierre et de Fouquier-Tinville.

— Je me suis fait leur ami pour conserver mon nom.

— En le mettant à l'abri de leur caprice, vous le conserveriez plus sûrement encore.

Un grand coup frappé à la porte coupa la parole au sermonneur.

— Qu'est-ce que cela? demanda don Gerle effrayé.

— Quelque ivrogne qui se trompe; n'ouvrons pas.

On redoubla, et après un intervalle, le signal convenu se fit entendre.

— C'est un ami, et un ami pressé; je cours.

— Attendez, don Gerle; à l'heure qu'il est, on ne saurait être trop prudent. Pourtant, si c'étaient des nouvelles d'Albert?

Le signal se répéta une seconde fois; il fut suivi des deux premières mesures du *Ça ira* ! sifflées d'un ton joyeux.

— Dieu tout-puissant! s'écria le maître de la maison, c'est lui-même et il a l'air satisfait!

Il courut vers l'entrée, tira les verrous, et notre ami Albert parut devant lui.

— Vous! vous! balbutia-t-il au comble de la joie.

— Moi-même, Félix, et je puis assurer que je reviens de loin, mais j'ai eu raison une fois de plus. Le courage et la vérité sont les meilleures défenses. Donnez-moi un peu à manger, je vous en prie; depuis que je vous ai quitté, je suis à jeun. Bonjour, don Gerle; vous saurez comment on apprivoise les tigres à présent.

La porte avait été verrouillée de nouveau. La

vieille femme était accourue; elle apportait déjà un morceau de viande et une bouteille de vin. Le jeune homme se mit à table, tenant encore la main de Félix et la serrant dans les siennes.

— Mon excellent ami, dit-il, je vous ai donné bien de l'inquiétude, je jouais mon va-tout. Il fallait dompter ces gens-là, les mettre à mes pieds ou leur abandonner ma tête. Maintenant je les tiens.

— Pauvre enfant! quelle erreur est la vôtre! et combien peu vous connaissez les misérables à qui vous vous fiez!

— Je les connais mieux que vous, Félix, vous les voyez à travers vos préventions et votre haine; moi je suis impartial, j'ai marché avec eux vers le même but; je les ai cru longtemps possédés, comme moi, du désir du bien, je me suis trompé, ils ne me tromperont plus, mes yeux se sont ouverts. Je les forcerai, vous dis-je, à accomplir notre œuvre, ils n'oseront plus dévier de la route, car je les y ramènerai, dussé-je

les dévoiler devant la nation tout entière. J'ai même besoin de leurs noms, dont le peuple est dupe ; lorsque je tiendrai dans ma main le fil de leurs trames, je les ferai connaître alors, et pas un honnête homme n'hésitera entre eux et moi.

— Insensé ! vous courez à votre perte, à la mort ! Vous qui pourriez être heureux si vous n'aviez pas la volonté d'être grand. Écoutez mon conseil, quittez Paris, rejoignez ceux qui vous aiment. Vivez avec eux dans le silence et l'oubli de cette fournaise. Si vous hésitez, vous êtes perdu. Maintenant que votre faim est apaisée, racontez-nous, je vous en prie, comment s'est passée la journée, depuis le départ de Fouquier-Tinville. Don Gerle m'a appris le reste.

Le lecteur doit comprendre maintenant comment Théot était si bien au fait de ce qui concernait la captivité d'Albert.

— Lorsque l'accusateur public nous eut laissés seuls, dit ce dernier, Robespierre me reprocha mon imprudence. Il me blâma de m'être dé-

masqué et de le mettre dans une perplexité terrible entre le désir de me sauver la vie et la crainte de donner une arme aussi dangereuse à cet homme qui ne pardonnait jamais.

— Rien de plus simple, répondis-je, je mourrai et tu tiendras ta parole.

— Je ne veux pas que tu meures, reprit-il en me serrant fortement la main, non-seulement parce que je t'aime, mais encore parce que...

Il s'arrêta.

— Veux-tu que je te dise pourquoi surtout tu ne veux pas me laisser mourir ? repris-je.

Il ne répondit pas.

— C'est parce que ta conscience parle haut, parce que ta mémoire te rappelle les jours passés, parce que tu m'estimes, et que si tu ne me défendais pas, même en risquant tes jours et ton pouvoir, j'aurais le droit de te mépriser.

Il se promenait par la chambre, sombre et recueilli dans ses pensées.

— Veux-tu souper? me demanda-t-il tout à coup.

— Non, pas ici; je ne mange jamais chez ces Duplay : je ne les aime pas.

Il leva les épaules d'un air de pitié :

— Préjugés que tout cela ! je vais donc te laisser seul, on m'attend, c'est l'heure. Plus tard je dois sortir, et je n'entrerais que bien avant dans la nuit.

— Je te préviens, Robespierre, que les portes fussent-elles ouvertes, je ne m'échapperai pas.

— C'est bien.

Il avait de l'humeur; il aurait voulu me voir moins calme.

— Connais-tu Catherine Théot? poursuivit-il au moment d'ouvrir la porte?

— Du tout. Qu'est-ce que Catherine Théot?

— Une amie à moi. Adieu, tu peux dormir, tu peux lire, tu peux songer...

— Tu peux tout, excepté sortir d'ici, sois tranquille. Bon appétit.

Il quitta la chambre, bien plus mécontent de lui que je ne l'étais moi-même.

Je n'éprouvais ni tristesse ni inquiétude. Un pressentiment me disait que Fouquier-Tinville allait faire de la générosité avec moi. Seulement qu'exigerait-on en retour ? Je ne pouvais le deviner. Il allait m'imposer quelque condition difficile et onéreuse, que je n'accepterais probablement pas. Qu'en résulterait-il ?

Je me traçais d'avance un plan de conduite comme si l'on arrivait dans la vie suivant les suppositions que l'on forme.

Je fus interrompu par Éléonore, qui me fit une espèce de scène, parce que je ne voulais rien accepter chez eux. Ils aimaient tous les amis de Robespierre, tous les vrais républicains ; ainsi donc, je n'avais rien à craindre. Je ne la ménageai pas dans ma réponse : ces Duplay me sont odieux, je ne suis pas le maître de le cacher.

Elle me quitta fort blessée. Je ne revis pas Robespierre. Il est rentré fort tard ; on m'a re-

mis une lettre de Fouquier-Tinville, accompagnée de la révocation de son mandat d'arrestation et d'une carte de sûreté pour moi.

Robespierre ajouta que je ne partirais pas pour les armées, que je serais employé à la commune et que je serais membre du comité de salut public, si j'en éprouvais le désir. On me laisserait le temps de la réflexion, je donnerais ma réponse dans quelques jours, et je pourrais me retirer chez moi, nul n'avait plus le droit de m'inquiéter. Il me laissa entendre que tous ces biens m'arrivaient grâce à son intervention près de Fouquier-Tinville, avec qui il avait raisonné toute la nuit, et qu'il quittait à l'instant.

— Le menteur ! interrompit don Gerle.

— Est-ce que vous savez quelque chose à cet égard ?

— Parbleu ! je sais où Robespierre a passé la nuit, et ce n'est pas avec Fouquier-Tinville, je vous en réponds.

— Je m'en doutais. Il sait tout, ce don Gerle.

Une voix argentine fredonna dans la rue une chanson assez grivoise que le peuple chantait beaucoup.

— Taisez-vous, dit Félix.

Tout le monde écouta.

— Je ne me trompe pas. Les visites et les rapports abondent ce soir, Voici encore un ami.

Félix se leva et introduisit bientôt le plus joli gamin qui pût se voir ; il portait un costume d'ouvrier maçon assez propre, au plâtre près ; pourtant il avait les mains bien blanches et la tournure bien gracieuse pour un galopin des rues ; Albert ne put s'empêcher de le remarquer.

Le jour commençait à poindre.

— Déjà à l'ouvrage, mon charmant gâcheur ?

— Je ne me suis pas couché cette nuit.

— Et pourquoi !

— Est-ce que je puis parler devant ces citoyens ?

— Tu peux te confesser, si tu le veux au révé-

rend don Gerle, que voici, il te donnera l'absolution tout de suite, s'écria Albert en riant.

— As-tu une sœur, mon garçon?

— Pourquoi cela, mon révérend?

— J'ai mes raisons, réponds toujours.

— J'ai peut-être bien mes raisons pour ne pas répondre, moi.

— Quelles nouvelles apportes-tu, enfant? demanda Félix. Laissons ces billevesées et songeons aux choses sérieuses, explique-toi, tu n'as rien à craindre ici, Albert est sûr comme l'acier et don Gerle est trop poltron pour dire un mot.

— J'apporte les meilleures nouvelles possibles, nous sommes sur le chemin de la fin. Les plus enragés commencent à avoir assez du sang répandu. Quelques fidèles veulent sauver la reine et les princesses, ils m'ont chargé de les réunir à vous et...

— Tu as prononcé mon nom?

— Je ne l'ai pas prononcé, ils le connaissent,

— Leur as-tu révélé ma demeure?

— Oh ! non, ni à eux ni à personne, on me tuerait plutôt.

— Brave petit cœur ! Ce sont là tes bonnes nouvelles ?

— Que voulez-vous de mieux ?

— Encore une loyauté qu'on trompe ! Tu tiens ces détails de la source ordinaire ?

— Oui.

— Il faut t'en défier alors. Ou cet homme est un sot, ou c'est un traître. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ceci. Tu as été chez Théot ?

— Chez Théot ? dit don Gerle.

— Chut ! don Gerle, reprit Félix. Oui, chez Théot. J'ai une police aussi, vous le voyez.

— Ah ! mon Dieu, cet enfant sait...

— Je sais tout, don Gerle, s'écria gaiement le jeune ouvrier en montrant ses belles dents, je vous ai vu cette nuit, je vous ai entendu, vous et les vôtres, et, si vous voulez un bon conseil, je vous le donnerai : restez-en là. Vous courez au précipice...

— Ah ! ce n'était pas ta sœur, c'était toi-même !

— Oui, c'était moi, puisque vous me reconnaissez, aussi bien, je ne me cache pas des amis de M. Félix. C'était moi ! Je me suis fait initier et chacun me demandera ce que moi, la joyeuse comédienne, je vais faire dans vos réunions ; pourquoi je suis ici à cette heure, au lieu de dormir tranquillement chez moi. Ah ! continua-t-elle avec mélancolie, ce n'est pas à moi que je pense, ce n'est pas ma tête qui conspire, c'est mon cœur !

— Toutes les femmes sont les mêmes ; chez elles, à les entendre, tout se fait par le cœur, elles n'obéissent qu'à lui.

— Don Gerle, ne parlez pas de ce que vous ignorez. Mademoiselle Grandmaison n'est pas une femme ordinaire, c'est une âme dévouée, c'est une noble fille. Si l'amour l'entraîne, l'amour est son excuse, et si vous la connaissiez comme moi, loin de la blâmer vous vous empresseriez de la plaindre.

Albert examinait attentivement la jeune comédienne, il trouvait dans sa physionomie quelque chose de si touchant, de si profondément malheureux, qu'il se sentit attiré vers elle par une sympathie irrésistible.

— Mademoiselle, dit-il, il suffit de vous voir pour désirer vous être utile. Comme les amis de Félix sont les miens, comptez-donc sur moi, que puis-je faire?

Mademoiselle Grandmaison fondit en larmes.

IX

UNE FATALITÉ

— Ah ! murmura la jeune fille au milieu de ses larmes, ce n'est pas moi qu'il faut servir, c'est lui, c'est lui qu'il faut sauver, et qui se perd.

— Je le lui ai en vain répété ce soir, il ne me croit pas, il se jette à corps perdu dans le précipice ; il croit aux hommes de la révolution pour détruire la révolution. Pourquoi l'auraient-ils faite, s'ils voulaient la détruire ? Cette maison de Théot est un piège permanent où...

— Nous prenez-vous pour des traîtres ? interrompit vivement don Gerle.

— Mon Dieu ! je ne vous accuse pas ; vous l'ignorez peut-être, vous êtes des instruments, des victimes, je veux bien le croire, mais que

m'importe ? Je vois le but et non pas les moyens. Si la famille de Sainte-Amaranthe persiste à s'occuper des affaires publiques, elle est perdue. Lui surtout, lui, que son nom voue à l'échafaud sans que ses imprudences l'y conduisent.

La Grandmaison pleurait toujours avec une effusion qui pénétra le cœur de ceux qui l'entendaient, sauf don Gerle, toujours perdu dans ses abstractions politiques.

— Mais il vous a quittée, abandonnée pour une autre, dit le père Constant, pour qui rien n'était indifférent de ce qui touchait aux passions ou aux enivrements de l'époque.

— Que m'importe cela ! je l'aime. Je l'aime, non pas parce qu'il m'a aimée, mais parce que je lui ai donné ma vie et que rien ne peut me séparer de lui. Est-il donc besoin d'être aimée pour aimer ? Je ne pouvais être pour lui qu'une maîtresse de quelques jours, moi ; il a voulu une épouse, il a donné son nom à une belle jeune

filles, pure et chaste, digne de lui ; ils sont heureux, c'est mon vœu le plus cher. Mon rôle à moi c'est le dévouement, c'est de veiller sur ce bonheur pour le lui conserver, et je n'y faillirai pas.

— Où a-t-il connu mademoiselle de Sainte-Amaranthe ? Quelle est cette famille ?

— Il l'a connue à la campagne, où je l'avais envoyé moi-même pour laisser passer la tourmente révolutionnaire. Elle s'y était réfugiée avec sa mère, dans le même but. Ils s'aimèrent, ils se le dirent, et rien ne les empêcha de s'unir dans la tourmente générale. Autrefois peut-être le lieutenant-général de police eût exigé des titres ou des renseignements plus clairs que ceux fournis par la mère de la nouvelle mariée. Aujourd'hui tout s'écroule. Madame de Sainte-Amaranthe a perdu, dit-elle, son mari dans les journées des 5 et 6 octobre, il a été tué en défendant la porte de la Reine à Versailles. Pourtant son nom n'est pas parmi ceux que l'on

cite, et nul n'a vu son contrat de mariage.

— Cependant madame de Sainte-Amaranthe a reçu chez elle la ville et la cour ; le comte de Mirabeau y allait beaucoup, et quantité de personnes distinguées également.

— Depuis la révolution, père Constant, mais avant, où était-elle ?

— Vous savez mieux cela que moi, mademoiselle, répondit le moine presque sévèrement. Il n'est pas dans les attributs de ma profession de m'occuper des femmes galantes.

— Si ce n'est pour en faire des Madeleines, ajouta Albert en riant. Mais calmez-vous, mademoiselle, je me charge de sauver tout ce monde-là. J'irai chez la mère Théot. Vous m'y conduirez, don Gerle. Un membre de la commune doit savoir tout ce qui se passe dans Paris. Je démèlerai la vérité, et si c'est autre chose qu'une extravagance, s'il y a un danger quelconque, je le découvrirai bien vite, j'en avertirai Robespierre, et je lui ferai jeter son autel à bas avec la pré-

trousse et ses servants, je vous en avertis, vous, son prophète.

Don Gerle fit une exclamation.

— Imprudent ! interrompit le père Constant. N'allez pas tenter le diable, qui vient de vous lâcher.

— Ah ! bah ! ce diable et moi nous nous connaissons, et je me risque.

— Nous reparlerons de cette escapade. Retirez-vous, mon enfant, il est l'heure. Veillez toujours et venez m'instruire, dès que vous aurez fait quelque découverte.

— Je verrai Trial à la répétition ce matin ; c'est lui qui, sans s'en douter, me tient au courant ; il passe sa vie chez les bourreaux, et il vient ensuite chanter des ariettes à la Comédie-Italienne, avec la bouche en cœur et en minaudant.

— Quel temps que celui-ci ? Adieu, pauvre fille, guérissez votre cœur, ou bien il vous tuera. Adieu, don Gerle, vous commencerez vos

tournées chez vos amis du tribunal. A ce soir. Quand partez-vous ?

— Jamais, je crois. Je n'en ai pas besoin, je me repose en pensant.

— Pauvre fou ! il appelle cela penser ?

La comédienne et l'ex-moine sortirent ensemble et se séparèrent à la porte. Constant, resté seul avec Albert, employa toute son éloquence pour le décider à partir. Il lui représenta les risques qu'il courait en restant ; il lui rappela les promesses faites en son nom, il le conjura au nom de sa mère, de sa famille, de ses amis qui l'attendaient, de tous ses intérêts privés. Il le trouva inexorable.

— Je le pouvais hier, je ne le puis plus aujourd'hui. J'ai accepté des fonctions, je les remplirai ; je tâcherai d'enrayer ce char qui nous emporte, je sauverai les malheureux qu'il va broyer sous ses roues ; si je succombe, ce sera pour la sainte cause à laquelle j'ai voué ma vie. Si je me suis trompé, j'en demande pardon à

Dieu et aux hommes, j'expierai ainsi mon erreur. Si je réussis, ma patrie, régénérée par moi, bénira mon nom d'âge en âge. C'est la gloire où j'aspire, je ne saurais la payer trop cher.

— Mais ceux qui souffrent là-bas, qui vous appellent, qui sont en danger?...

— Je les protégerai plus efficacement d'ici.

— Mais ces monstres vous tueront, car vous ne marcherez pas avec eux.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse, j'aurai fait mon devoir. Bonsoir, ou plutôt bonjour, mon père, je vais dormir quelques heures et me rends ensuite à la Commune prendre langue et savoir un peu ce qui se passe.

Le père Constant le suivit de l'œil jusqu'à ce qu'il eût fermé la porte d'une chambre voisine.

— Malheureux enfant ! murmura-t-il.

Puis il se mit à genoux et pria longtemps.

Lorsque Dardenne reparut, il était plus de midi. Toutes traces de soucis et de préoccupa-

tions avaient disparu de sa physionomie; plein d'ardeur et de courage, il semblait plus décidé que jamais à se lancer dans l'arène.

— Robespierre médite un grand dessein, je le sais, il ne le communique à personne. Pour se rattacher ceux qui tenaient à la religion, il a proclamé l'Être suprême. Tout se prépare pour cette fête, j'y veux être. Je jugerai les dispositions du peuple et celles de l'assemblée, je verrai jusqu'à quel point j'en puis disposer. Partez, vous, mon ami. Allez rejoindre ces désolés, faites-leur prendre patience, calmez leurs inquiétudes. Vous n'avez plus rien à faire ici, votre cause est perdue, pour le moment du moins, ne vous exposez pas inutilement.

— Suis-je donc plus lâche que vous, Albert? Ne puis-je pas donner ma vie pour mon Dieu et pour mon roi, aussi bien que vous pour vos utopies? Si vous courez au supplice, moi je cours au martyre; lequel est le plus glorieux? Je ne partirai pas, j'écirai.

— J'écrirai moi-même, répliqua Dardenne avec un peu de hauteur.

Bientôt il s'en repentit ; son noble cœur ne supportant pas longtemps un sentiment mauvais, il s'approcha du père, lui prit la main qu'il serra affectueusement.

— Pardon, mon père, dit-il, j'ai tort ; mais vous ne savez pas tout ce qu'il m'en coûte de ne pas courir où mon cœur m'appelle. J'ai besoin de toutes mes forces, ne me les ôtez pas. Vous savez que mes intentions sont pures et que je veux le bien de tous. Je vous laisse, voici l'heure où votre protégé, votre enfant, vient ordinairement vous chercher depuis que vous avez quitté le faubourg Saint-Antoine. Je ne veux pas le voir, je suis toujours son ami comme le vôtre, mais je ne puis oublier la discussion qu'il a eue avec moi. Il est trop gentilhomme, trop vicomte de l'ancien régime pour un homme qui s'est jeté dans les rangs opposés. Je le protégerai comme toujours, je lui sais gré de l'intérêt qu'il a pris à

mon arrestation, dites-le lui. C'est lui qu'il faut faire partir, autrement je n'en répons pas ; les chouans et leurs amis sont mal notés ici. A ce soir, à cette nuit surtout. Soyez prudent, ne vous compromettez pas, au nom du Ciel ! Mon crédit ne vous sauverait plus.

Albert s'échappa en faisant un signe d'amitié au père et marcha vivement vers l'Hôtel-de-ville où il avait affaire. Il portait le costume de tous les jeunes gens, sans affectation aucune, sans élégance, sans autre recherche qu'une propreté stricte ; c'était déjà beaucoup alors.

Il trouva un cabriolet, monta dedans, et après quelques instants passés à la Commune, il se rendit chez Robespierre. Celui-ci, prêt à partir pour l'assemblée, était entouré de ses courtisans, tant vrais que faux : les uns le flattaient bassement, les autres affectaient des airs de brusquerie et de rudesse pour se faire mieux valoir. Au résumé tous tremblaient, tous le haïssaient au fond de l'âme.

Les ambitieux enviaient sa puissance; les tièdes souhaitaient sa mort ou sa chute, espérant que la terreur finirait avec lui; les énergumènes le traitaient de modéré; au résumé, dans cette foule, sauf Lebas, il n'avait pas un ami.

Dès qu'il aperçut Dardenne, il lui fit signe de venir à lui.

— Je compte sur toi, dit-il, pour presser la Commune d'en finir avec les préparatifs de la fête et pour veiller aux détails du cortège.

— Tu tiens donc toujours à cette fête?

— Plus que jamais, et tu dois le comprendre.

Dardenne s'inclina et se tut.

— Voici Trial qui me tourmente, ajouta-t-il, pour me conduire ce soir chez une citoyenne Sainte-Amaranthe, où, dit-il, on m'adore et où l'on veut me recevoir comme un dieu. Je ne puis me prêter à cette mauvaise plaisanterie des ci-devant. Vas-y donc à ma place; tu examineras cette maison et tu me conteras demain ce que tu auras vu.

— Très-volontiers. Y a-t-il des jolies femmes ?

— Divines ! s'écria le chanteur.

— Tu peux compter sur moi alors.

Le rendez-vous fut pris au palais Égalité ; madame de Sainte-Amaranthe ne demeurait pas loin de là et, à cette époque, tous les rendez-vous s'y donnaient.

Dardenne s'efforçait de cacher une préoccupation qu'il ne pouvait vaincre ; il jouait une partie hasardeuse et ne se dissimulait pas qu'il risquait la vie, l'avenir de tous les siens, pour des chimères peut-être. Il suivit Robespierre à l'assemblée, se plaça dans une tribune et assista impartialement à une de ces tempêtes, si fréquentes alors, où une partie des acteurs était menacée par l'autre et où le péril était égal pour tous.

Tout le monde a lu le récit de ces séances épouvantables et effrayantes ; le jeune homme conserva son sang-froid afin de mieux juger, et, malgré lui, sa tristesse redoubla. Il se vit au

centre d'un chaos sanglant, il entendit des paroles qui stigmatisèrent son cerveau, et qui l'auraient fait bondir d'indignation si l'instinct de sa sûreté ne l'avait retenu.

Robespierre monta à la tribune, il fut écouté dans le plus grand silence d'abord; tout à coup une voix de femme s'écria :

— C'est admirable !

Albert leva la tête et aperçut près de lui deux beautés si merveilleuses que son œil en fut ébloui et qu'il ne put se détourner d'elles. Habillées à la dernière mode, elles ne différaient de leurs voisines que par une élégance native et une grâce qui ne couraient pas les rues en ce temps-là.

Leurs robes, rayées rouge et blanc, étaient en soie, et se distinguaient par là seulement de celles des tricoteuses. Leurs fichus de linon, croisés et rattachés derrière, étaient garnis de maline. Leurs chapeaux, à forme haute, laissaient voir des cheveux crépés sans poudre, dont les longues boucles retombaient sur la poitrine.

Les manches et le corsage très-collants et très-serrés, dessinaient des formes opulentes et délicates qu'un sculpteur eût voulu modeler.

— La belle femme ! s'écria un des voisins d'Albert.

— Il en faudrait comme cela beaucoup dans la république pour la repeupler, répondit un autre, car l'espèce que nous a léguée l'ancien régime n'est pas jolie.

Des applaudissements frénétiques interrompirent et absorbèrent ces remarques ; Albert n'y prit pas garde, ses regards ne quittaient pas les deux inconnues, dont l'une paraissait à peine plus âgée que l'autre.

— Ce sont les deux sœurs, pensa-t-il, mais ce doivent être des ci-devant. Je saurai cela.

Une vive polémique engagée entre Tallien et Robespierre, et qui révélait déjà leur mésintelligence, attira forcément son attention. Il n'était, quant à lui, ni pour l'un ni pour l'autre, il concevait autrement la république et la situation de

son pays. Les Grecs et les Romains, que l'on invoquait sans cesse, ne lui paraissaient pas des modèles à suivre au dix-huitième siècle, et les exagérations ridicules des ennemis du passé déshonoraient, selon lui, cette réforme qui devait régénérer le monde.

Son cerveau travaillait pour trouver le moyen d'arriver à ce but, d'écarter ces ambitieux, ces brouillons, ces misérables, qui perdaient une cause, des doctrines admirables que tous les honnêtes gens acclameraient sans eux.

— J'y périrai, se disait-il, ou j'en viendrai à bout.

La raison lui répétait qu'il n'y réussirait pas et qu'il donnerait inutilement sa vie ; il imposait silence à cette voix importune et cherchait à reprendre l'espoir. Les propos tenus autour de lui, dans les tribunes, n'étaient pas de nature à le rassurer. Toutes les extravagances se produisaient et s'accueillaient ; excepté le bien, on acceptait tout.

Les exaltés acclameraient Robespierre ; les mécontents, et le nombre s'en augmentait chaque jour, murmuraient sourdement contre lui.

— Iras-tu à cette fête de l'Être suprême ? demanda un homme à sa voisine.

— Certainement j'irai, ce sera superbe.

— Oh ! moi, je ne veux pas voir ces stupidités. Ton Robespierre va nous rendre les calotins.

— Allons donc ! les calotins ! c'est autre chose, il n'y en a plus. Le bon Dieu a changé de nom, comme nous tous, il a accepté la révolution et la république, il faut bien l'en remercier.

— Ton Robespierre veut aussi changer le nom du roi et en avoir la puissance et les droits, mais qu'il y prenne garde ! nous sommes là. Nous veillons, et s'il bronche...

Un murmure approbatif circula sur les bancs. Albert put se convaincre que la popularité de son ami ne tenait qu'à un fil.

Il quitta l'assemblée le cœur plein de pensées sombres ; plus il voyait de près ces gens affamés de désordres, plus les difficultés de son entreprise grandissaient à ses yeux.

— Me serais-je trompé ? se dit-il.

Il revit Robespierre et ne lui cacha pas ce qu'il avait entendu. Le tribun ne lui répondit que par un geste de dédain.

— Je suis plus fort qu'eux, ajouta-t-il.

L'heure du rendez-vous arriva. Dardenne rentra à son domicile connu, s'habilla soigneusement cette fois, et se rendit au palais Égalité, où il devait rencontrer Trial. Sa toilette faisait ressortir sa bone mine et sa belle taille, tellement qu'il fut remarqué plusieurs fois en route. Il entendit dire à côté de lui :

— C'est un bon, celui-là ; le citoyen Dardenne, un ami de l'incorruptible.

— Laisse donc ! il a l'air d'un ci-devant ; il embaume, c'en est encore un à balayer.

Des citoyennes, assises dans la rue au repas

civique, l'arrêtèrent et lui proposèrent quelques friandises. Il les accepta, bien à contre-cœur, mais il n'était pas prudent de se refuser à ces agapes.

On avait décrété, pour que l'égalité fût parfaite, cette nouvelle invention des banquets fraternels. Des tables étaient dressées à la porte des maisons ; sous peine d'être dénoncés comme suspects, tous les locataires devaient s'y rendre et y apporter leur diner, quel qu'il fût. Le premier étage mangeait avec le septième et celui-ci avait les mêmes droits que lui à ce que l'on servait devant eux. Des chansons révoltantes, des propos obscènes servaient d'assaisonnement à la chère républicaine, les jeunes filles, les femmes les plus délicates devaient entendre tout cela et se taire, ou bien l'échafaud avait raison de leurs mépris.

Albert arriva enfin à la galerie de bois, où l'attendait Trial.

— Peste! s'écria celui-ci en l'apercevant,

quelle parure ! Tu ferais un superbe jeune premier, sais-tu, et à ta place j'y essaierais. As-tu de la voix ? Il ne t'en faudrait pas beaucoup avec un physique pareil. Tu as, ma foi ! l'air d'un ci-devant grand seigneur.

— Tu m'as dit qu'il y avait de jolies femmes, on a fait de son mieux.

— Entre nous, mon cher, la citoyenne Sainte-Amaranthe n'est pas une Lucrèce. Tu as des chances auprès d'elle. On ne sait pas au juste si sa patronne est très-authentique et si on la trouverait dans le calendrier. Ses deux beaux enfants n'ont point connu ce père tué à Versailles le 6 octobre ; il y a quelques années de cela, on oublie. On m'a parlé aussi d'un certain amiral, d'une aventure tragique ; on cache tout cela, on n'en convient pas ; tu peux donc pêcher en eau trouble. Va ton train, et amuse-toi si tu peux, par ce temps-ci ne s'amuse pas qui veut.

Ils cheminaient tout en causant ainsi vers l'hôtel de madame de Sainte-Amaranthe, bâti

par Helvétius, occupé par lui, et loué, depuis plusieurs années, à la belle personne qu'Albert allait visiter.

Elle l'avait quitté pendant quelques mois, après le 18 août; mais, ainsi qu'on l'a vu, elle avait repris confiance; elle et bien d'autres voulaient voir en Robespierre un libérateur; elle n'avait qu'un désir, se rapprocher de lui, contribuer pour sa part à l'éclatante victoire de l'ordre contre l'anarchie. Exaltée, ardente, passionnée, elle eût consenti à mourir, pourvu que ce fût avec gloire, pourvu que son nom passât à la postérité comme celui d'une héroïne.

Elle acceptait les changements politiques et sociaux amenés par la révolution. Elle y trouvait son compte peut-être. Son étoile brillait d'un plus vif éclat maintenant qu'il n'y avait plus de cour pour l'éclipser, maintenant que personne ne lui disputait le sceptre de la beauté et de l'élégance.

Ces faits accomplis, elle désirait en rester là;

elle voulait arrêter l'effusion du sang ; elle désirait que la société se reconstituât sur de nouvelles bases, en conservant les positions acquises, bien entendu. Les opinions de son gendre étaient plus accentuées, il était franchement royaliste ; la restauration de la maison de Bourbon, la liberté de Louis XVII, celle de la reine et des princesses, était son but avoué. Madame de Sainte-Amaranthe n'osait pas trop exprimer devant lui ses pensées secrètes, bien qu'elle fût plus franche avec sa fille, trop jeune et trop amoureuse néanmoins pour suivre une autre route que celle de son mari.

Le petit de Sainte-Amaranthe, âgé de quatorze ans, ne voyait que par les yeux de sa mère.

Lorsque Dardenne et Trial entrèrent dans les salons, la société était déjà nombreuse. En dépit des ordonnances et de l'esprit spartiate du gouvernement, le luxe de cet hôtel allait jusqu'à la profusion. Les lustres et les cheminées étincelaient de lumières, les meubles de dorures.

Ce n'était que glaces, tableaux de prix. Les femmes, couvertes de bijoux, portaient le costume bâtard qui servit de transition entre les modes de la fin de Louis XVI et celles du directoire. Elles étaient fort décolletées, leurs fourreaux collants dessinaient leurs tailles très-longues et très-pincées. Leurs cheveux retombaient en boucles derrière, quelques-unes avaient même adopté la Titus.

Madame de Sainte-Amaranthe voyait souvent David, il s'était engoué de sa beauté ; il l'appelait Aspasia et lui dessinait des costumes presque grecs ; elle n'osait pas encore ce qu'osa madame Tallien, adopter tout à fait le peplum et la jupe trainante : elle mitigeait avec le goût du jour.

En l'apercevant, Dardenne fit un mouvement de surprise ; il reconnut en elle la belle spectatrice de l'assemblée que ses préoccupations lui avaient fait oublier, et qu'il n'avait plus songé à suivre, comme il en avait eu l'intention d'abord.

— Ah ! dit-il à Trial, je l'avais remarquée ce

matin à la séance, elle est bien plus belle comme ça.

— Oui, elle va souvent à l'assemblée, trop souvent pour Robespierre, qu'elle affiche, j'en ai peur.

— Est-ce que... Robespierre?

— Tu oublies Éléonore! Celle-ci le cherche beaucoup du moins et il ne tiendrait qu'à lui, je suppose... Mais on nous a vus, et l'on te regarde, allons!

Trial présenta Dardenne à la maitresse du logis en l'intitulant l'intime ami de Robespierre.

— Ah! citoyen, pour vous et pour lui, soyez le bienvenu.

Elle déploya toutes ses grâces et tout son esprit, elle emmena immédiatement le jeune homme dans un boudoir délicieux, meublé du plus beau temps de Louis XV, avec l'élégance la plus artistique. Elle le fit asseoir sur un sofa et lui adressa mille questions sur lui et sur son illustre ami également.

De quelle province était-il ? Du midi. Sa famille était-elle noble ? Oui, mais il avait déchiré ses titres, moralement du moins, en acceptant les idées nouvelles. Il n'était pas de l'assemblée ? Non, il préférerait son indépendance absolue.

Et mille autres discours de cette sorte, auxquelles il répondit poliment tout en se tenant sur ses gardes. Madame de Sainte-Amaranthe l'examinait attentivement ; elle semblait frappée de sa beauté, de sa distinction, et, malgré elle peut-être, elle mit en œuvre toutes les ressources de sa coquetterie pour attirer l'attention exclusive de cet homme si différent de ses convives ordinaires et si supérieur à tous.

— Citoyen, reprit-elle après sa curiosité satisfaite, je suis enchantée de connaître et de voir surtout un ami de notre grand Maximilien. Ma maison est, je crois, la seule ouverte à Paris à présent. Chaque soir les amis que vous voyez s'y réunissent ; soyez des nôtres. On peut parler ici librement et sans crainte ; nous voulons tous

le bien du pays, et si nous ne sommes pas absolument d'accord sur les moyens de l'obtenir, nous désirons tous également nous éclairer. Nul doute que vous n'apportiez de grandes lumières et des vues excellentes à notre cause. Vous parviendrez, j'espère, à décider votre ami à vous accompagner quelquefois. Il doit comprendre comme moi, comme nous tous, la nécessité de la société française, elle manque à l'Europe, dont elle était le centre et le mobile.

— J'accepte pour mon compte avec reconnaissance, citoyenne ; mais Robespierre, je le crains, s'y décidera difficilement. Il a sa famille, ses occupations, ses amis..

— Enfin, citoyen, nous vous aurons, ce sera déjà beaucoup pour nous. Vous allez à la fête de l'Être suprême, je suppose ? J'ai des places excellentes, je vous en offre une ; si vous le voulez, nous irons ensemble, nous reviendrons ici ensuite...

— Mille grâces, citoyenne, comme mem-

bre de la commune, je fais partie du cortège.

— Ah ! vous êtes membre de la commune.

— Depuis hier seulement.

— Vous n'êtes pas, je l'espère, au tribunal ?

— Oh ! non, citoyenne, je hais l'échafaud, je hais le sang.

M. de Sartines, qui cherchait sa belle-mère, entra en ce moment. Albert lui fut présenté comme un homme qui devait devenir un ami. Ainsi que madame de Sainte-Amaranthe, il fut frappé de la noblesse de ses manières et de son port, et, en rentrant au salon, il lui dit tout bas :

— C'est un grand seigneur déguisé.

— Je suis tentée de le croire, répliqua-t-elle.

— Nous verrons bien à la longue ; taisons-nous en attendant.

Au souper, on présenta à Dardenne le citoyen Quisvremont, ci-devant gentilhomme, et la ci-devant marquise de Chatonay, qui, placée près de lui à table et ayant causé avec lui à peine un

quart d'heure, s'interrompit, le regarda fixement, et lui dit à demi-voix :

— C'est assez jouer la comédie, vous êtes des nôtres.

— Pour quoi faire ?

— Comment, pour quoi faire ? Pour renverser les scélérats, les gredins qui nous oppriment et nous massacrent ; pour remettre sur le trône le fils de Louis XVI, avec la reine pour régente ; non pas Monsieur, c'est un jacobin, ajouta-t-elle en montrant Quisvremont.

Dardenne sourit.

— Vous allez très-vite, madame, et permettez-moi de vous donner un conseil. Ne jetez pas ainsi vos espérances à tout venant, c'est dangereux. Je ne suis pas ce que vous supposez, mais je suis un honnête homme, je ne vous trahirai pas. Vous pourriez plus mal tomber.

— Eh bien ! monsieur, si cela était, je saurais mourir comme tous les miens et sans fai-

blesse, le nom que je porte en est garant. Admettons que je me sois trompée et n'en parlons plus.

Madame de Sainte-Amaranthe s'occupa presque exclusivement de Dardenne. Il fut visible dès ce premier soir qu'il lui plaisait infiniment. Dans une société semblable à celle-là, où l'on ne se défendait point des galanteries, où les principes n'avaient pas plus de sérieux que les croyances, il n'était pas besoin de dissimuler ses impressions ; nul ne songea à en médire ; on trouva que la belle dame avait le goût bon, et que sans doute le beau révolutionnaire se hâterait d'en profiter.

Il revint le lendemain, puis tous les jours ; il fut galant , empressé , attentif ; il rendit un triomphant hommage aux charmes de la sirène, mais on ne put découvrir en lui ni tendresse ni passion. Alors que Trial, alors que tous ses amis lui répétaient à satiété qu'il était un heureux mortel, il se perdait dans des nua-

ges de respect et d'adoration, qui voilaient totalement sa pensée.

Aimait-il, n'aimait-il pas ? Nul n'eût pu le dire, et madame de Sainte-Amaranthe moins que les autres peut-être. Il arriva ce qui arrive toujours en pareil cas, cette résistance la piqua au jeu. Ce qui n'était qu'un goût, un entraînement sans conséquence, devint un amour véritable, le plus grand qu'elle eût ressenti dans toute sa vie, si accidentée pourtant. Elle en arriva à se compromettre, à ne plus être maîtresse d'elle-même. Albert feignit de ne pas s'en apercevoir. Il fut charmant et devint amical même. Il essaya de démontrer à la pauvre femme qu'elle risquait chaque jour sa vie et celle des siens, dans les réunions chez Théot ; il lui donna les meilleurs conseils, les plus affectueux ; pourtant pas un de ses gestes, pas une de ses paroles ne put être interprétée dans le sens qu'elle eût voulu y trouver.

Elle en fut si humiliée, elle que tous les hom-

mages entouraient, si affectée surtout, qu'elle en tomba malade. Néanmoins elle ne ferma pas sa porte : c'eût été ne plus le voir. Elle se montra languissante, désespérée ; peut-être en serait-il touché enfin. Un matin il arriva à une heure inaccoutumée. Elle rougit de bonheur, il voulait la trouver seule apparemment. Il venait lui proposer une promenade au bois de Boulogne.

— Ah ! s'écria-t-elle, j'accepte ; cela me fera du bien, j'en suis sûre.

Il avait une voiture dans la cour, ils y montèrent ensemble.

Au moment où le cocher se disposait à tourner, un petit Savoyard qui menait un singe, s'approcha de la portière et demanda l'aumône. C'était un enfant de dix à onze ans, d'une jolie figure, et dont tous les traits portaient l'empreinte de la misère et du malheur.

Madame de Sainte-Amaranthe jeta un cri en l'apercevant et devint plus pâle encore. Elle tira

précipitamment sa bourse et la vida dans la main du petit bonhomme, à qui elle adressa plusieurs questions sur son pays et sur ses parents ; elle écouta ses réponses avec un intérêt presque fiévreux, et retomba dans son abattement lorsque sa curiosité fut satisfaite.

— Ce savoyard vous a bien émue, dit Albert.

— Oui, répondit-elle, les enfants abandonnés, sans père ni mère, me touchent toujours infiniment. Je me représente les miens en pareille position, jetés sur quelque grande route, sans pain, sans asile, sans protection, mourant de faim peut-être ! Oh ! c'est affreux !

Elle cacha sa tête dans ses mains et Dardenne vit des larmes couler entre ses doigts.

— Chère citoyenne, poursuivit-il, vous êtes trop sensible, vous vous faites un mal affreux, vos enfants sont près de vous, bien portants, aimés, chéris de tous ; il ne leur manque rien ; ne vous affligez donc pas pour des choses ima-

ginaires. Vous laissez égarer votre pensée, vous vous créez des chimères, vous ne prenez pas la vie pour ce qu'elle est, mais pour ce que vous voudriez qu'elle fût.

— J'ai été si malheureuse ! J'ai tant souffert ! je cherche à sortir de la réalité. Vous êtes bien jeune, vous ne savez pas cela, vous qui prêchez la philosophie.

— A mon tour je vous dirai, madame, que j'ai passé de cruels moments et que vous ignorez mon existence, autrement vous me comprendriez mieux.

Il y eut un moment de silence.

— Dardenne, demanda-t-elle comme quelqu'un qui prend un parti, excusez ma question et promettez-moi de me répondre franchement.

— Je vous le promets.

— Avez-vous jamais aimé ?

— Oui, j'ai aimé purement, saintement, avec toute la tendresse de mon cœur, une jeune fille

dont je voulais faire ma femme ; mais ce que vous appelez dans le monde, de la passion, je l'ignore, et je ne me crois pas susceptible de l'éprouver.

Madame de Sainte-Amaranthe rougit et se tut.

— Tout ce qu'il y a dans mon être de passion se concentre dans mon violent amour de la patrie, dans mon désir de la voir heureuse et grande. Je lui ai voué ma vie ; la jeune fille qui m'attend près de sa mère le sait ; elle en est instruite, je n'ai pas eu de secret pour elle. Elle m'a accepté ainsi ; elle sait qu'elle ne m'aura près d'elle qu'après ma tâche remplie, elle se sacrifie comme moi.

— Elle est mille fois plus heureuse entre toutes, murmura la jeune femme.

Albert ne sembla pas l'avoir entendue et continua :

— Certes, je pourrais faire comme tous les gens de mon âge, accepter le plaisir, accepter

ce qu'on nomme l'amour, quand ils se présentent. A quoi bon ? Je hais la débauche et tout ce qui s'y rapporte, et si je rencontre sur ma route une femme digne de tous les respects et de tous les sentiments, que puis-je lui offrir ? Tout ce qu'il y a de noble en moi est occupé par ma fiancée et par la tâche que j'ai entreprise. Que ferais-je de cette femme, alors ? Un jouet, une distraction de quelques mois : ce serait indigne d'un honnête homme. Plus elle aurait de beauté, de mérite, plus je devrais la ménager. Plus je me sentirais entraîné vers elle, plus je mettrais de réserve dans mon affection. Je puis être un ami dévoué, inaltérable, mais je n'ai rien de plus à offrir. Il faut me plaindre et non pas m'accuser.

Madame de Sainte-Amaranthe s'était enveloppée d'un mantelet, elle avait caché son visage sous un voile et se tenait enfoncée dans le coin de la voiture, immobile, les bras croisés et serrés sur son sein. Elle reçut en plein cœur le coup

qui lui était porté et ne sourcilla pas ; pourtant sa douleur fut immense.

Albert s'en aperçut. Il lui prit la main et la baisa.

— Vous êtes mon amie, dit-il, votre connaissance ne date pas de loin ; mais en ce temps-ci on vit double, on se hâte, il n'y a plus ni temps ni distances, on ne sait plus si on vivra longtemps.

Sylvia ne répondit pas.

— N'est-il pas loyal, n'est-il pas indispensable de dire la vérité à une personne qu'on estime, dont le bonheur vous est cher ?

— Ah ! interrompit madame de Sainte-Amaranthe, vous êtes un barbare et vous n'avez jamais aimé. La vérité ! quand cette vérité vous désespère, quand cette vérité vous tue ! On la fuit, on la hait, on la repousse. On veut être trompée, on chérit son illusion, c'est une espérance, c'est encore du bonheur. Une heure où l'on se croit adorée, on la payerait

par des années de regrets et de supplices. Si j'étais assez... insensée pour ouvrir mon cœur à un tel sentiment et que celui qui me l'inspire eût la cruauté de m'arracher mon bandeau, je le maudirais, je...

Les sanglots lui coupèrent la parole, elle tomba anéantie sur le coussin, croisa son voile et sa mante, étouffa ses cris et ne révéla plus son émotion que par le tremblement de tous ses membres. Dardenne sentit le sang lui monter à la tête; pour la première fois il se trouva aux prises avec la passion, pour la première fois il entendait sa voix.

Il se fit un bouleversement dans tout son être, il lui vint un irrésistible désir de tremper ses lèvres dans cette coupe brûlante qui lui était offerte. Son cœur battait à briser sa poitrine, il avait vingt-cinq ans et elle était si belle !

Sylvia, heureusement pour tous les deux, ne s'en aperçut pas; abimée dans sa douleur, elle sondait son âme, elle cherchait à rappeler sa

loureusement. Il se leva, et, entr'ouvrant la glace, il cria au cocher de ramener madame de Sainte-Amaranthe chez elle.

Pendant tout le trajet, ils prononcèrent à peine quelques mots. Il lui donna la main pour descendre de voiture, la salua et ne demanda pas la permission d'entrer. Le soir il ne vint pas, c'était la première fois depuis qu'ils se connaissaient. Il resta trois jours sans paraître, elle ne le rappela pas.

Si on lui eût demandé quel sentiment le faisait agir, il eût été bien embarrassé pour répondre. Il en voulait presque à cette femme de son courage, de sa dignité. Il regrettait, sans se l'avouer, ce sentiment qu'il avait repoussé tout d'abord; il soupirait après le coin du ciel qu'elle avait entr'ouvert pour lui. Il se reprochait ce sentiment; il revenait avec effort vers sa fiancée, vers ses projets patriotiques et sociaux. Une image brûlante le poursuivait en dépit de tout.

Le quatrième jour, M. de Sartines vint de

lui-même savoir la cause de son absence. Il s'excusa sur des affaires pressées, sur les préparatifs de la fête; il avait aidé Robespierre dans mille détails, son temps avait été pris, il n'avait pas pu, il reviendrait assurément...

M. de Sartines insista pour que ce fût ce jour-là même : on attendait beaucoup de monde, tous se plaignaient de sa disparition, que sa belle-mère expliquait seule.

— Ah! la citoyenne Sainte-Amaranthe trouve mon absence toute naturelle; eh bien! j'irai! pensa-t-il.

L'amour-propre a des abîmes qu'on ne peut sonder.

FIN

17263



TABLE

I. — La Prière du soir.....	4
II. — Un Muscadin.....	39
III. — Départ.....	76
IV. — Le Souterrain.....	110
V. — Une Lettre et ses suites.....	145
VI. — Un Dictateur.....	166
VII. — Un Nouveau dieu.....	196
VIII. — Trompeurs et trompés.....	216
IX. — Une Fatalité.....	252











